

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Essais de morale [Document électronique] : contenus en divers traités sur plusieurs devoirs importants. Volume second / [de P. Nicole]

## DISCOURS 1

p1

Discours, sur la nécessité de ne se pas conduire au hazard, et par des regles de fantaisie. Dés que les hommes sont en état de connoître ce qu' ils font, ils se partagent en differens états, et en differentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la nécessité les y engage ; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui se trouve dans le monde. Il n' y a souvent rien de plus frivole et de moins raisonnable que les causes de ces inclinations ; et ce qui les attache à un genre de vie plutôt qu' à un autre, est d' ordinaire si peu de chose, qu' ils auroient honte de leur legereté s' ils pouvoient s' en souvenir. Mais outre ces differentes professions,

p2

dont chacune n' est suivie que d' un certain nombre de personnes, il y a une profession commune, et un métier general que tous les hommes sont obligés de faire, qui est celui d' être hommes, et de vivre en hommes. Ce métier est infiniment plus important que tous les autres ; il les embrasse tous ; il les regle tous : car les autres

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

sont bons ou mauvais, utiles ou  
pernicieux, selon qu' ils sont conformes  
ou contraires aux devoirs de cette  
condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs  
consistent à vivre et à mourir  
comme il faut. Vivre, c' est marcher  
vers la mort. Mourir, c' est entrer  
dans une vie éternelle. Mais comme  
cette entrée est double, et qu' il y a  
une des portes de la mort qui nous  
met dans l' état d' une misere éternelle,  
et l' autre dans l' état d' une éternelle  
felicité ; il est visible que bien  
vivre, c' est marcher dans un chemin  
qui nous mène à ce bonheur qui ne  
finira jamais ; et que vivre mal, c' est  
marcher dans celui qui conduit à l' éternité  
de miseres.

Toutes les autres differences que

p3

l' on pourroit remarquer entre les diverses  
routes que les hommes prennent  
dans leur vie, ne sont rien en  
comparaison de cette effroyable difference  
qui naît de la fin de ces chemins.  
Tout chemin qui aboutit à la misere  
éternelle, est malheureux, fût-il  
tout semé de fleurs. Tout chemin  
qui se termine au bonheur éternel,  
est heureux, ne fût-il rempli que de  
ronces et d' épines. Mais la verité est  
que ce n' est point ce qui les distingue.  
Il y a des biens et des maux dans tous  
les chemins des hommes, et ils auroient  
bien de la peine d' en faire le  
choix, quand ils n' y considereroient  
que l' aise, la felicité et le plaisir.  
Aussi n' y considerent-ils gueres que  
cela, et cependant il n' y a presque  
point de genre de vie qui n' ait été  
suivi volontairement par quelque personne  
comme le plus agreable de tous.  
Et ce n' est pas en quoi les hommes  
sont le plus déraisonnables. Toutes les  
choses du monde se reduisent d' elles-mêmes  
à une espece d' équilibre, et  
les biens et les maux des diverses conditions  
se balancent tellement, qu' on  
les trouve presque dans toutes en une

p4

égale proportion. Ainsi l' erreur des hommes consiste principalement en ce qu' ils s' imaginent que leur condition est plus heureuse que celle des autres, ou que celle des autres au-contraire est plus heureuse que la leur. Et la verité est, que toutes les conditions sont à-peu-près également heureuses ou malheureuses. Ce n' est pas ici le lieu d' étendre ce point, ni de faire voir de quelle maniere la coûtume, l' imagination, les passions font cet également de biens et de maux en toute sorte de conditions. Mais quelque force qu' ayent toutes ces choses pour faire perdre le sentiment des maux et le goût des biens, rien ne peut détruire l' inégalité qui se tire de la fin de ces chemins : et cette inégalité étant si terrible, il est visible que si les hommes étoient raisonnables, ils n' auroient égard qu' à celle-là, et qu' ils se mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l' éternité des biens, et d' éviter ceux qui conduisent à l' éternité des maux. Le principal soin de ceux qui voyagent, est de s' informer du chemin qui

p5

mène au lieu où ils ont dessein d' aller ; et l' on n' en voit point d' assez imprudens pour s' enquerir avec soin s' ils trouveront un carosse, un batteau, une bonne compagnie, sans se mettre en peine du lieu où les conduira ce carosse, ce batteau, cette compagnie. Mais cette imprudence que personne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l' on fait d' un lieu à un autre dans sa vie, est ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu' ils en ayent. La loi de la nature les presse, et ne leur permet pas de s' arrêter dans ce voyage. Ils savent la double

fin qui termine cette vie, et la plus grande partie des nations du monde témoigne d' en être persuadée : et néanmoins la consideration de ces deux fins, l' une si terrible, et l' autre si desirable, n' entre presque point dans le choix qu' ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s' informent avec soin de toutes les autres choses, ils prennent-garde qu' on ne les y trompe. Ils s' occupent du soin

p6

de leur équipage, et de la recherche des commodités de leur voyage. Mais pour le chemin ils le choisissent avec si peu de discernement, qu' il n' y a rien au monde où ils apportent moins de précaution et moins de soin. Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d' une commune voix, qu' ils vont à la mort et à l' éternité, que toutes leurs démarches les avancent vers ce terme si effroyable, et qu' ils ne savent pas même si chaque pas qu' ils font ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun, qu' on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit ensuite pourquoi ils vont par ce chemin plutôt que par un autre, et quel fondement ont ces maximes par lesquelles ils s' y conduisent, on verroit qu' à peine y ont-ils fait reflexion ; qu' ils ont embrassé les premières lueurs qui les ont frappés, que les regles qu' ils suivent n' ont point d' autre source qu' une coûtume qu' ils ont embrassée sans examen, ou des discours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que

p7

leurs passions et leurs caprices. On comprend assez de quelle sorte on se laisse emporter par l' exemple

et par les discours des autres ; mais on n'entend pas si bien comment on se forme sur ses passions des maximes de conduite : aussi cet effet est insensible, et voici de quelle sorte il arrive. Les hommes ne seroient pas hommes s'ils ne suivoient quelque sorte de lumiere fausse ou veritable. Leur nature est tellement formée, que la volonté n'embrasse rien qui ne lui soit présenté par l'esprit sous l'apparence de quelque bien. Ils sont donc obligés en quelque sorte de suivre la conduite de la raison. Et quoique le plaisir les attire quelquefois à faire des choses que la raison juge mauvaises et pernicieuses, cela ne peut être ni continuel ni même frequent. Ce combat des passions contre la raison est trop incommode ; ils ne le pourroient souffrir, et il faut par necessité qu'afin de se rendre la vie supportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder ensemble. C'est une chose dure d'être méprisé

p8

et condamné par les autres, mais il est encore plus dur d'être méprisé et condamné par soi-même ; parcequ'il n'y a personne que nous aimions mieux que nous, et dont nous desirions davantage l'estime et l'approbation. Il est donc necessaire que les hommes voulant s'estimer eux-mêmes, se rangent sous la conduite de leur raison pour éviter ses reproches ; mais parcequ'ils veulent aussi contenter leurs passions, ils font en sorte que leur raison se rendant flexible à leurs inclinations, se forme des maximes de conduite qui y sont conformes, et selon lesquelles elle peut approuver leurs actions. Ainsi ils établissent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correspondance de leurs actions et de leurs maximes. Ils pensent comme ils agissent, et ils agissent comme ils pensent : et ils n'ont garde de se condamner eux-mêmes, puisque leur volonté suit toujours ce que l'esprit

lui prescrit, et que l' esprit prescrit  
toûjours à leur volonté ce qu' elle desire.  
C' estpourquoi cette pensée de Seneque,

p9

que tous les fous sont mal satisfaits  
d' eux-mêmes, (...),  
qui est très-veritable  
en un sens, et très-fausse dans  
un autre ; et l' on peut dire au-contre  
avec plus de verité, que c' est  
le propre des sages d' être mal contents  
d' eux-mêmes, (...), parceque leurs  
actions ne répondent jamais parfaitement  
à leurs lumieres. Mais les fous  
au-contre sont d' ordinaire très-contents  
et très-satisfaits de ce qu' ils  
font, parceque leur raison et leur  
conduite sont d' accord : et c' est aussi  
ce que nous enseigne l' ecriture, quand  
elle nous dit, que le fou est rempli  
de ses voies, (...),  
c' est-à-dire, qu' il en est content  
et satisfait.

Y ayant donc une liaison comme  
necessaire entre la conduite des hommes  
et la lumiere des hommes, il  
s' ensuit qu' il y a autant de differentes  
lumieres qu' il y a d' humeurs et de  
conduites differentes : et c' est ce qu' il  
est aisé de remarquer quand on considere  
de près la vie et les actions  
des hommes. Car il n' y a qu' à les

p10

étudier un peu pour remarquer qu' ils  
ont chacun leurs principes et leurs  
maximes, dont ils se forment une  
morale à leur fantaisie.  
Ces maximes et ces principes de  
morale sont les regles dont ils se servent  
dans le choix de ce chemin qui  
mène à la vie ou à la mort éternelle.  
Car la suite des actions de chacun fait  
le chemin où il marche durant sa vie :  
et ces actions sont réglées par les principes  
sur lesquels il se conduit. De  
sorte que comme il y a une infinité de  
mauvais chemins, c' est-à-dire, de vies

déreglées et déraisonnables, il faut qu' il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n' y a pas seulement une morale de chrétiens, une morale de juifs, de turcs, de persans, de bracmanes, de sabis, de parsis, de chinois, de brasiliens, qui consiste dans certaines maximes qui sont communes à chacune de ces sociétés ; mais parmi ceux qui font profession de la même religion, il y a souvent de différentes morales, selon les différentes professions. Les magistrats ont certaines maximes, les gentilshommes

p11

en ont d' autres ; il y a une morale de soldat, de marchands, d' artisans, de partisans, et même de voleurs, de bandis, de corsaires ; puisque ces gens ont certaines regles qu' ils observent entr' eux aussi fidèlement que les autres hommes observent leurs loix, et qu' ils se font comme les autres une conscience qui approuve leur genre de vie.

Enfin en descendant jusques à chaque homme en particulier, on trouvera qu' outre quelques maximes generales dans lesquelles ils conviennent avec ceux de leur religion et de leur profession ; ils ont aussi plusieurs maximes particulieres qu' ils ramassent çà et là, ou qu' ils se forment d' eux-mêmes, dont ils se composent une morale toute differente de celle des autres.

C' est une chose surprenante de considerer le mélange confus de ces maximes qui font la morale des particuliers ; car l' on n' y voit pas moins de variété que dans le visage des hommes qui sont si admirablement diversifiés.

Mais ce qu' il y a de plus étonnant et qui fait mieux connoître que

p12

toutes choses, l' excès de l' aveuglement des hommes, c' est la legereté prodigieuse avec laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu' ils y apportent pour discerner la verité de l' erreur, et l' opiniâtreté avec laquelle ils s' y attachent, comme si elles étoient les plus assurées du monde.

Il s' agit de leur tout, puisqu' il s' agit pour eux d' une éternité de bonheur ou de malheur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l' une ou de l' autre de ces deux éternités. Ne semble-t-il donc pas que leur principal soin et leur principale application devroit être de s' instruire des regles veritables qu' ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, et de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses regles qui sont suivies par ceux qui s' éloignent de la verité ?

La diversité même des maximes qui regnent parmi les hommes, leur devroit faire comprendre que ce n' est pas une chose si aisée que de trouver ce chemin qui mène à la vie, puisque les hommes n' en conviennent

p13

pas. S' il étoit si visible, il les attireroit tous par sa clarté : et s' il se trouvoit des hommes assez déraisonnables pour refuser d' y marcher, il ne s' en trouveroit point d' assez aveugles pour le méconnoître.

Cependant c' est à quoi ils songent le moins qu' à s' instruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embrassent pour l' ordinaire sans discernement les premieres maximes qu' on leur en donne, et ils ne remettent jamais en doute celles qu' ils ont embrassées, comme s' il étoit certain que les premieres instructions fussent toujours veritables. C' est ce qui paroît particulièrement dans la religion, qui est la chose du monde la plus importante, et qui fait dans tous les peuples une partie

très-considérable de leur morale ;  
car il n' y a point de temerité égale à  
celle qui porte la plûpart des hommes  
à suivre une religion plutôt qu' une  
autre.

J' excepte la religion chrétienne,  
qui a un éclat si grand et si particulier  
par sa sainteté, son antiquité, ses miracles  
et ses propheties, que ceux qui

p14

la suivent, étant frappés de cet éclat  
extraordinaire, et qui ne se rencontre  
nulle part ailleurs, ne peuvent  
être estimés teméraires de la préferan  
tout-d' un-coup à toutes les autres :  
outre qu' elle a cet avantage,  
que plus on en penetre le fond, et  
plus on y découvre de lumieres ; au-lieu  
que les autres religions ne peuvent  
soûtenir la moindre recherche  
et le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres  
religions qui regnent dans la plus  
grande partie du monde, et qui prises  
ensemble, sont infiniment plus étendues  
que la chrétienne. Il n' y a rien  
de plus extravagant que toutes ces  
créances ; et quand on auroit à dessein  
inventé des opinions ridicules sans raison  
et sans apparence, on n' auroit pu  
y mieux reüssir qu' ont fait les auteurs  
de ces fantasques religions. Elles  
n' ont ni miracles ni propheties, ni  
rien de capable de persuader des esprits  
tant-soit-peu sensés. Tout ce  
que l' on connoît par la raison, par  
l' experience, par la lecture des histoires,  
les détruit et les convainc de  
fausseté. D' où vient donc qu' elles sont

p15

suivies par les trois quarts du monde ?  
Que le mahometisme seul occupe une  
si vaste étendue de terre ? Qu' on demande  
aux bracmanes, aux chinois,  
aux tartares, aux turcs pourquoi ils

suivent la religion qu' ils professent ?  
S' ils ont tant-soit-peu de sincérité, ils  
ne répondront autre chose sinon qu' ils  
la suivent, parceque leurs peres l' ont  
suivie, parceque leurs parens, leurs  
amis, leur nation, leur prince la suit.  
Voilà tout le fondement de leur créance.  
Cependant il ne faut qu' un peu  
de sens commun pour voir que cette  
raison est ridicule : car toute religion  
sera veritable par cette regle dans le  
pays où elle est reçûe. Mais toute  
fausse qu' elle soit, le commun des  
hommes n' est pas capable d' y resister :  
leur esprit y succombe ; il s' y rend sans  
resistance, et en fait le fondement  
de toute sa vie.  
Il n' y a que les chrétiens, comme  
j' ai dit, qu' on puisse exemter legitiment  
de cette imprudence ; quoiqu' il  
y en ait peut-être plusieurs parmi  
eux qui ne sont chrétiens que de  
la même maniere que les turcs sont  
turcs ; c' est-à-dire, par la seule impression

p16

de l' exemple, sans aucune attache  
divine dans le coeur, et sans aucune  
lumiere solide dans l' esprit. Mais  
comme il est vrai en general que la  
morale de tous les chrétiens est très-solide  
dans les principes qu' ils tirent  
de cette divine religion, il est vrai  
aussi qu' elle ne laisse pas d' être fort  
bizarre et fort peu solide dans l' esprit  
de la plûpart de ceux qui portent le  
nom de chrétiens, parcequ' ils sont  
peu instruits du fond de leur religion,  
et qu' ils se donnent la liberté,  
comme les autres hommes, de se former  
d' autres maximes selon leur caprice.  
Les principes qu' ils prennent  
de la religion chrétienne, ne composent  
qu' une bien petite partie de  
leur morale. Ils en ont une infinité  
d' autres qu' ils ont embrassés au hazard  
et sans examen, avec la même temerité  
que nous avons remarqué dans  
ces peuples aveuglés. L' exemple de  
leurs amis et de ceux avec qui ils vivent,  
les discours de ceux avec qui ils

conversent, leur en imprimant un très-grand  
nombre d' autres sans qu' ils y  
pensent. Leur amour-propre et le desir  
secret de se justifier dans leurs passions

p17

leur en inspire plusieurs, comme  
nous avons déjà dit. Ils forment quantité  
de jugemens au hazard sur les  
rencontres qui se présentent, et ces  
jugemens demeurant dans leur memoire,  
et étant favorisés de l' amour-propre  
qui les regarde comme des  
productions qui lui appartiennent, servent  
de principes en d' autres rencontres  
semblables : et ainsi ils se forment  
une morale qui n' est gueres moins  
déréglée que celle des mahometans et  
des indiens.

Ce qui est admirable, est qu' ils reconnoissent  
qu' ils ont besoin de maître  
et d' instruction pour toutes les autres  
choses ; ils les étudient avec quelque  
soin ; ils sont dociles envers ceux  
qui les leur montrent : il n' y a que la  
science de vivre qu' ils n' apprennent  
point et qu' ils ne desirent point d' apprendre,  
ou qu' ils apprennent avec si  
peu de soin, qu' il semble qu' elle n' en  
vaille pas la peine.

Ils font choix des artisans, des medecins,  
des advocats dont ils se servent ;  
ils craignent d' être trompés  
dans les moindres choses. Mais ils  
n' ont aucune défiance quand il ne s' agit

p18

de rien moins que de se sauver ou  
de se perdre pour l' éternité. Tout  
guide leur semble habile : le premier  
venu leur est bon, et ils se reposent  
sur lui avec une parfaite securité. Ainsi  
ils s' exposent hardiment au voyage de  
la vie, sans chercher d' autres lumieres  
que celles de ces maximes fantasques  
dont ils se sont temerairement  
remplis l' esprit.

Où sont ceux qui sont touchés serieusement  
de la crainte de s' égarer

et de prendre une mauvaise route dans leur vie, qui ne desirent rien davantage que de trouver la lumière véritable pour s'y conduire, et qui fassent de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation ? Où sont ceux qui se défient d'eux-mêmes, qui marchent avec crainte et tremblement, et qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas ? Il y en a sans doute, puisqu'il y a des justes et des élus ; mais il y en a peu, parcequ'il y a peu de justes et peu d'élus. Le commun du monde marche sans crainte, sans défiance, sans prévoyance, sans réflexion : et suivant témérairement leurs passions

p19

et leurs fantaisies, ils s'avancent à grands pas vers la mort, jusques à ce qu'ils soient arrivés à ce moment terrible qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement en tirant du fond de leur cœur ces paroles de desespoir : Ergo etc. *nous nous sommes donc égarés etc.* en considérant avec effroi ces démarches téméraires et vagabondes de la plupart des hommes, qui les mènent à la mort, et à la mort éternelle, je m'imagine de voir une île épouvantable, entourée de précipices escarpés qu'un nuage épais empêche de voir, et environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices. Tous les chemins et tous les sentiers se terminent à ces précipices, à l'exception d'un seul, mais très-étroit et très-difficile

p20

à reconnoître, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu, et l'on arrive à un lieu de sûreté

et de lumiere.

Il y a dans cette île un nombre infini  
d' hommes, à qui l' on commande  
de marcher incessamment. Un vent  
impetueux les presse, et ne leur permet  
pas de retarder. On les avertit  
seulement que tous les chemins n' ont  
pour fin que le précipice, qu' il n' y en  
a qu' un seul par où ils se puissent sauver,  
et que cet unique chemin est  
très-difficile à remarquer. Mais nonobstant  
cet avertissement, ces miserables  
sans songer à chercher ce sentier  
heureux, sans s' en informer, et comme  
s' ils le connoissoient parfaitement,  
se mettent hardiment en chemin. Ils  
ne s' occupent que du soin de leur équipage,  
du desir de commander aux  
compagnons de ce malheureux voyage,  
et de la recherche de quelque divertissement  
qu' ils peuvent prendre  
en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement  
vers le bord du précipice,  
d' où ils sont emportés dans ce torrent  
de feu qui les engloutit pour  
jamais.

p21

Il y en a seulement un très-petit  
nombre de sages qui cherchent avec  
soin ce sentier étroit, et qui l' ayant  
découvert, y marchent avec grande  
circonspection, et trouvant ainsi  
moyen de passer le torrent, et de  
sortir de ces précipices, arrivent enfin  
à un lieu de sûreté et de repos.  
Peut-être que celui qui disoit à  
Dieu ces paroles : Torrentem etc.,  
avoit dans l' esprit quelque image de  
cette sorte. Mais quelque affreuse  
qu' elle paroisse, elle ne répond nullement  
à la verité de ce que j' ai eu  
dessein de représenter. Les choses spirituelles  
sont si hautes qu' aucune imagination  
n' y peut atteindre. Toute  
image est infiniment éloignée de la  
realité de leur grandeur. Il n' y a point  
de proportion entre ce torrent de feu  
qui recevroit ceux qui tomberoient  
des précipices de cette île imaginaire,  
et l' enfer qui reçoit réellement ceux

qui sortent du monde par la mort  
après s' être égarés du chemin de la justice.  
Cependant cette image toute imparfaite

p22

qu' elle est, suffit pour faire  
comprendre que l' unique sagesse de  
ces voyageurs seroit de chercher ce  
chemin par lequel ils pourroient sauver  
leur vie, que leur unique bonheur  
seroit de le trouver et d' y marcher  
jusques au bout ; et que tous ceux  
qui ne se mettroient pas en peine de  
le chercher, seroient insensés et malheureux.  
Elle suffit pour faire concevoir  
que toute la curiosité qu' ils auroient  
pour les autres choses, toute  
l' ambition qui les porteroit à vouloir  
dominer sur leurs compagnons, toute  
l' ardeur qu' ils feroient paroître à la  
recherche de leurs plaisirs, ne seroient  
pas seulement vaines et ridicules, mais  
ne pourroient être l' effet que d' une  
incroyable stupidité. Qu' est-ce donc  
que l' on doit dire de la verité dont  
cette image est si éloignée ? Et que  
peut-on penser de l' aveuglement des  
hommes qui ont si peu de soin de s' instruire  
du chemin de leur salut, qui  
vivent et marchent au hazard, et qui  
ne songent qu' à se divertir durant le  
voyage de l' éternité ?  
C' est pour retirer les hommes de  
cette temerité insensée, par laquelle

p23

ils se précipitent dans l' enfer en suivant  
leurs caprices et leurs fantaisies,  
que Dieu les exhorte dans l' ecriture  
avec tant d' instance d' écouter la sagesse  
et d' ouvrir les oreilles de leur  
coeur pour l' entendre. C' est pour cela  
qu' il les exhorte de la chercher comme  
les avares cherchent l' argent et les  
tresors cachés dans la terre : Si etc. : qu' il veut  
qu' ils en fassent leur bien, leur heritage,  
leur tresor : Posside etc. Car

cette sagesse qu' il leur commande de rechercher, n' est autre chose que la lumiere qui leur est necessaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, et pour regler leurs actions selon la justice et la loi de Dieu : et elle consiste toute à connoître le chemin du ciel. C' estpourquoi il est dit expressément, que *la sagesse de celui qui est vraiment fin, est de connoître sa voie : Sapientia etc.* , et l' ecriture l' appelle la science du salut, Scientiam Salutis ; parcequ' elle est seule capable

p24

de nous y conduire, et que toutes les autres sciences sans celle-là, ne sont que des sciences de mort, qui n' ont que la mort pour fin, et qui ne conduisent qu' à la mort.

La veritable science des hommes est donc de connoître leur voie, c' est-à-dire la voie du salut, la voie de la paix, la voie du ciel. Leur unique étude doit être d' acquierir cette science ; mais le moyen de l' acquierir est de l' estimer autant qu' elle le merite. Et c' estpourquoi l' ecriture nous dit encore : *que le commencement de la sagesse etc.* . Car Dieu a voulu que cette science si necessaire aux hommes fût de telle nature, qu' elle dépendît plus de leur coeur que de leur intelligence et de leur esprit ; et que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent pas, ou qui ne la desirent pas comme elle merite de l' être, on ne manquât jamais de la trouver quand on la cherche de tout son coeur.

p25

Ainsi le plus grand pas vers la sagesse est de la desirer et de la chercher sincerement, et d' être vivement penetré du malheur effroyable qu' il y a de vivre au hazard, de suivre temerairement les opinions que l' on a reçûes

sans discernement ; ce que l'écriture appelle, *marcher après ses pensées et faire la volonté de ses pensées* ; de ne savoir où l'on va, et de ne se mettre pas en peine si la voie que l'on suit nous conduit à la vie ou à la mort. Je n'ai eu dessein dans ce discours que de combattre cette stupidité monstrueuse, et de persuader si je pouvois à ceux qui le liront, et qui n'y ont pas fait jusques ici assez de réflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit, d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, et de n'apprendre point la science de vivre, c'est-à-dire, celle de conduire sa vie de la manière qu'il est nécessaire pour éviter l'éternité de misère dont nous sommes menacés, et de parvenir aux biens éternels qui seront la récompense des justes.

p26

Car lorsque cette pensée est fortement gravée dans l'esprit et dans le cœur, et qu'elle fait notre passion dominante, non seulement elle nous met dans la voie de trouver la vérité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir ; mais rien n'est plus capable de dissiper la principale illusion qui nous la cache, qui est cette duplicité de cœur si souvent marquée par l'écriture, qui nous fait appréhender de connaître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous presse trop quand ils nous seront une fois connus, et que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions, ou que nous ne les suivions plus qu'avec un remors incommode qui trouble notre repos et notre plaisir.

DISCOURS 2

p27

Discours contenant en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu, et de l'immortalité de l'ame. Comme les libertins et les impies rejettent presque toutes les preuves qui se tirent de l'autorité des livres saints, dont ils croient sapper les fondemens en niant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, ceux qui défendent la religion contre eux ont cru qu'ils devoient avoir recours à des raisons naturelles, comme à des principes communs qu'ils ne pourroient pas desavouer. Les uns ont inventé des raisonnemens subtils et metaphysiques pour prouver l'un et l'autre de ces deux points, et les autres en proposent de plus populaires et de plus sensibles en rappelant les hommes à la consideration de l'ordre du monde, comme à un grand livre toujours exposé à leur vûe.

p28

Je reconnois que ce ne sont pas là les preuves les plus propres pour conduire à la vraie religion ceux qui sont assez malheureux pour ne la connoître pas, et que celles qui se tirent des miracles et des propheties, qui autorisent la certitude des ecritures, sont beaucoup plus capables de faire impression sur des esprits opiniâtres. Mais je suis persuadé en même-temps que ces preuves naturelles ne laissent pas d'être solides, et que pouvant être proportionnées à certains esprits, elles ne sont pas à négliger. Il y en a d'abstraites et de metaphysiques comme j'ai dit, et je ne voi pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à notre raison, plus proportionnées à la plûpart des esprits, et qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y resister : et ce sont celles que j'ai dessein de recueillir dans ce discours.

Quelques efforts que fassent les athées pour effacer l' impression que la vûe de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes,

p29

qu' il y a un dieu qui en est l' auteur, ils ne sçauroient l' étouffer entierement, tant elle a des racines fortes et profondes dans notre esprit. Si ce n' est pas un raisonnement invincible, c' est un sentiment et une vûe qui n' ont pas moins de force que tous les raisonnemens.

Il ne faut pas se forcer pour s' y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire.

La raison n' a qu' à suivre son instinct naturel pour se persuader qu' il y a un dieu createur de tout ce que nous voyons, lorsqu' elle jette les yeux sur les mouvemens si réglés de ces grands corps qui roulent sur nos têtes : sur cet ordre de la nature qui ne se dément jamais : sur l' enchaînement admirable de ses diverses parties qui se sôûtiennent les unes les autres, et qui ne subsistent toutes que par l' aide mutuelle qu' elles s' entre-prêtent : sur cette diversité de pierres, de métaux, de plantes : sur cette structure admirable des corps animés : sur leur production, leur naissance, leur accroissement, leur mort. Il est impossible qu' en contemplant toutes ces merveilles l' esprit n' entende cette voix

p30

secrete, que tout cela n' est pas l' effet du hazard, mais de quelque cause qui possede en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s' efforceroit-on d' expliquer les ressorts de cette étonnante machine, en disant qu' il n' y a en tout cela qu' une matiere vaste dans son étendue, et un grand mouvement qui

la dispose et qui l' arrange, puisqu' il faut toujours qu' on nous dise quelle est la cause de cette matiere et de ce grand mouvement : et c' est ce qu' on ne sauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immateriel et intelligent, qui ait produit, et qui conserve l' un et l' autre.  
Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette masse morte et insensible que l' on appelle matiere, soit un être éternel et sans principe ? Ne voit-on pas clairement qu' elle n' a dans elle-même aucune cause de son existence, et qu' il est ridicule d' attribuer au plus vil et au plus méprisable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui est d' être par soi-même ?  
Je sens que je suis infiniment plus noble

p31

que cette matiere : je la connois, et elle ne me connoît point ; et néanmoins je sens en même-temps que je ne suis pas éternel. Il faut donc qu' elle ait aussi-bien que moi une cause de son être ; et cette cause ne pouvant être matiere, est ce principe immateriel et tout-puissant que nous cherchons.  
Mais s' il est ridicule de s' imaginer une matiere qui subsiste par elle-même de toute éternité sans cause et sans principe, il l' est beaucoup plus de supposer un mouvement increé et éternel.  
Car il est clair que nulle matiere n' a dans soi-même le principe de son mouvement. Elle le peut recevoir d' ailleurs, mais elle ne peut se le donner à elle-même. Tout ce qu' elle en a lui est toujours communiqué par quelque autre cause : et quand elle a cessé de se mouvoir, elle demeure d' elle-même dans un éternel repos.  
Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puisqu' il ne naît pas de la matiere, et qu' il n' y est pas même attaché par une attache stable et fixe, mais qu' il passe d' une partie à une autre par un changement



continuel ? Fera-t-on aussi de cet accident un être éternel et subsistant par soi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que puisqu' il ne peut être sans cause, et que cette cause n' est pas la matiere, il faut qu' il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est necessaire pour produire ce mouvement, il ne l' est pas moins pour le regler et le borner à la mesure propre pour conserver le monde, et sans laquelle il le détruiroit. Car encore qu' on puisse bien s' imaginer que ce mouvement qui forme, arrange et dissout tous les corps, est infini dans l' infinité des espaces ; il est certain neanmoins qu' il est fini dans chaque partie, et que s' il étoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde visible, il en changeroit toute la face et le renverseroit entierement. Qui l' a donc reduit à cette proportion où il est ? Et comment dans l' infinité des degrès dont il est capable, s' est-il trouvé justement dans celui qui a produit cet arrangement si admirable ? La matiere d' elle-même est indifferente à recevoir un plus grand ou un moindre mouvement.

p33

L' un ou l' autre détruiroit l' état présent du monde, et le renverseroit entierement. D' où vient donc qu' il s' est trouvé dans cet équilibre si juste ? C' est par hazard, dit-on. On le peut dire de bouche ; mais en verité je ne sai si on le peut dire serieusement. Mais outre la matiere et le mouvement nous découvrons encore dans le monde des êtres pensans, parceque nous sommes assurés que nous pensons et que nous faisons avec raison le même jugement des autres hommes : et la consideration de ces êtres nous mène encore plus directement à la connoissance de l' immortalité de notre ame, et ensuite à celle de l' existence de son createur. Car il est impossible qu' on fasse reflexion

sur la nature de la matiere,  
qu' on ne reconnoisse qu' en quelque  
maniere qu' on en bouleverse les diverses  
parties, on ne fera jamais ensorte  
par ces divers arrangemens, que ne se  
connoissant pas auparavant, elle vienne  
à se connoître ; et que de morte et  
insensible, elle devienne tout-d' un-coup  
vivante, pensante et intelligente.  
Que s' ensuit-il de là ? Que puisqu' il

p34

est certain que nous pensons et que  
nous sommes des êtres pensans, nous  
avons en nous un être qui n' est point  
matiere, et qui en est réellement distingué.  
Qui seroit donc capable de le détruire ?  
Et pourquoi perira-t-il étant  
séparé de la matiere, puisque la matiere  
ne perit pas lorsqu' elle en est séparée ?  
L' aneantissement d' un être est pour  
nous inconcevable. Nous n' en avons  
aucun exemple dans la nature. Toute  
notre raison s' y oppose. Pourquoi forcerions-nous  
donc et notre imagination  
et notre raison pour tirer ces  
êtres pensans de la condition de tous  
les autres êtres, qui étant une fois,  
ne retombent jamais dans le neant ?  
Et pourquoi craindrions-nous pour  
nos ames, qui sont infiniment plus nobles  
que les corps, l' aneantissement  
que nous ne craignons pour aucun  
des corps ?  
Que si nous ne pouvons douter qu' il  
n' y ait dans le monde des êtres pensans  
qui ne sont pas des corps, étant  
certain que ces êtres ne sont pas éternels,  
qui en sera le principe ? Ce ne  
sera pas la matiere, car étant, pour  
le dire ainsi, un neant d' esprit, comment

p35

pourroit-elle produire un esprit ?  
Ce n' est pas aussi un autre esprit semblable,  
c' est-à-dire, que ce n' est pas  
l' ame des peres qui produit celles de

leurs enfans. Car comment un esprit  
pourroit-il tirer du neant un autre esprit  
qui a des pensées et des volontés  
differentes des siennes et souvent contraires ?  
Si l' esprit produisoit un esprit,  
il le produiroit en pensant. Il  
connoîtroit cette force en soi. Il s' appercevrait  
de cet effet. Cependant,  
qui s' en est jamais apperçû ? Je ne sai  
comment vous avez commencé de paroître  
dans mon sein, disoit la mere  
des machabées à ses enfans. Toutes  
les meres en peuvent dire de même ;  
et il est bien clair que leur pensée et  
leur volonté ne contribuent rien à cet  
ouvrage admirable qui se forme en  
elles, puisque souvent elles ont des  
pensées et des volontés contraires à  
la naissance de leurs enfans.  
Tout ce qu' il y a donc dans le monde  
nous conduit à la connoissance du  
createur du monde, matiere, mouvement,  
esprits. Toutes ces choses  
nous crient d' une voix assez intelligible,  
qu' elles ne se sont pas faites elles-mêmes,

p36

et que c' est Dieu qui les a  
faites. Ipse etc.  
Il a voulu même pour nous détourner  
de cette imagination impie que le  
monde fût éternel, y laisser des caracteres  
sensibles et grossiers qui font  
voir au-moins qu' il est nouveau dans  
cet ordre, sans lequel les hommes ni  
les animaux ne sçauroient vivre. D' où  
il s' ensuit que les hommes et les animaux  
sont nouveaux, ce qui suffit pour  
prouver l' existence de leur createur.  
Car nous ne voyons point de cause  
naturelle qui puisse produire de hautes  
montagnes, et creuser des vallées capables  
de contenir les eaux de la mer.  
Qu' on lise toutes les histoires, et l' on  
ne verra aucun exemple d' une nouvelle  
montagne qui ait paru dans le monde.  
Les vents font quelquefois de petits  
amas de sable en certains endroits ;  
mais ils ne les élevent jamais à une  
hauteur considerable, et même ils  
les détruisent souvent après les avoir

formés. Les tremblemens de terre  
font de plus grands renversemens ;  
mais on ne lit nulle part qu' ils ayent  
fait en quelques endroits de hautes  
montagnes, et on ne le peut supposer

p37

que par une hypothese en l' air que  
l' experience ne favorise point. Ainsi  
les montagnes qui sont au monde diminuant  
tous les jours sensiblement  
par les pluies et les eaux qui entraînent  
une partie de la terre, et les vallées  
au-contraire se remplissant de jour  
en jour, il est visible que les montagnes  
ne sçauroient durer une éternité  
dans cet état, et que dans l' espace  
d' un certain nombre d' années elles  
seroient applanies et les vallées remplies.  
Et il est clair par consequent que  
si le monde étoit éternel elles auroient  
déjà été applanies, la moindre diminution  
sensible étant capable d' aneantir  
une infinité de fois les plus hautes  
montagnes dans l' espace infini de l' éternité.  
Il est donc certain qu' on ne peut  
supposer le monde éternel en l' état  
où il est, c' est-à-dire, dans un état  
où une partie de la terre est sèche et  
élevée, et l' autre basse et couverte  
d' eau. Le cours ordinaire des causes  
naturelles tend à détruire cet état en  
couvrant d' eau toute la terre ; et neanmoins  
les hommes ni les animaux terrestres  
ne sçauroient subsister dans un

p38

autre. Ils periroient tous sans doute,  
si la terre se couvroit toute entiere  
d' eaux. Ils ne sont donc pas éternels  
non plus que les animaux. Ils ont  
commencé, et l' on peut remonter par  
une certaine suite d' années jusques à  
la tige de leur origine.  
Or quelle sera l' origine et la cause  
d' un homme ? Si nous la cherchons  
dans la nature, nous n' y en trouverons

aucune qui soit capable de produire cet effet. On n' a jamais oui dire que des hommes ayent été produits autrement que par la voie ordinaire.

Il est même très-vraisemblable, que le mouvement ordinaire de la matiere du monde, ne produiroit jamais un lion, s' il n' y en avoit point encore sur la terre : comme ce mouvement ne produit point de loups en Angleterre, parcequ' on les en a exterminés. Mais il est au-moins certain qu' il ne produiroit jamais un esprit, comme nous avons fait voir, et que la matiere étant privée de pensée, ne viendra jamais à se connoître pour être differemment arrangée. Ainsi il faut necessairement avouer, et que les hommes sont nouveaux, et que toute la nature

p39

corporelle étant incapable de produire un homme, il s' ensuit que n' étant pas éternel, il n' a pu être produit que par un être plus puissant que la nature.

Aussi toutes les inventions des hommes sentent la nouveauté, et desavouent l' éternité. Nous ne voyons rien dans le monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l' ecriture sainte lui attribue. Il n' y a point d' historiens au-delà de quatre mille ans. On voit depuis ce temps un progrès perpetuel du monde pareil à celui d' un homme qui sort de l' enfance, et qui passe par les autres âges. Varron témoigne que des arts qui étoient au monde lorsqu' il écrivoit, il n' y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toûjours avancé à trouver de nouveaux moyens pour soulager la necessité des hommes : et à mesure que l' on remonte plus haut, on trouve toûjours les inventions plus imparfaites et les hommes plus dépourvûs. On sait l' origine presque de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les polices, de tous les empires, de toutes les villes.



Je sai qu' un auteur a ramassé avec les nouvelles inventions qui ont été trouvées depuis quelques siècles, plusieurs inventions anciennes, qui se sont perdues, dont il a composé un livre sous ce titre : Vetera etc.

Mais on peut remarquer dans ce livre même, que ces anciennes inventions n' étoient pas de grand usage, et sont récompensées avantageusement par de nouvelles inventions plus belles et plus faciles ; au-lieu que celles qu' on a trouvées depuis peu sont si commodes d' une part, qu' il est impossible qu' elles s' abolissent jamais, étant une fois trouvées ; et si faciles de l' autre qu' il est étrange comment on a pu être si long-temps sans les trouver.

Qu' y a-t-il, par exemple, de plus commode à la vie de l' homme que l' art de faire servir à leurs ouvrages ces deux grands agens de la nature, le vent et l' eau. La plupart des choses ne se font présentement que par les forces qu' on emprunte de ces deux corps. La moindre science des mécaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages qu' on en tire,

p41

puisque on ne cherche d' ordinaire que des forces, et que l' application n' en est jamais difficile.

On peut dire avec assurance que les hommes ne seront jamais si simples que de se réduire à ne faire qu' à force de bras, ce qu' ils font si commodément par le moyen de l' eau et du vent. Et qu' ainsi l' invention des moulins ne sauroit jamais perir : et néanmoins cette invention si utile n' est pas fort ancienne, et l' on ne voit point qu' avant le temps de Plin, l' on eût d' autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et quoiqu' il paroisse par cet auteur, qu' il y avoit de son temps certaines meules qui tournoient par le

moyen de l' eau, néanmoins la manière dont il en parle, fait voir que cette invention étoit encore alors peu parfaite et peu commune, puisqu' il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains ; au-lieu que lorsqu' elle est bien connue elle abolit toutes les autres. Il n' y a rien aussi de plus naturel et de plus simple que l' impression, et

p42

l' on n' a pas sujet de craindre que cet art qui éternise toutes choses puisse jamais s' abolir ; mais on a lieu d' admirer comment on a été si long-temps sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur étoit donc facile de s' imaginer qu' en imprimant sur du papier ce qu' ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu' on avoit été si long-temps à tracer avec le burin. Si cette idée les eût frappés, et s' ils l' eussent suivie, ils n' auroient pas été long-temps sans la perfectionner, et sans trouver le mélange d' encre nécessaire pour l' impression ; et néanmoins il n' y a que deux cens ans qu' on s' est avisé de cette invention, qui seroit à l' avenir éternelle, si le monde duroit éternellement. Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, et quelle utilité n' en tire-t-on point pour la chasse et pour la guerre ? Combien un fusil est-il plus commode pour tirer un oiseau, que les arcs et les arbalètes dont on se servoit autrefois ; et de combien de machines incommodes et de peu d' effet s' est-on délivré par le moyen de nos canons et de nos mines ? On n' avoit

p43

presque point autrefois d' autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d' élever des amas de terre pour combattre

main à main. Les moindres petites places arrêtoient six mois une armée victorieuse, et Cesar et Alexandre avec toute leur valeur n' auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Païs-Bas. Les hommes sont trop méchans pour oublier jamais une invention qui seconde si bien leurs passions. La matiere en a toûjours été exposée à leurs yeux. La préparation n' en est pas fort difficile. L' experience en étoit aisée ; et neanmoins il n' y a pas fort long-temps qu' elle est dans le monde.

La boussole a de si étranges utilités, que c' est elle seule qui nous a donné la connoissance d' un nouveau monde, et qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Elle est si simple, qu' il y a lieu d' admirer comment les hommes ont pu être si long-temps sans la trouver : car la propriété que l' aiman a d' attirer le fer, ayant toûjours été connue, ce qui a souvent donné lieu de faire toucher du fer à de l' aiman, il est

p44

difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n' ayent jamais, ou par hazard, ou de dessein laissé en liberté quelque aiguille touchée par l' aiman, soit en la faisant nager sur l' eau, soit en la suspendant, et en ce cas ils eussent reconnu sans peine qu' elle se tournoit toûjours du même côté. Il en fût arrivé de même, s' ils eussent suspendu un aiman à un fil ; car ils auroient vû aussi qu' il tourne toûjours un de ses côtés vers un pôle, et l' autre vers l' autre.

Toutes ces inventions et plusieurs autres sont si faciles, qu' il est impossible que le monde ait pu durer une éternité de temps sans les trouver, et elles sont si commodes qu' il est encore plus impossible qu' étant une fois trouvées elles perissent jamais. Il est donc visible qu' étant nouvelles comme elles sont, elles sont des preuves sensibles de la nouveauté des hommes, puisqu' ils n' auroient jamais manqué de

les trouver plutôt s' il y avoit toujours  
eu des hommes : et qu' ils n' auroient  
pu les laisser perir s' ils les avoient une  
fois trouvées.  
Ainsi tout ce que nous voyons dans

p45

le monde nous conduit à croire qu' il  
n' a pas toujours été, et qu' il y a un  
être au-dessus du monde qui a créé  
tous les autres. Et c' est en vain que  
les athées nous reprochent, que cet  
être est incompréhensible, et que  
nous admettons ce que nous ne saurions  
concevoir ; car étant infini, il  
n' est pas étrange qu' il surpasse la capacité  
de nos esprits finis et bornés.  
Notre raison peut atteindre jusques à  
comprendre qu' il y a des choses qui  
sont, quoiqu' elles soient incompréhensibles.  
Mais ce seul être incompréhensible  
étant admis, il nous rend en quelque  
sorte toute la nature compréhensible ;  
et il n' y a plus de peine à rendre  
raison d' une infinité de choses qui sont  
inexplicables sans cela. La matière est,  
parceque Dieu l' a créée. Le mouvement  
est, parceque Dieu l' a produit et  
le conserve. Ce corps est en ce lieu,  
parceque Dieu l' ayant créé en une certaine  
place, il est venu en celle-ci par  
une suite de changemens qui n' est pas  
infinie. Il y a des êtres pensans, parceque  
Dieu les a créés lorsqu' il voit des  
corps préparés à les recevoir. Les montagnes  
ne sont pas applanies, parcequ' il

p46

n' y a pas encore assez de temps  
que le monde dure depuis sa création  
pour produire cet effet. Il y a des hommes,  
parcequ' ils sont nés d' un homme  
et d' une femme que Dieu crea il y a  
six mille ans. Il y a des animaux, parceque  
Dieu en creant le monde forma  
aussi de ces machines animées, et leur  
donna le moyen de se multiplier et de

conserver leur espece par la voie de la generation. Il n' y a point d' histoires plus anciennes que quatre mille ans, parceque le monde n' ayant commencé qu' il y a six mille ans ou environ, il n' est pas étrange que les hommes se soient appliqués d' abord aux arts utiles à la conservation de leur vie, plutôt qu' à écrire et à faire des histoires. Tout cela s' entretient et s' allie parfaitement avec ce que l' ecriture nous enseigne de la divinité, et de la creation du monde.

Mais ceux qui voulant reduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d' admettre cet être incomprehensible, parcequ' ils ne le comprennent pas, n' évitent pas pour cela l' inconvenient qu' ils nous reprochent sans raison, et ne font au-contraire

p47

que l' augmenter. Au-lieu d' un être incomprehensible qu' ils rejettent, le monde et toutes les parties du monde leur deviennent incomprehensibles. Ils sont obligés d' admettre en toutes choses une succession infinie de causes dépendantes les unes des autres, sans arriver jamais à une cause premiere et indépendante, quoiqu' il n' y ait rien de plus incomprehensible et de plus contraire à notre raison. Pourquoi cet homme est-il au monde ? C' est qu' il est né d' un tel pere, et ce pere d' un autre, et ainsi à l' infini. Pourquoi ce lion est-il sur la terre ? C' est qu' il est né de cet autre lion, et ainsi à l' infini. Pourquoi cette partie de matiere est elle en ce lieu-là ? C' est qu' elle y a été poussée de cet autre lieu, et ainsi à l' infini. Il y a infinité par-tout, et par consequent incomprehensibilité par-tout. Et ainsi leur esprit est obligé de succomber sous la moindre chose en se voulant roidir contre celui sous lequel il est juste et glorieux de succomber.

DANGER ENTRET. HOMMES P.1 CH.1

p48

*qu' il n' y a personne en qui les discours  
des hommes n' ayent produit de mauvais  
effets. Deux sortes de corruption,  
l' une naturelle et l' autre ajoutée :  
que celle-là naît particulièrement  
des discours des hommes.*

un grand saint considerant combien  
il étoit difficile que les enfans

des payens resistassent à l' impression  
que faisoit sur eux l' autorité de  
leurs peres, et qu' ils s' élevassent dans  
la foiblesse de jugement, naturelle à  
cet âge, au-dessus des personnes qu' ils  
voyoient plus sages qu' eux dans toutes  
les autres choses, dit que tout ce  
qu' ils pouvoient faire après avoir reconnu  
leur égarement, étoit de se  
plaindre avec le prophete : *que les  
discours des méchans etc.* : et  
de demander ensuite pardon à Dieu  
des pechés où l' exemple de leurs peres  
les avoit précipités. Et etc.

Ceux à qui Dieu a fait la grace de  
naître chrétiens et catholiques, ne  
peuvent à la verité s' appliquer ces  
paroles dans ce sens, puisque ceux à  
qui ils doivent la naissance, les ont  
mis dans la voie de la verité. Ainsi  
ils ne s' en doivent servir que pour exciter  
en eux des sentimens de reconnoissance,  
en considerant à combien  
de personnes il n' a pas fait la même  
grace qu' il leur a faite, et combien  
ils lui sont redevables de les avoir

p50

exemptés des violences, qu' il est necessaire  
que les payens et les heretiques  
se fassent pour vaincre en eux-mêmes  
les impressions de la coûtume  
et de l' autorité, et pour renoncer

à tous les préjugés dont leur esprit  
s' est rempli pendant qu' ils n' étoient  
pas encore capables de juger des choses  
par eux-mêmes : au-lieu que la foi  
ne coûte presque rien à ceux qui ont  
eu le bonheur d' y être élevés dès leur  
enfance. Mais s' ils ne peuvent se les  
rendre propres en ce sens, ils le peuvent  
en un autre qui est encore plus  
general, et qui n' est pas moins important.  
Car il n' y a personne qui ne  
doive reconnoître que les discours  
des méchants ont emporté sa raison,  
qu' ils ont corrompu son esprit, et  
l' ont rempli de faux principes et de  
fausses idées, et même que ces faussetés  
qui naissent des discours des  
hommes, y sont si fortement gravées,  
que personne n' en est parfaitement  
guéri dans ce monde.  
Or pour comprendre de quelle sorte  
les discours des hommes corrompent  
notre esprit, il faut distinguer  
deux sortes de corruptions dans

p51

l' homme ; l' une naturelle, et l' autre  
ajoutée. Nous naissons tous dans l' ignorance  
de Dieu et de nous-mêmes,  
des vrais biens et des vrais maux.  
Nous apportons de plus en naissant  
une volonté toute plongée dans l' amour  
de nous-mêmes, et incapable  
de rien aimer que par rapport à nous.  
Cette corruption se répand d' abord  
dans la recherche des plaisirs des  
sens et des honneurs, ces inclinations  
étant inséparables de l' amour de  
soi-même, parcequ' il enferme et l' amour  
du corps qui desire le plaisir,  
et celui de l' esprit qui se nourrit de  
l' honneur. Mais ces inclinations generales  
sont capables d' être beaucoup  
augmentées et diversifiées, tant par  
les objets extérieurs, que par les  
impressions et les opinions de l' esprit.

DANGER ENTRET. HOMMES P.1 CH.2

*de quelle sorte les fausses idées à l'égard  
des biens et des maux se forment  
dans notre esprit et se communiquent  
par le langage.*

il n'y a rien où cette corruption  
ajoutée paroisse plus clairement  
qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce  
que l'on appelle honneur en general  
n'a presque point d'objet certain. Les  
hommes le placent où ils veulent selon  
leur fantaisie, et il y a peu de  
choses honorables qui ne puissent devenir  
honteuses par un autre tour d'imagination.  
De sorte que quoiqu'il  
ne dépende pas de l'opinion de nous  
faire aimer l'honneur, et que cette  
inclination soit naturelle, il dépend  
néanmoins de l'opinion de l'attacher  
à une chose plutôt qu'à une autre.  
Il y a quelque chose de plus fixe dans  
l'inclination que nous avons pour le  
plaisir : car tous les hommes aiment  
naturellement les plaisirs sensibles, et  
certains objets de ces plaisirs. Néanmoins

l'imagination et les opinions  
ajoutées ne laissent pas d'avoir une  
extrême force pour agrandir, ou  
pour diminuer l'idée que nous en  
avons. Elle seroit beaucoup moindre  
si elle n'étoit formée que sur notre  
corruption naturelle : nous y en joignons  
une autre qui naît de notre  
imagination, en nous les représentant  
infiniment plus grands qu'ils ne  
sont ; et c'est souvent ce surcroît qui  
naît de l'opinion, qui nous emporte  
et qui cause la violence de nos passions.  
Cet effet arrive, parceque nous ne  
connoissons pas seulement les objets  
de nos passions, mais que nous concevons  
aussi les mouvemens qu'ils excitent  
dans les autres ; et l'idée qu'ils  
en ont se communiquant à nous,  
nous nous accoutumons à regarder  
ces objets, non par notre propre

impression, mais par cette impression commune, et nous ressentons ensuite des mouvemens que nous n' aurions point eu si l' objet seul avoit agi sur nous. Combien croit-on que la maniere dont on parle dans le monde, de la beauté, de la grandeur,

p54

de la gloire, de l' infamie, des affronts, serve à augmenter ce qu' il y a de naturel dans les passions que ces choses excitent en nous ? Cela va si loin, que l' on peut dire que cette corruption ajoutée est infiniment plus grande que la naturelle.

Outre les objets qui sont naturellement liés avec la concupiscence, et qu' elle regarde directement, les hommes s' étant appliqués à une infinité d' autres, soit comme à des moyens de se procurer ceux-là, pour satisfaire aux nécessités de la vie, pour en éviter les maux et les incommodités, pour exercer leur esprit et leur curiosité, et enfin ayant trouvé plusieurs verités, ou par la lumiere de la raison, qui n' est pas entierement éteinte, ou par les instructions qu' il a plu à Dieu de leur donner de soi-même et des choses divines, dont toutes les nations ont tiré quelques idées veritables, ils se sont formé sur tout cela plusieurs autres idées de Dieu, des creatures, des biens, des maux, des vertus, des vices, des choses temporelles et éternelles. Mais ce qui leur est arrivé en se formant ces idées, est que les choses spirituelles

p55

étant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les sens, et ne faisant pas une impression vive et sensible sur leur esprit, et étant d' ailleurs peu connues et peu aimées du commun du monde, elles n' ont ordinairement formé que des idées sombres et

obscurer, ils ne les apperçoivent presque que par la pointe de l' esprit, dans un éloignement infini. Ils les voient de plus seules, destituées de tout appui ; c' est-à-dire, qu' ils ne voient point dans les autres hommes à l' égard de ces objets, ces passions et ces desirs qui servent à étendre leurs idées, et à leur faire concevoir les choses comme grandes et desirables.

Il n' en est pas de même des choses temporelles. La concupiscence les approche d' eux, et les leur fait vivement sentir : et la vivacité de ce sentiment, jointe à l' ardeur qu' ils apperçoivent dans les autres pour ces mêmes choses, augmente infiniment l' idée qu' ils en ont. Ils n' en jugent plus par leur prix véritable, mais par ce prix qu' elles ont dans l' opinion des hommes. Ainsi en s' excitant les uns les autres à l' envi à les aimer et à les concevoir

p56

comme grandes et estimables, elles remplissent premièrement tout leur esprit, et ensuite tout leur coeur. L' idée qu' ils ont de Dieu, des choses éternelles, du paradis, de l' enfer, des vertus comme vertus, des vices comme vices, sont du premier genre : ce sont des idées spirituelles et délicates, peu sensibles, peu lumineuses, peu touchantes, peu distinctes. Tous ces grands objets sont réduits par la foiblesse et l' obscurcissement de l' esprit des hommes à une petitesse imperceptible, et à peine occupent-ils la moindre partie d' un coeur et d' un esprit qui est souvent tout rempli d' une bagatelle. Ils ne conçoivent ni la grandeur de Dieu ni les joies ineffables du paradis, ni les supplices effroyables des damnés, ni la beauté des vertus, ni la difformité des vices. Ils n' en connoissent presque que les noms, et je ne sai quoi d' obscur, qui répond à ces noms, qui n' a point de soi-même de force pour faire impression sur leur esprit ou sur leur coeur. Celles qu' ils ont de la noblesse, des

richesses, de la grandeur, de la reputation,  
de la valeur, des qualités de l' esprit

p57

et du corps, qui sont estimées dans le monde, comme de l' adresse dans les negociations, de l' agrément dans la conversation, de l' éloquence dans les discours, et generalement de tout ce que le monde estime, sont du second genre. Non seulement ils comprennent et ils sentent tout ce que ces choses ont de realité ; mais ils leur attribuent une grandeur qu' elles n' ont pas, qui est formée sur leurs passions et sur ces fausses idées qu' ils connoissent dans les autres. Car comme j' ai déjà dit, il suffit de voir qu' une chose est aimée et desirée de plusieurs personnes, pour croire qu' elle merite de l' être, puisqu' en la possedant on se regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens qui nous jugent heureux de la posseder.

C' est par les mêmes raisons qu' ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grands qu' ils ne sont, et qu' ils s' en forment des idées qui les leur font paroître effroyables, parcequ' ils connoissent le mépris que le monde en fait, les railleries qu' ils

p58

attirent, l' état de rabaissement où ils mettent les personnes dans l' opinion de la plûpart du monde. Et comme c' est cet état de rabaissement que l' orgueil humain ne sçauroit souffrir, il porte à regarder comme de très-grands maux tout ce qui nous y peut reduire.

Cette corruption de notre esprit consiste donc proprement dans la fausseté de nos idées : mais la voie ordinaire par laquelle nous recevons ces

fausses idées est le langage, n' étant pas moins vrai des opinions que nous avons de la plûpart des choses du monde, de leur petitesse ou de leur grandeur, que des verités de la foi, qu' elles se communiquent par l' ouïe. Car ces idées se sont formées en nous, pour la plûpart, lorsque nous étions encore incapables de juger des choses par nous-mêmes, et que nous recevions seulement les impressions que l' on nous communiquoit par les paroles. Dans cet état nous avons oui représenter certaines choses comme des biens, et d' autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé nous ont imprimé l' idée de leurs mouvemens ;

p59

et nous nous sommes accoûtumés à les regarder de la même sorte, et à y joindre les mêmes mouvemens et les mêmes passions.

DANGER ENTRET. HOMMES P.1 CH.3

*que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence.*  
la corruption qui naît du langage est d' autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, et ceux qui sont bons ne l' ayant pas toûjours été, et ne l' étant pas même parfaitement, parcequ' ils ont en eux les restes de leur corruption naturelle, il arrive par là que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence, et que c' est la concupiscence qui y domine et qui le regle. Les idées de grandeur ou de petitesse, de mépris ou d' estime, y sont toûjours jointes aux objets selon que la concupiscence se les représente ; de sorte qu' il n' est pas étrange que nous faisant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite et nourrisse en nous les mouvemens qui naissent

de ces fausses idées que la concupiscence s' en forme.

Il n' y a donc personne qui n' ait sujet de gémir de ces plaies que les paroles des hommes ont faites dans son esprit, et qui ne puisse dire véritablement à Dieu, *que les discours des méchants ont prévalu sur lui* . Ils ont prévalu sur nous dans notre jeunesse lorsque nous n' étions pas capables de leur résister, et ils prévalent continuellement sur nous par l' intelligence qu' ils y trouvent, en nous faisant concevoir les choses autres qu' elles ne sont, ou plus grandes ou plus petites qu' elles ne sont.

Car il ne faut pas s' imaginer que le desir d' être à Dieu et la conversion même effective réforme entièrement cette corruption d' esprit, et nous fasse estimer chaque chose son juste prix. Il est vrai qu' en se donnant à Dieu on le préfère à toutes les créatures ; mais cette préférence est encore bien petite, et ne répond nullement à cette disproportion infinie qu' il y a de Dieu aux créatures, des choses éternelles aux temporelles. Dieu ne l' emporte souvent que de bien peu sur les

objets de concupiscence. Nous ne laissons pas d' estimer encore les avantages du monde infiniment plus qu' ils ne méritent d' être estimés. Nous sommes encore près de l' équilibre ; et en chargeant un peu la balance, c' est-à-dire, en augmentant un peu l' impression des choses du monde sur notre esprit, elles reprendroient facilement leur empire et l' emporteroient sur Dieu.

Or rien n' est plus capable de produire ce funeste effet que les discours des hommes du monde, parcequ' ils renouvellent continuellement les fausses idées que nous avons des choses de la terre ; qu' ils nous représentent toujours celles de Dieu dans cet obscurcissement,

et cette petitesse qui les  
fait mépriser à tant de personnes ; et  
qu' ils ensanglantent et renouvellent  
ainsi continuellement nos plaies. C' estpourquoi  
il n' y a gueres d' avis plus  
important que celui que nous donne  
le sage par ces paroles : *veillez sur  
vous-même, etc.* . Nos chutes

p62

viennent ordinairement de nos faux  
jugemens : nos faux jugemens de nos  
fausses impressions ; et ces fausses  
impressions du commerce que nous  
avons les uns avec les autres par le  
langage. C' est la chaîne malheureuse  
qui nous précipite dans l' enfer.

DANGER ENTRET. HOMMES P.1 CH.4

*combien il se glisse de mauvaises  
choses dans les entretiens.*  
il est difficile de se représenter combien  
il se glisse de mauvaises choses,  
je ne dis pas dans les conversations  
des personnes déréglées, mais  
même dans les entretiens ordinaires  
que l' on a avec le commun des gens  
du monde. Je ne parle pas des défauts  
grossiers dont ceux qui veillent  
un peu sur eux-mêmes s' apperçoivent  
assez, comme des médisances secrettes,  
des railleries malignes, des paroles  
libres, des maximes visiblement fausses.  
Je parle d' une infinité d' autres  
choses ausquelles on ne prend pas  
garde. Une personne ne sçauroit être  
un peu attentive aux discours ordinaires  
des hommes, qu' il n' y apperçoive

p63

quantité de sentimens humains  
contraires à la verité. On justifie la  
colere, la vengeance, l' ambition, l' avarice,  
le luxe. On parle avec estime  
de quantité d' actions que Dieu condanne.

Tous les vices mediocres sont presque approuvés. On ne les condamne que dans leur excès.

Quand on éviteroit même ces sortes de défauts, il y en a d'autres qui paroissent presque inévitables. Il n'est pas à propos de parler souvent des choses de Dieu : il faut donc s'entretenir de celles du monde : or cet entretien n'est jamais sans danger. On ne sauroit en parler, ni en entendre parler sans y penser, et l'on n'y sauroit penser sans renouveler dans son esprit les idées que l'on en avoit, et que les autres en ont ; et sans se les rendre plus présentes, et par conséquent plus capables de faire impression sur notre esprit.

De plus, l'entretien ordinaire des hommes est accompagné de ces deux choses, de l'oubli de Dieu, et de l'application aux choses du monde, et ces deux choses sont la source de toutes les tentations. Adam ne s'est perdu

p64

dans son innocence qu'en oubliant Dieu, et en s'attachant dans cet oubli à la contemplation de la beauté des créatures et de soi-même. Combien l'homme pécheur est-il plus capable de se corrompre par la même voie ? Que fait-on autre chose dans ces entretiens que d'admirer les qualités humaines, les choses éclatantes, utiles, commodes selon le monde ? Il ne faut pas d'autre péché pour se perdre, que d'aimer tellement ces choses que l'on les préfère à Dieu. Or qu'est-ce qui y peut plus disposer que d'en parler, d'en entendre parler avec estime, et de s'en remplir sans cesse en oubliant Dieu ?

Il est même impossible que la plupart de ces discours humains dans lesquels on met la religion à part, ne soient remplis de faussetés. Car la religion est si étroitement liée à toutes les choses du monde par le rapport qu'elles ont à la fin dernière, qui est Dieu, que l'on ne sauroit juger

d' aucune que par ce rapport. C' est par là qu' elles sont avantageuses, désavantageuses, innocentes ou dangereuses, estimables, méprisables, bonnes

p65

ou mauvaises. Le prix qu' elles ont en elles-mêmes n' est rien. Elles l' empruntent tout du rapport qu' elles ont au souverain bien. Ainsi en les détachant, comme l' on fait dans les conversations ordinaires du monde, de la vûe de Dieu et de l' autre vie, il est impossible que l' on n' en parle faussement, et que les discours qu' on en fait ne soient des sujets d' illusion à tous ceux qui les écoutent.

DANGER ENTRET. HOMMES P.1 CH.5

*que l' on se trompe soi-même si l' on pense éviter le danger du langage de la concupiscence, en disant qu' on parle des choses humainement.*

il y a des personnes qui croient éviter ce danger en faisant entendre que les choses dont elles parlent, se peuvent regarder comme par deux faces différentes, selon le monde et selon Dieu, et en marquant qu' elles n' en parlent que selon le monde et selon les sentimens humains. Et c' est ce qu' elles expriment ordinairement

p66

par ces termes, *humainement parlant* . Humainement parlant, disent-elles, c' est un état fort heureux que celui des personnes de grande qualité. Il a raison humainement parlant, d' être fort offensé de ce procédé. Humainement parlant, on ne sçauroit trouver à redire à son ressentiment. Humainement parlant, c' est un grand désagrément que cela. Elles croient assez marquer par-là, qu' on devrait

juger autrement de ces choses, si on les regardoit par une autre vûe. Mais il y a grand sujet de craindre qu' il n' y ait une illusion secrette dans ces sortes de discours, et qu' ils ne naissent d' une adresse d' amour-propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verité et de la religion, qui condanne ces sentimens que nous appellons humains, est bien-aise de s' y appliquer sans scrupule par ce détour. Pour découvrir cette secrette tromperie, il faut considerer que ces sentimens qu' on appelle humains, et dont on parle dans ces rencontres, sont des sentimens de concupiscence contraires à la loi de Dieu et à la justice

p67

éternelle. Tout ressentiment humain d' une offense est injuste, parcequ' il naît de l' amour-propre, et qu' il est injuste que nous nous aimions de cette sorte d' amour qui demeure en nous-même, et ne se rapporte point à Dieu. Il est injuste aussi que nous ne couvrions pas une offense legere par tant de raisons divines que nous avons d' aimer le prochain. Il est injuste que nous soyons affligés du mal qu' il nous a fait, et que nous ne soyons pas affligés du mal qu' il s' est fait à lui-même. La plûpart des jugemens par lesquels nous regardons certaines qualités humaines comme avantageuses, sont de même faux et déraisonnables. Il est faux absolument que la grandeur soit un avantage. Elle sert à procurer certains petits contentemens humains, et pour l' ordinaire elle nuit infiniment pour le salut. Or ce qui ne sert que pour des fins petites et basses, et qui nuit pour des fins très-importantes, est absolument parlant, desavantageux. Cependant ce que l' on fait par ce détour, par lequel on prétend parler de ces choses humainement, est que l' on se cache ce

p68

que ces jugemens ont de faux et d' injuste,  
pour n' y voir que ce qu' ils ont  
de conforme à notre cupidité.  
En effet, quand nous nous servons  
de ces termes, *humainement parlant*,  
nous ne voulons pas dire faussement  
parlant, injustement parlant, déraisonnablement  
parlant. Nous ne sommes  
nullement frappés de ces idées.  
Nous considérons simplement que les  
choses dont nous parlons sont très-conformes  
au naturel des hommes,  
et nous ne mêlons dans cette vûe aucune  
improbation, ni aucun desaveu  
de la fausseté qu' elles enferment. Nous  
y joignons plutôt une secrète approbation,  
par laquelle nous couvrons  
ce qu' elles peuvent avoir de mauvais  
et de faux, sous ce terme d' humain  
qui l' adoucit et le cache.  
Il semble, à nous entendre parler,  
qu' il y ait comme trois classes de sentimens,  
les uns justes, les autres injustes,  
et les autres humains ; et trois  
classes de jugemens, les uns vrais, les  
autres faux, et les autres humains.  
Cependant il n' en est pas ainsi. Tout  
jugement est ou vrai ou faux ; tout  
sentiment est juste ou injuste, et il

p69

faut necessairement que ceux que nous  
appellons jugemens et sentimens humains,  
se reduisent à l' une ou à l' autre  
de ces classes. Et pour être humains,  
c' est-à-dire, conformes à la cupidité  
des hommes, ils n' en sont ni  
moins condannés, ni punis moins  
severement de Dieu.  
Il est permis de parler humainement  
des choses lorsqu' on en parle comme  
Saint Paul : Nonne etc. ? Il  
dit que les corinthiens agissoient humainement  
et qu' ils se conduisoient  
selon l' homme : mais ce n' est pas pour  
excuser cette conduite ; c' est plutôt  
pour la condanner, pour en faire un  
sujet de reproche, pour en faire voir  
la source. Ce n' est pas là l' usage que  
nous faisons de ces termes, nous les

employons pour couvrir, pour diminuer,  
pour excuser les vices, et pour  
appliquer notre esprit et celui des  
autres à une fausse apparence qui nous  
les fait paroître conformes à la raison,  
telle qu' elle est dans le commun  
du monde, c' est-à-dire, à la raison  
corrompue.  
Mais s' il y a une illusion secrète dans

p70

l' usage de ce terme, quand on s' en sert  
pour excuser, ou envers soi, ou envers  
les autres, des actions qui sont  
mauvaises devant Dieu ; en appliquant  
l' esprit à considerer qu' elles sont  
conformes aux maximes reçûes parmi  
les hommes, ou à la fin que celui qui  
les fait se propose, ce qui les fait regarder  
comme raisonnables ; il est permis  
au-contraire de s' en servir pour  
faire condanner davantage certaines  
actions, en faisant remarquer qu' elles  
ne sont pas même conformes aux loix  
du monde, ni aux interêts de celui qui  
les fait. Car comme cette circonstance  
marque un excès d' aveuglement et de  
passion qui rend l' action plus mauvaise  
devant Dieu, il est juste de la faire  
considerer aux hommes, de sorte qu' il  
se trouve que l' usage de ce terme est  
plus legitime pour condanner le mal  
que pour l' excuser.

DANGER ENTRET. HOMMES P.1 CH.6

p71

*autres adresses pour diminuer l' horreur  
des vices. Utilité du silence.  
que chacun est obligé de détruire  
en soi les illusions qui naissent du  
langage des hommes, et que le  
moyen le plus propre pour cela est  
de considerer sur chaque chose ce que  
Dieu en juge.*

ce n' est pas seulement dans cette occasion, mais dans une infinité d' autres, que nous nous servons de cette adresse de diminuer les vices en ne les considerant que par certaines faces qui ne nous représentent pas ce qu' ils ont d' horrible, et qui ne donnent lieu d' y voir que ce qu' ils ont d' attirant et d' agreable. Quelle idée donne le mot de galanterie ? L' idée de quelque chose d' agreable et à l' esprit et aux sens ; et cependant on couvre sous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d' un homme qui s' est vengé, qui a tué en duel un ennemi, qui a

p72

repoussé un affront d' une maniere haute et fiere ? Comment parle-t-on d' un homme qui s' élève dans l' eglise par une ambition déreglée ? On trouvera que tous les termes dont on se sert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, et qu' il faut par consequent que nos vûes soient bien éloignées de celles de Dieu, puisqu' il condamne à l' enfer les hommes pour ces actions où l' on ne conçoit presque rien de criminel. Les hommes en sont venus jusques à un tel point de corruption, qu' il n' est point honteux parmi eux de n' être pas homme-de-bien. Un homme dit sans crainte de se deshonorer, qu' il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit : et ce qui est étonnant, on ne l' en estime pas moins ; on n' en a pas même pitié. C' est que l' on attache uniquement son esprit à une certaine honnêteté apparente qu' il y a dans cet aveu de bonne-foi de son déreglement, et que l' on ne passe pas plus avant. C' est toute l' impression que nous font ces sortes de discours. Nous aimons ceux qui les font à cause de leur bonne-foi ; et nous ne les

p73

plaignons pas, à cause de leur misere  
et du peu de sentiment qu' ils en ont,  
parceque ces discours nous font sentir  
l' une et nous cachent l' autre.  
C' estpourquoi il n' y a pas d' homme-de-bien  
qui n' ait sujet de faire continuellement  
à Dieu cette priere : Domine, etc.  
Les discours des hommes  
sont pleins d' illusion et de tromperie.  
On y loue ce qu' il faut mépriser,  
et on y méprise ce qu' il faut  
louer. On y porte à desirer ce qu' il  
faut fuir, et à craindre ce qui n' est  
point à craindre. On y représente  
comme heureux ceux que l' on doit regarder  
comme miserables, et comme  
miserables ceux que l' on doit considerer  
comme les plus heureux des  
hommes. Et ce qui est étrange est  
que les discours des gens-de-bien ne  
sont pas exemts de cette séduction,  
parcequ' ils empruntent du monde  
son langage en plusieurs occasions,  
et qu' ils sont même souvent obligés  
de l' emprunter : car on ne les entendroit  
pas si leur langage étoit si different  
de celui des autres. Ils appellent  
biens quelquefois ce que le monde

p74

appelle biens ; et maux ce que l' on  
y nomme des maux. Ils sont obligés  
de parler avec estime de plusieurs choses  
que le monde estime trop ; et leurs  
discours étant pris par les autres dans  
le sens auquel on le prend dans le  
monde, et ceux qui les entendent y  
appliquant leurs propres idées, ils  
contribuent contre leur intention à  
augmenter ces fausses impressions, qui  
sont la source de tous les vices. De  
sorte que quand on demande à Dieu  
d' être délivré Ab etc.,  
on ne doit pas seulement y  
comprendre les méchants, mais on  
doit enfermer dans cette priere tout  
ce qui participe à cette infection generale,  
qui est répandue dans le langage  
des hommes.  
C' est ce qui rend le silence si utile,

et qui l' a fait tant recommander par les saints, parcequ' empêchant que ces fausses idées qui ont été imprimées dans nos esprits par les discours des hommes, ne soient renouvelées par ces mêmes discours, il les rend moins vives et plus faciles à effacer. Mais parcequ' il n' est pas possible que ceux qui sont engagés dans la vie

p75

du monde, se séparent des entretiens et de la conversation du monde, et que ce commerce fait même la plus grande occupation de leur vie, il faut qu' ils cherchent d' autres remedes et d' autres préservatifs pour resister à cette corruption. Car s' il est nécessaire qu' ils vivent dans le monde pour satisfaire à leur engagement, il est encore plus nécessaire qu' ils ne s' y corrompent pas. Il n' y a nulle nécessité, nul engagement, qui nous oblige de remplir notre esprit de faussetés, et de vivre ainsi dans une continuelle illusion. Et personne ne doit être si malheureux que de croire que le mensonge et l' erreur soient le partage de sa condition et de son état. Or comme l' erreur ne peut être détruite que par la lumiere de la verité, il est bien clair que l' unique moyen de dissiper ces tenebres que les discours des hommes répandent continuellement dans notre esprit, est de se remplir aussi continuellement des principes de verité qui y sont contraires. Et c' estpourquoi Saint Chrysostome disoit à son peuple, *qu' il ne cesseroit jamais de lui dire, etc. .*

p76

Voilà, selon ce pere, la veritable science des hommes, qui ne consiste pas dans une connoissance sterile de choses qu' il est aussi bon d' ignorer que de savoir ; mais dans celles

des verités qui sont les principes de nos desirs et de nos actions ; et par consequent de notre bonheur ou de notre malheur éternel.

Mais parcequ' en voulant juger des choses dans la verité, les images des impressions que les hommes en ont, et des jugemens qu' ils en forment, nous troublent et nous obscurcissent l' esprit ; il faut tâcher d' oublier et les hommes et nous-mêmes, et de considerer seulement sur chaque chose ce que Dieu en juge. Car la perfection de l' homme consistant à aimer les choses comme Dieu les aime, la voie de tendre à cette perfection est de tâcher de les voir comme il les voit, n' y ayant que cette vûe veritable qui

p77

puisse regler nostre amour. Cette seule reflexion suffiroit souvent pour faire disparaître à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses humaines et temporelles : et pour nous faire voir ce que notre amour-propre est bien-aise de n' y pas voir, afin de s' en occuper plus tranquillement. Pour entrer donc dans cet esprit, il faut être vivement persuadé qu' il n' y a que le jugement que Dieu forme des choses qui soit veritable ; que ce sera sur ce jugement de Dieu que nous serons tous jugés ; qu' il est la regle unique de nos actions, et qu' étant la verité même, tout ce qui s' en éloigne est faux et trompeur. Je dis qu' il en faut être vivement persuadé, afin que nous nous accoûtumions de rapporter à cette regle les jugemens et les discours que nous appellons *humains* , et que nous soyons convaincus, que quelques raisonnables qu' ils nous paroissent, ils sont tels en effet que Dieu, c' est-à-dire la verité, les juge, et que les anges et les saints les voient. C' est en cette maniere que nous pratiquerons l' avis que nous donne Saint Paul,

p78

lorsqu' il nous commande *de marcher honnêtement comme dans le jour* . Car ce jour n' est pas celui du soleil ; c' est la lumière de Dieu, et la vûe de son jugement. Et il veut dire que comme la vûe des hommes nous porte à régler nos actions selon leur jugement dans la crainte de leur déplaire, ce qui fait l' honnêteté extérieure et civile : de même la vûe de Dieu, que la lumière de la grâce nous découvre, nous oblige de consulter ce qu' il juge des choses pour y conformer nos actions ; ce qui fait la véritable honnêteté, c' est-à-dire, la véritable vertu ; et c' est aussi ce qui est marqué encore plus clairement dans ce lieu du sage, où parlant de la vie des justes, il dit qu' ils sanctifieront leurs âmes dans la vûe de Dieu et en sa présence. Et etc.

DANGER ENTRET. HOMMES P.2 CH.1

p79

*nos paroles n' ont pas tout-à-fait la même règle que nos jugemens, non plus que nos actions et nos sentimens. Qu' il ne s' agit ici que de former les jugemens intérieurs.*

ce seroit une chose infinie que de vouloir représenter ce que Dieu et les saints jugent de toutes les choses du monde, puisque cette seule ouverture comprend tout ce qu' on peut dire de véritable. Il est néanmoins utile d' en faire un léger essai à l' égard des principaux objets des passions des hommes, pour donner l' idée de la manière dont on le doit faire à l' égard des autres. Mais pour n' abuser pas de cet essai même, il faut remarquer que l' on

p80

n' a pas dessein ici de considerer de quelle maniere il faut parler des choses du monde, mais seulement de quelle sorte il en faut juger, ce qui est bien different. Car quoique nos paroles et nos jugemens se doivent regler par la verité, ce qui suffit neanmoins pour justifier nos jugemens, ne suffit pas toujours pour justifier nos paroles. On n' a besoin dans ses jugemens que de les rendre conformes à cette verité particuliere qu' ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles soient conformes à une autre verité qui prescrit la proportion qu' elles doivent avoir avec les personnes à qui on parle. C' estpourquoi ce seroit mal prendre ce que nous dirons dans la suite, que de conclure que l' on peut user en toutes rencontres d' un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverses choses. Elles ne sont destinées que pour regler le langage interieur dont on se parle à soi-même, et non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Car les impressions que le monde a de ces choses, sont trop differentes de celles que la verité nous oblige

p81

d' en avoir pour pouvoir esperer de les changer tout-d' un-coup, et de faire recevoir un langage si contraire à celui dont il est en possession. Nos actions mêmes n' ont pas tout-à-fait la même regle que nos sentimens : car il y a des personnes à qui on doit plus de respect exterieur, quoique l' on leur doive moins d' approbation et d' estime, parceque la civilité exterieure se regle sur les rangs que le monde a établis, au lieu que l' estime interieure ne doit se regler que sur la raison. Mais comme elle n' est qu' interieure, elle ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s' offenser. Ainsi ceux de l' état desquels la verité ne permettra pas de porter un jugement si favorable, n' ont aucun sujet

de se blesser de ces maximes, puisqu' il  
ne s' agit que des sentimens interieurs  
dont ils n' ont que faire, et dans lesquels  
il ne leur serviroit de rien que  
l' on se trompât pour les honorer.

DANGER ENTRET. HOMMES P.2 CH.2

p82

*comment on doit regarder toutes les choses  
temporelles, leur extrême petitesse.  
que tout nous en avertit. Et le passé  
trop grand et trop petit à nos yeux.*  
un de nos plus grands maux est  
d' estimer trop les choses temporelles ;  
et la raison en est que nous  
ne nous regardons presque jamais que  
par une petite partie de notre durée,  
qui est notre vie. Nous nous renfermons  
dans le temps, et nous nous  
faisons partie du tourbillon qui l' emporte,  
sans étendre notre vûe plus  
loin. C' est la source de cette fausse  
grandeur que nous attribuons aux  
choses du monde. Et l' unique moyen  
de nous en détromper, est de changer  
de vûe, et de nous regarder nous-mêmes  
tels que nous sommes dans  
la verité et devant Dieu. Or en nous  
considerant de cette sorte, nous reconnoissons  
d' abord que nous sommes  
des êtres immortels, dont la  
durée s' étendra dans toute l' éternité

p83

qui nous suit, et qui sont destinés à  
un bonheur ou à un malheur éternel.  
Que si nous cherchons alors notre vie  
dans cet espace infini, elle ne nous  
paroîtra que comme un atome imperceptible.  
Car non seulement les hommes ne  
sont rien à l' égard de Dieu, et ne paroissent  
tous ensemble devant lui,  
que comme une goutte d' eau comparée  
à un ocean infini, selon l' expression

d' un prophete ; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l' égard du moindre des hommes, parcequ' ils n' occupent qu' un atome dans sa durée ; et qu' ainsi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ni plus estimable, ni plus heureuse. L' éternité rompt toute mesure, et aneantit toute comparaison. Qu' est-ce donc qu' un royaume possédé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre ? Qu' est-ce qu' une petite principauté dans ce royaume ? Qu' est-ce que les autres rangs et les autres qualités au-dessous de celle des princes ? Et à quelle effroyable petitesse cette vûe les reduit-elle ? Cependant c' est-là le sujet

p84

de la vanité de tous les hommes. Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du neant du monde, puisque toutes choses les en avertissent. Car qu' est-ce autre chose que l' histoire de tous les peuples et de tous les hommes, qu' une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien ? Puisqu' en nous décrivant ce qu' elles ont été, elle nous fait voir en même-temps qu' elles ne sont plus ; que toutes ces grandeurs et toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces princes, tous ces conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrés dans le neant à notre égard ; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis.

Que découvrons-nous aussi dans le monde que des preuves de cette même verité ? Car ne voyons-nous pas à toute heure disparaître ceux qui ont paru avec le plus d' éclat, et qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu' il reste d' eux qu' une memoire assez languissante ? Ne voyons-nous

pas que toutes choses entrent continuellement  
 dans l' abysme du passé ;  
 que notre vie nous échappe ; que ce  
 qui en est écoulé n' est plus rien à nos  
 yeux mêmes ; et que le temps a emporté  
 tous les maux, tous les plaisirs,  
 toutes les inquietudes que nous avons  
 ressenties, sans qu' il en reste d' autres  
 traces que celles qui restent d' un songe ?  
 C' estpourquoi aussi le sage veut  
 que nous regardions toutes les choses  
 temporelles comme les fantômes qui  
 nous occupent dans les songes : Audiens etc.  
 Mais ce qu' il y a de plus terrible en  
 cela, est que d' une part nous ne voulons  
 pas concevoir le neant du monde,  
 et que de l' autre nous le concevons  
 trop. Nous regardons presque  
 tout le passé comme s' il n' étoit rien ;  
 les morts sont réduits dans le neant  
 à nos yeux. Nous regardons ceux dont  
 on rapporte les actions dans les histoires,  
 comme des gens qui ont été  
 et qui ne sont plus ; et nous ne songeons  
 pas qu' ils sont encore plus vivans  
 qu' ils n' ont jamais été, parceque  
 leur esprit agit infiniment davantage ;

et que la vie présente n' ayant  
 que des actions foibles et languissantes,  
 est plutôt une mort qu' une vie  
 à l' égard de l' autre. C' est encore par  
 là que nous conservons l' estime des  
 grandeurs du monde, parceque nous  
 les regardons comme aussi durables  
 que nous-mêmes, et que nous ne concevons  
 pas que nous subsistons, et  
 qu' elles perissent ; et qu' ainsi ceux qui  
 les ont possédées ne laissent pas d' être,  
 quoiqu' ils soient privés pour toute  
 l' éternité de ces choses qui ont fait  
 le sujet de leur orgueil.

*gloire humaine, gloire des saints et des méchants.*

qu' est-ce que cette gloire humaine qui fait tant d' impression sur nos esprits, et qu' est-ce qu' elle a de réel et de solide devant Dieu ? Elle consiste toute dans la vûe de quelque jugement avantageux que d' autres portent de nous : et ces personnes sont d' ordinaire des gens qui nous connoissent

p87

peu, qui nous aiment peu, et dont le jugement n' est ni fort solide, ni fort estimable par notre aveu même : de sorte que souvent nous les méprisons en toute autre chose. Ces jugemens nous sont d' ailleurs entierement inutiles. Ils n' ajoûtent rien ni à notre ame, ni à notre corps ; ils ne diminuent aucun de nos maux ; ils ne servent qu' à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non sur la verité, mais sur l' opinion d' autrui ; et après nous avoir amusé durant la vie, ils disparaissent tout-d' un-coup à l' heure de notre mort ; parceque nous perdons alors le sentiment de toutes ces choses. Voilà ce que c' est que cette fumée et cette vapeur qui nous enfle et qui nous remplit. Quelle difference de cette gloire humaine, et de celle dont les saints jouiront dans toute l' éternité, aussi estimable et aussi solide, que celle des hommes est vaine et méprisable, parce qu' elle a des qualités toutes contraires ! Le bonheur des élus sera accompagné d' un esprit de société et d' union ; ils se connoîtront tous ; ils s' aimeront tous ; ils glorifieront tous

p88

Dieu pour les graces qu' il aura faites à chacun d' eux. Ainsi les bonnes actions de chaque élu seront connues de tous les élus, et elles seront pour

tous en particulier des sujets de joie,  
de louange, et d' actions-de-graces  
pour jamais. Ils jetteront tous leurs  
couronnes aux pieds de l' agneau, et  
non seulement les leurs, mais celles  
de tous les autres, parcequ' ils ne glorifieront  
pas seulement Dieu dans eux-mêmes,  
mais qu' ils le glorifieront  
dans tous les saints, en lui chantant  
dans toute l' éternité, Mirabilis etc.  
ô gloire vraiment solide des élus  
de Dieu ! Gloire qui n' a pas un éclat  
passager ; gloire stable et éternelle !  
Gloire qui n' est pas renfermée dans  
un petit nombre de personnes ignorantes  
et envieuses ; mais qui aura  
autant de témoins qu' il y aura de  
citoyens dans la celeste Jerusalem !  
Gloire qui ne consiste pas dans l' approbation  
inutile et temeraire de gens  
qui ne nous connoissent pas, et qui  
ne se connoissent pas eux-mêmes ;  
mais qui consiste dans la joie d' un  
nombre innombrable d' ames saintes

p89

qui verront le fond de nos coeurs dans  
la lumiere de la verité !  
Non etc. Ils jouissent  
peu de leur gloire durant leur vie, et  
elle perit pour eux au moment de leur  
mort. Si elle subsiste encore quelque  
temps dans la memoire des hommes,  
ce n' est pas pour eux, ils n' y ont plus  
de part : et enfin elle sera entierement  
détruite au jour du jugement. Car le  
supplice des méchants sera accompagné  
d' un esprit de division, parceque la  
grandeur de leur peine les appliquera  
tellement à eux-mêmes, qu' ils n' auront  
garde de s' appliquer avec estime en  
cet état à la gloire que les autres auront  
eue durant leur vie. De sorte qu' il n' y  
a rien de plus vrai à la lettre que ce  
que dit l' ecriture : Memoriam etc.

DANGER ENTRET. HOMMES P.2 CH.4

*veritable idée de ce qu' on appelle qualité.*

rien n' occupe plus les hommes  
du monde, que ce qu' ils nomment

p90

*qualité* , et ce qui fait que l' on appelle certaines personnes *gens-de-qualité* , pour les distinguer de ceux qui ne le sont pas. On porte cette distinction si loin, qu' on fait presque moins de différence d' un homme à une bête, que d' un homme-de-qualité à un homme de basse naissance. Cette *qualité* par éminence étouffe presque toutes les autres qualités, et même les plus spirituelles et les plus divines. On l' élève non seulement au-dessus de l' esprit, mais même au-dessus de la vertu et de la qualité de chrétien ; et si ce n' est pas par une préférence positive, c' est au-moins par une préférence de sentiment ; c' est-à-dire, que l' on en est tout autrement touché. Car combien y en a-t-il peu qui estiment sincèrement davantage l' état d' un chrétien pauvre et de basse naissance, que celui d' un grand qui est déréglé ? Qui est celui qui voit ce grand dans l' état d' un profond rabaissement, et ce chrétien dans une grande élévation ? Il est donc visible que l' idée que nous avons de cette qualité nous trompe, et qu' il est bon pour se desabuser d' examiner

p91

ce qu' il y a de réel dans cet objet si commun de la vanité des hommes : et voici ce que la raison nous en découvre. être de naissance et de qualité selon les hommes, c' est être né de personnes considerables dans l' ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni d' esprit, ni de corps ; elle n' ôte aucun défaut, et l' on en voit d' aussi grands dans les personnes-de-qualité, que dans les autres. Il n' y a donc aucune

raison solide qui rende les personnes-de-qualité plus estimables par là, que ceux qui ne le sont pas. Cependant parcequ' il faut qu' il y ait de l' ordre parmi les hommes, on a établi avec raison en certains lieux, que ces personnes seroient préférées aux autres, et jouiroient de certaines prérogatives d' honneur.

Si l' on en demeuroit-là, il n' y auroit rien que de juste dans l' idée que nous avons de la qualité ; mais on n' y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire et établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes, un ordre naturel et indispensable,

p92

et l' on s' accoûtume à le regarder comme quelque chose d' attaché à l' être de ceux à qui on donne cette préférence. On ne se contente pas de leur rendre exterieurement et interieurement les respects qui leur sont dûs, en quoi il n' y auroit rien que de raisonnable et de legitime ; mais on y en ajoûte d' autres qui ne leur sont pas dûs, et qui ne naissent que de notre erreur et de notre corruption. On se forme de grandes idées de cet état. On le regarde comme étant comblé de toutes sortes de biens. On le souhaite pour soi. On porte envie à ceux qui y sont ; et si on les préfere aux autres, ce n' est que par la passion ardente que l' on a pour les biens et les honneurs dont ils jouissent. De sorte qu' il n' y a point de gens plus dangereux pour les grands, que ceux qui les admirent le plus ; parcequ' ils seroient toujours disposés de leur ravir leur grandeur, s' ils croyoient le pouvoir faire avec sûreté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la grandeur est fort grand, et que l' on considere dans

p93

leur disposition, non cette malignité qu' ils cachent, mais cette estime qu' ils font paroître, ils ne laissent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des grands, parceque l' on connoît en eux ces jugemens et ces dispositions, et que cette vûe est ce qui flatte les ames vaines. Tous ces jugemens sont faux. Car il n' y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d' honneur : et c' est une injustice visible de prendre plaisir à être l' objet d' une admiration qui naît de la corruption des hommes. Cependant les personnes-de-qualité connoissant ces idées que le commun du monde a de leur état, en tirent eux-mêmes l' idée qu' ils en ont. Ils se regardent comme infiniment au-dessus des autres, et il leur est presque impossible de se considerer au niveau de ceux qui ne leur sont pas égaux dans l' orde du monde. Ce sont-là ces fausses idées qu' il faut corriger par la vûe du jugement que Dieu porte de cet état. Or qu' est-ce qu' il en juge, sinon qu' il n' y a aucun bien solide et veritable, ni dans ces marques d' honneur et ces préférences

p94

établies par les hommes, parceque ce ne sont que des *spectacles vuides de réalité* , comme dit Saint Chrysostome : etc. Ni dans ces jugemens, parcequ' ils sont faux, qu' ils ne servent de rien à ceux qui ne s' y plaisent pas, et qu' ils rendent malheureux ceux qui s' y plaisent ; ni dans ces richesses et ces plaisirs dont les grands jouissent, parceque ce sont de grands sujets de tentation, et de grands obstacles pour le salut. Ainsi il ne voit dans cet état que d' extrêmes facilités pour se perdre, et d' extrêmes difficultés pour se sauver. Voilà le jugement que Dieu porte de ce qu' on appelle qualité et grandeur. Et par consequent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal : et tous les discours

qui nous en impriment une idée,  
qui porte à le désirer quand on n' y est  
pas ; à s' y plaire quand on y est ; à  
mépriser ceux qui n' y sont pas, sont  
faux et trompeurs.

DANGER ENTRET. HOMMES P.2 CH.5

p95

*veritable idée de la valeur.*  
après la qualité, rien ne releve  
plus un homme dans le monde  
que la valeur ; et il n' y a rien aussi  
dont la reputation flatte davantage  
les personnes-de-qualité, et sur quoi  
ils soient ordinairement plus sensibles  
et plus delicats. Des gentilshommes  
souffriront plutôt quelque autre reproche  
que ce soit, que celui de manquer  
de coeur, parcequ' ils savent que  
le monde a attaché à la valeur le plus  
haut degré d' estime, et à la lâcheté  
la souveraine infamie pour les personnes  
de leur condition.  
Que s' il ne s' agissoit que de justifier  
les hommes en ce point, la chose ne  
seroit pas difficile. Car la valeur étant  
ce qui soutient un etat, et qui le rend  
formidable à ses ennemis ; c' est avec  
raison que ne pouvant récompenser  
tous les vaillans hommes dont on a  
besoin, par des bienfaits réels qui égalent  
leurs services, on a rendu cette

p96

qualité honorable, afin de les attirer  
au-moins par cette sorte de récompense  
qui ne leur manque jamais.  
Il y a donc de la justice dans cette  
estime par rapport aux hommes, et  
il y en a aussi par consequent par rapport  
à Dieu, puisque Dieu approuve  
tout ce qui est juste, et qui est nécessaire  
à la conservation des sociétés humaines.  
Mais comme on peut passer dans

cette estime les bornes de la verité,  
et relever dans la valeur par de fausses  
louanges, ce qui n' est pas estimable,  
il faut encore consulter ce que  
Dieu en juge, et apprendre de lui ce  
qu' il y a de grand dans cette qualité,  
et ce qui ne paroît tel que par l' erreur  
et l' illusion des hommes.

La valeur se peut regarder en deux  
manieres, ou comme une passion,  
c' est-à-dire, comme une impression de  
l' imagination et du corps, ou comme  
reglée et conduite par la volonté.

Pour la concevoir en la premiere maniere,  
il faut considerer que comme  
il y a des gens qui étant montés en  
des lieux fort élevés, ne ressentent  
pas ces foiblesses et ces éblouissemens

p97

que l' imagination cause à ceux  
qui n' y sont pas accoûtumés ; il y a  
de même des personnes, qui, soit par  
nature ou par coûtume, ne s' étonnent  
point dans les perils, qui y conservent  
la même assiette et la même  
présence d' esprit, qui sont capables  
de pourvoir à tout, de prendre tous  
leurs avantages, et à qui la vûe des  
ennemis armés qu' ils ont devant eux,  
ne fait qu' inspirer une nouvelle ardeur,  
et de nouvelles forces pour les  
surmonter. Et ce sont ceux-là qu' on  
appelle braves et vaillans.

Cette disposition est sans doute digne  
d' estime. Mais tant que l' on ne la  
regarde que dans ce degré, l' imagination  
et le corps y ont plus de part que  
la volonté. Car si les esprits et le sang  
prenoient un autre cours dans ces personnes,  
toute leur valeur ne les empêcheroit pas  
d' avoir peur, comme  
elle ne les empêche pas de s' éblouir,  
quand ils regardent un précipice d' un  
lieu élevé.

Ainsi comme Dieu ne compte pour  
rien tout ce qui n' est pas volontaire,  
et qui n' est pas du nombre des vertus,  
s' il approuve que les hommes,

pour le besoin qu' ils en ont, ayent attaché des récompenses humaines à cette valeur, il n' approuve pas que dans le jugement qu' ils en portent interieurement, ils l' égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De sorte que la valeur de tous les conquerans jointe ensemble, considerée seulement dans ce degré, et comme une disposition naturelle d' imagination, ne merite pas d' être comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le coeur d' une simple femme ; puisque toutes les qualités purement humaines perissent avec les hommes, et que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l' éternité.

L' idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur, est donc fausse, parcequ' elle est excessive, et qu' au-lieu de la laisser dans le rang d' une qualité humaine qui est estimable, ils l' élèvent au-dessus des vertus les plus spirituelles et les plus divines. Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu' ils portent de la valeur considerée comme volontaire, c' est-à-dire, de

l' usage de la valeur ; puisqu' ils estiment presque également ceux que l' on appelle braves, soit que leur valeur soit accompagnée de justice, ou d' injustice, de prudence ou de temerité.

Cependant la verité met une étrange difference entre ce que les hommes distinguent si peu. Exposer sa vie pour son devoir, pour la justice, et pour en faire un sacrifice à Dieu dans les occasions où il nous engage, est une action d' une generosité si haute que la religion chrétienne n' a rien de plus grand. L' exposer dans une mauvaise cause, pour tomber en mourant entre les mains d' un dieu irrité et tout-puissant, est une folie si prodigieuse,

qu' il n' y a point de plus  
grande preuve de l' aveuglement des  
hommes, que d' avoir pu mettre de la  
gloire dans une action si insensée.  
C' est même souvent très-injustement  
que l' on donne à la plûpart de  
ces actions le nom de courage et de  
valeur. Ce n' est point en méprisant  
le danger qu' ils s' y exposent, c' est en  
ne le voyant pas. Leur esprit est tout  
occupé, ou de la fureur qui le possède,  
ou de quelque bagatelle qui le

p100

remplit tout entier et qui leur cache  
tout le reste. *nous sortîmes*, dit un  
homme du monde dans ses memoires,  
*pour nous faire tirer des mousquetades*,  
c' est-à-dire pour braver la mort  
et Dieu même, en nous mettant en  
danger de perdre la vie par une vanité  
ridicule. De quoi pense-t-on que  
son esprit fût alors frappé ? Des pensées  
que cette action feroit naître  
dans ceux qui l' apprendroient, et des  
louanges qu' elle lui attireroit. Cela  
lui paroissoit grand : il ne voyoit rien  
davantage. Mais cette action étoit  
jointe avec le danger de la mort et  
de l' enfer. Ces louanges des hommes  
qu' il souhaitoit, ne pouvoient naître  
que de folie et d' aveuglement ; la  
plûpart de ceux qui sont vraiment  
braves, prenant même ces actions  
pour des marques de fausse valeur.  
Elles ne devoient de plus durer qu' un  
moment, et être suivies d' un repentir  
éternel. Cette vanité étoit l' objet  
de la moquerie des démons, de l' indignation  
des anges, et de la colere  
de Dieu contre un homme miserable,  
qui avoit si peu de crainte de sa justice,  
et qui étant prêt de tomber entre

p101

ses mains, osoit l' affronter avec  
tant d' insolence. Il y avoit ainsi mille

choses terribles jointes à cette action.  
Il est vrai, mais il ne voyoit rien de  
tout cela, il ne voyoit que ses louanges  
toutes seules, et séparées de toutes  
ces circonstances. Il se voyoit  
dans l'esprit des autres avec l'estime  
de brave. Et cette idée l'occupant entièrement,  
lui faisoit oublier Dieu,  
la mort, l'enfer et l'éternité.  
Il n'y a qu'un aveuglement semblable  
qui puisse faire trouver quelque  
chose de grand à s'exposer ainsi  
au peril par des motifs criminels. Car  
les hommes ne raisonnent point ainsi  
dans ce qu'ils connoissent. Ils ne trouveroient  
rien que de ridicule et d'insensé  
dans la conduite d'un prince,  
qui pour attirer les louanges d'un  
valet, exposerait sans nécessité son  
royaume à un peril éminent. Pourquoi  
donc trouvent-ils de la générosité  
dans ceux qui exposent sottement  
leur vie, et qui ne peuvent esperer en  
mourant qu'une éternité de supplices ?  
C'est qu'ils connoissent bien le  
prix d'un royaume, et qu'ils ne connoissent  
point celui de la vie. Cet

p102

unique bien des hommes, ce tresor  
dont la perte est irreparable, ce prix  
de l'éternité est la chose du monde  
la plus méprisée. Il n'y a point de si  
vile récompense pour laquelle on ne  
le donne tous les jours. Il semble que  
les hommes en soient ennuyés, et  
qu'ils tâchent de s'en défaire, tant ils  
le prodiguent temerairement et pour  
peu de chose. Ainsi l'on trouvera dans  
la verité que toute cette fausse valeur  
qui précipite les hommes, ou dans  
les duels, ou dans les querelles injustes,  
ou dans les dangers inutiles ausquels  
ils s'exposent par une vanité ridicule,  
n'est autre chose qu'une ignorance du prix de  
la vie ; un oubli de  
ce qui suit la fin de la vie ; un obscurcissement  
d'esprit qui leur cache le  
danger ; une assurance folle et déraisonnable  
d'en échapper ; une application  
violente à quelque objet de passion.

Qu' y a-t-il d' estimable en tout  
cela ? Est-ce une marque de grand  
courage que de ne s' épouvanter pas  
du bruit des canons quand on est  
sourd, ou du feu des ennemis quand  
on est aveugle ? Il n' y a point de courage  
à ne pas craindre Dieu, parcequ' il

p103

n' y a qu' un aveuglement horrible  
qui nous puisse empêcher de le craindre.  
Il est si terrible que quand il veut  
se faire sentir, il n' y a point de creature  
qui puisse soutenir le moindre de  
ses regards ; et les méchants seront contraints  
de s' écrier dans l' excès de leur  
effroi : *montagnes, tombez sur nous* .  
Ainsi c' est un excès de folie à des  
hommes foibles et miserables de le  
braver pour un moment, quand il differe  
de les punir, en se mettant au hazard  
d' éprouver pour jamais la rigueur  
de sa justice, quand ils ne se pourront  
empêcher de la sentir.  
Que faut-il donc juger de ces braves  
que le monde estime avec si peu de  
discernement ? Il en faut juger ce que  
Dieu en juge. Il faut approuver ceux  
qu' il approuve, condamner ceux qu' il  
condanne, et mettre la difference qu' il  
met entre les uns et les autres. Et comme  
il ne faut pas refuser aux uns les  
justes louanges que leur generosité merite,  
il faut avoir pour les autres le juste  
mépris que merite leur brutalité.

DANGER ENTRET. HOMMES P.2 CH.6

p104

*idées veritables des qualités de l' esprit.  
ce que c' est que d' avoir de la lumiere  
et de la force d' esprit, d' être  
savant. Que ces qualités humaines  
sont plus souvent pernicieuses qu' utiles.  
mais peut-être qu' il y a quelque*

chose de plus réel dans les qualités de l' esprit, comme la science, l' éloquence, l' agrément dans la conversation, l' adresse dans les negociations, la capacité qu' on a pour les grandes affaires, la force d' esprit et de tête pour les soutenir, la prudence dans la conduite de ses desseins et de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l' usage que l' on en fait, et dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens necessaires pour les emplois de la vie : ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parcequ' ils doivent savoir que les hommes y ayant attaché

p105

leur estime, il est impossible de reüssir en rien sans avoir ces qualités. Mais si on les sépare de l' usage et du rapport que l' on en peut faire à Dieu, et que l' on ne les considere qu' en elles-mêmes, ou par rapport à quelque fin basse et temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont n' est en rien préférable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c' estpourquoi il est important de se détromper des vains éloges que l' on donne dans le monde à ces qualités en les regardant en elles-mêmes, et hors l' usage qu' on en peut faire.

L' idée même que le commun du monde a de ce qu' on appelle avoir de l' esprit, est toute fausse ; et c' est une de celles dont il faut le plus se desabuser. Car on fait consister l' esprit, ou dans une facilité de comprendre les sciences, ou à raisonner juste sur les sujets qui se présentent, ou à se démêler des affaires avec adresse, ou à trouver des voies fines pour faire reüssir ses desseins, ou à produire des pensées ingenieuses et

p106

surprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n' est en rien de tout cela que consiste la véritable lumière d' esprit, puisque ces qualités se peuvent trouver dans ceux que l' écriture appelle *aveugles, fous, petits, insensés, dépourvûs d' intelligence* . Qu' est-ce donc qu' avoir de l' esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vûe du corps, qui est l' image de celle de l' ame. Avoir bonne vûe, c' est voir les choses telles qu' elles sont, c' est-à-dire, les grandes comme grandes, et les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmi, et une fourmi comme une montagne, auroient très-mauvaise vûe. Il en est de même des esprits : ceux qui conçoivent les grandes choses, c' est-à-dire, les choses spirituelles comme grandes, et d' une manière plus vive et plus lumineuse ; et qui voient les petites, c' est-à-dire, celles de ce monde, dans leur petitesse naturelle, sans les grossir ni les augmenter par leur imagination, sont les grands esprits et les esprits justes. Ainsi celui qui disoit, qu' il *craignoit Dieu comme une mer, etc.*,

p107

avoit un grand esprit, parceque Dieu étoit grand à ses yeux, et qu' il étoit pénétré de sa magnificence et de sa grandeur. Il avoit donc la vûe claire et étendue. Et une infinité de femmes qui paroissent sans esprit dans les choses du monde, sont de grands esprits, parceque Dieu se montre et se fait sentir à elles. Mais ceux qui n' ont de l' intelligence que pour comprendre une démonstration de mathématique, pour discerner si un raisonnement est juste, pour démêler une affaire, pour conduire quelque intrigue, pour arranger des mots, pour divertir les autres par des rencontres, et qui ne voient les choses de l' autre vie que comme des atômes, sont les petits esprits, et ils ne méritent point d' autres

noms que ceux que l'écriture leur donne ;  
*de petits, de simples, de gens aveuglés  
et sans lumière : Coecus etc.* .  
Or comme l'idée que l'on a pour

p108

l'ordinaire de la lumière de l'esprit est  
fausse, celle que l'on a de sa force ne  
l'est pas moins. On la fait consister à  
pouvoir soutenir le poids d'un grand  
nombre d'affaires sans s'abattre, sans  
se lasser, et sans se confondre. Voilà,  
dit-on, une bonne tête, qui peut suffire  
à tant d'occupations différentes.  
Mais il faut dire souvent au-contre,  
voilà une foible tête, puisqu'elle a  
besoin de tant d'occupations pour se  
soutenir ; voilà une âme qui a bien  
peu de vigueur, puisqu'elle a besoin  
de tant d'appuis pour empêcher qu'elle  
ne tombe dans l'abattement et dans  
l'ennui. Séparez cet homme de ces  
emplois, vous le verrez incontinent  
dans l'abattement. Nous ne portons  
pas les affaires, elles nous portent.  
C'est le lit où se repose notre âme  
dans sa faiblesse. Sa force et sa vigueur  
consistent à se pouvoir passer de ce  
soutien, en se contentant de Dieu et  
de sa présence. S'il y a quelque force  
dans ceux qui ne se lassent point dans  
l'agitation tumultueuse des occupations  
du monde, c'est une force d'organes  
et de corps, et non une véritable  
force de l'âme.

p109

Il est vrai qu'il y a quelque chose  
de grand dans l'homme, et qu'à quelque  
chose qu'il applique son esprit, on  
y voit toujours des marques de grandeur  
et d'excellence. Mais c'est cette  
grandeur même qui fait sa misère et  
sa bassesse lorsqu'il s'applique à des  
choses qui ne méritent pas son application,  
et qu'il néglige celles qui sont  
seules dignes de ses soins et de son

amour. Si l' homme étoit moins grand, toutes ces qualités là seroient plus grandes, et elles ne sont petites et basses, que parcequ' il est appelé à des choses infiniment plus hautes et plus importantes, qu' il negligé en s' appliquant trop à celles-là.

La plûpart des sciences humaines sont si peu de chose en elles-mêmes, et elles contribuent si peu au bonheur de l' homme, que l' on est tout aussi heureux de les ignorer en les méprisant, que de les savoir en les estimant.

Il n' y a que la vanité et l' opinion des hommes qui y mettent le prix. Nous ne desirons d' être savans que pour les autres, et non pour nous. C' est pourquoi Seneque tout stoïcien qu' il fût, confesse qu' il ne voudroit point

p110

de cette sagesse, qui étoit l' idole de ceux de sa secte, si l' on lui défendoit d' en parler aux autres. Si etc.

C' est-à-dire, que la récompense et le fruit qu' il desiroit en tirer, consistoit dans l' approbation d' autrui. Mais comme l' opinion donne le prix aux sciences, elle l' ôte aussi quand il lui plaît. Il n' a pas plu aux hommes de juger les sciences propres aux femmes, et d' en faire dépendre leur estime. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuses, et elles ne sentent point elles-mêmes cette privation. Il y a des dames de qualité fort savantes dans les belles lettres, qui s' en cachent comme d' une chose un peu honteuse, et elles ont raison : car il est toujours un peu honteux de s' être chargé d' une science inutile. Si toutes celles de leur sexe qui se sont appliquées à des sciences curieuses en faisoient de même, elles n' en seroient que plus estimables.

Il est vrai néanmoins qu' il y a quelques-unes de ces qualités qui sont utiles pour le commerce de la vie, et

p111

dont les autres tirent divers avantages.  
Et c'est pourquoi les hommes ont  
bien fait d'y attacher quelque récompense  
et quelque honneur : mais pour l'ordinaire  
elles sont plus désavantageuses  
qu'avantageuses à ceux qui les  
ont.

Que l'on fasse réflexion sur toutes  
les personnes d'esprit que l'on connaît  
parmi les gens du monde, et l'on  
trouvera qu'il y en a peu à qui leur  
esprit n'ait nui pour le salut. Si cet  
homme n'avait point eu d'esprit, il  
n'aurait point été évêque. Il n'aurait  
donc point été chargé des péchés de  
tout un diocèse. C'est par l'esprit que  
cet autre est monté aux plus grandes  
charges et aux plus grands emplois,  
et s'est engagé en mille intrigues dangereuses  
pour sa conscience. Si cet  
homme n'avait point eu de facilité de  
parler, il n'aurait point été prédicateur,  
et il n'aurait pas abusé toute sa  
vie du ministère de la parole de Dieu.  
Sans esprit on ne se pousse point dans  
le monde, et en ne s'y poussant point,  
on évite une infinité d'engagements  
malheureux.  
Mais ne pourroit-on pas estimer

p112

ces qualités en les séparant du bon ou  
du mauvais usage qu'on en fait ? On  
est bien obligé de le faire dans le monde,  
puisque souvent ces qualités nous  
sont connues, et que le mauvais usage  
que l'on en fait nous est inconnu.  
Mais il est vrai néanmoins que cette  
manière de les regarder en elles-mêmes,  
et sans avoir égard à l'usage  
qu'on en fait, est un sujet d'illusion  
et pour nous et pour les autres. Car  
ces qualités ne subsistent point en  
l'air, ni séparément de ce bon ou mauvais  
usage ; et quand on s'en sert mal,  
elles ne méritent aucune estime, puisqu'elles  
ne servent qu'à rendre plus  
criminels ceux qui les ont. C'est pourquoi  
l'écriture n'appelle science  
que la science de bien vivre ; et elle

traite tous ceux qui l' ignorent, de  
foûs et d' insensés : et si les hommes  
étoient raisonnables, ils ne parleroient  
point d' autre langage que celui-là :  
car il est très-conforme à la  
raison et à la nature, et ce n' est que  
leur aveuglement qui en a introduit  
un autre. Ce n' est pas que toutes les  
autres sciences ne nous fassent connoître  
quelques verités particulieres,

p113

mais c' est que nous avons un besoin  
si pressant de celle qui nous instruit  
de la voie du ciel, qu' il ne nous permet  
pas de compter les autres pour  
quelque chose. On n' estime dans une  
tempête, que l' art qui sert à en garantir,  
et personne ne s' avisa jamais  
de louer un poëte, lorsqu' il est question  
d' éviter un naufrage. Quand  
un homme est malade, il ne regarde  
dans son medecin que la science par  
laquelle il le peut soulager, et toutes  
les autres qualités qu' il pourroit avoir  
disparoissent à ses yeux. Et generalement  
toutes les grandes affaires qui  
nous doivent occuper tous entiers,  
ne nous permettent pas de considerer  
d' autres habiletés que celles qui y servent.  
Or quelle plus grande affaire  
peut-on avoir que celle de se sauver,  
d' éviter l' enfer, d' acquerir le paradis ?  
Quel danger plus pressant que celui  
où nous sommes de perir éternellement ?  
Qu' est-ce qui merite mieux  
d' occuper tout notre esprit, que le  
soin de nous préparer à l' éternité ? Il  
est donc contre la nature et contre la  
raison, de faire tant d' état de certaines  
qualités qui n' y servent de rien.

p114

Ce n' est pas ici une simple question  
de mots, il s' agit des choses : parceque  
les mots emportent les choses.  
S' il ne s' agissoit que des mots, il y

aurait peu d'inconvenient à donner le nom de savans, d'habiles, de grands esprits à ceux qui excellent dans les sciences humaines, puisqu'en effet ces connoissances toutes inutiles qu'elles sont, étant considerées en elles-mêmes, ne laissent pas d'être des marques de la grandeur de l'esprit humain. Mais nous n'en demeurons pas là, nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame ; nous les accompagnons de certains sentimens d'estime et de préférence ; nous élevons au-dessus des autres ceux à qui nous les appliquons, et c'est ce qui les rend faux et trompeurs. Car au-lieu qu'un poëte qui n'est pas chrétien, un prédicateur éloquent, mais peu réglé, un habile politique qui ne pense point à Dieu, sont infiniment moins estimables que la moindre femme qui vit selon Dieu ; nous ne laissons pas à la faveur de ces mots de donner un rang très-élevé dans notre imagination à ces personnes,

p115

que nous devons, sans avoir égard à leurs sciences prétendues, considerer comme étant dans le dernier degré de l'aveuglement et de la bassesse.

DANGER ENTRET. HOMMES P.2 CH.7

*veritables idées des justes et des pecheurs.*

mais si les hommes ne sont pas capables que l'on leur parle le langage de la verité, au-moins ils devroient se le parler à eux-mêmes. Et ainsi en ne jugeant des choses que par rapport à Dieu et aux choses éternelles, au-lieu de tous ces rangs dans lesquels les hommes sont distingués dans le monde, on ne les devroit distinguer en soi-même qu'en deux classes, mais dont la difference est effroyable aux yeux de la foi, quoiqu'elle soit inconnue aux sens. L'une seroit composée des justes, et l'autre

des pecheurs. Et il est bon de se former  
l' idée la plus vive que l' on peut  
de ces deux états, afin qu' elle serve  
à obscurcir et à étouffer dans notre

p116

esprit toutes les autres distinctions  
que les hommes ont établies entre  
eux par les qualités exterieures ou  
interieures, réelles ou imaginaires.  
Qu' est-ce donc qu' un pecheur et un  
homme sans Dieu aux yeux de la foi,  
c' est-à-dire, dans la verité ? C' est un  
aveugle, puisqu' il ne participe point  
à la veritable lumiere, et qu' il ne connoît  
ni Dieu, ni soi-même, ni ses  
amis, ni ses ennemis, ni ses biens,  
ni ses maux. Quelque intelligence  
qu' il puisse avoir dans les choses du  
monde, il est dans les tenebres, et il  
marche dans les tenebres, puisqu' il  
tombe à tout moment et qu' il ne sait  
où il met ses pas.

C' est un sourd, c' est-à-dire, qu' il  
n' entend point la voix de Dieu, et  
que cette divine parole ne penetre  
point son coeur, quoiqu' elle puisse  
retentir aux oreilles de son corps.  
C' est un paralytique, parceque son  
coeur n' a plus de mouvement, qu' il  
ne s' élève plus vers Dieu, qu' il est  
toûjours abattu à terre et dans l' impuissance  
entiere de se relever.

C' est un homme réduit à l' extremité

p117

de la pauvreté, puisqu' il est dépouillé  
de toutes les vraies richesses  
qui sont les spirituelles ; qu' il a perdu  
tout ce que Dieu lui avoit donné  
dans son baptême ; et qu' il n' a plus  
droit à son heritage qui est le ciel.  
Il est non seulement pauvre des  
biens de la grace, mais aussi des biens  
du monde. Car quoiqu' il paroisse  
encore possesseur de grandes richesses  
aux yeux des hommes, et que les

hommes mêmes n' ayent pas droit de les lui ôter, néanmoins il les possède injustement à l' égard de Dieu, il ne mérite plus d' en jouir, s' étant rendu indigne de l' usage de toutes les creatures. C' est un esclave, non seulement de ses passions qui le dominant, mais du diable qui le possède, qui habite en lui, qui le remue, l' agite, le secoue, le fait agir à sa fantaisie, le trompe sans cesse, et en fait son jouet et le sujet de sa risée, selon l' expression de l' ecriture. Mais c' est aussi un esclave des élus de Dieu et des justes, c' est-à-dire, que tout son office en ce monde, pendant qu' il demeure en cet état, est de travailler pour autrui et non

p118

pour soi, et de contribuer à quelque avantage des élus, sans en tirer aucun bien pour soi-même. C' est la maniere dont les anges et les saints regardent la plûpart des grands et des riches. Ces personnes s' imaginent que tout le monde est fait pour eux. Et cependant à l' égard de Dieu, ils ne sont eux-mêmes faits que pour les autres ; et Dieu ne les laisse vivre que pour le service des élus, qui sont leurs maîtres et leurs rois devant Dieu, et qui les chasseront de leur maison, lorsque le temps auquel ils n' auront plus besoin d' eux sera venu, *parceque l' esclave ne demeure pas toujours dans la maison de son maître* , selon l' ecriture.

Un pecheur est un homme reduit à une honteuse nudité, parcequ' il a perdu la robe de l' innocence et de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie, ce ne sont, comme dit Saint Augustin, que *les haillons du diable* . Panni etc., qui ne sont pas seulement honteux, mais qui sont encore trompeurs ; parceque le diable ne les lui prête qu' afin qu' en s' y arrêtant

p119

et en en faisant l' objet d' une  
vanité ridicule, il perde le sentiment  
de sa misere, et qu' il ne s' efforce pas  
de recouvrer ce qu' il a perdu. Et il  
les lui ravira même au moment de sa  
mort, pour lui faire sentir éternellement  
la nudité où il l' a réduit.

Enfin un pecheur est un homme  
mort, et mille fois plus mort que les  
morts, parcequ' il est mort dans l' ame,  
au-lieu que les autres ne sont  
morts que dans le corps. Je dis qu' il  
est mort dans l' ame, et il n' y a point  
ici de metaphore. L' ame ne vit que  
par l' amour et la connoissance. Et  
ainsi l' amour et la connoissance de ce  
qui est le vrai bien de l' homme, c' est-à-dire,  
de Dieu, est la vraie vie de  
l' ame ; et quand elle a perdu cet  
amour et cette connoissance, elle a  
perdu sa vie, quoiqu' il lui reste encore  
une autre vie basse et miserable,  
par l' amour qu' elle porte aux creatures,  
et par la connoissance qu' elle en  
a. C' estpourquoi comme le peché  
nous prive de la vraie vie, il est dit  
aussi de la sagesse quelle la donne à  
ses enfans : Sapientia etc. ; parcequ' elle leur  
donne la

p120

connoissance et l' amour de Dieu.  
C' est donc une pensée fort naturelle  
que celle de plusieurs peres,  
qui comparent une ame dans le peché  
à un tombeau qui se remue ; parceque  
l' ame étant morte, le corps  
qui l' enferme en est en quelque sorte  
le tombeau. Et la comparaison en est  
d' autant plus juste, que comme les  
tombeaux ayant quelques ornemens  
au-dehors, ne sont remplis au-dedans  
que d' ordures et d' infection ; de même  
ces personnes qui paroissent agreables  
au-dehors, et qui flattent les sens  
par leurs qualités exterieures, cachent  
au-dedans une corruption si horrible,  
que l' on ne les pourroit souffrir si on  
la voyoit.

Le malheur effroyable des pecheurs

nous doit servir de degré pour concevoir  
le bonheur inestimable des  
justes, puisque c' en est déjà un très-grand  
que d' être délivré d' un si malheureux  
état. Ils ne sont plus ni  
aveugles, ni sourds, ni paralytiques,  
ni pauvres, ni esclaves, ni  
nuds, ni morts : mais ils jouissent  
de la lumière de Dieu ; ils entendent  
sa voix comme ses amis ; ils s' élèvent

p121

vers lui par les mouvemens de leur  
amour ; ils possèdent les richesses de  
la grace ; ils sont délivrés de la servitude  
du démon et du péché ; ils sont  
revêtus de l' innocence ; ils sont vivans  
de la vraie vie qui est celle de  
la charité.

Mais il faut passer encore plus avant  
pour concevoir quelque partie de leur  
grandeur. Il faut dire qu' ils sont des  
rois, étant associés à la royauté de  
Jésus-Christ. Qu' ils sont les  
maîtres du monde, puisque toutes les  
creatures ne sont plus que pour eux,  
et se rapportent à eux : qu' ils sont enfans  
de Dieu, puisqu' il les adopte pour  
siens en les unissant avec son fils :  
qu' ils sont héritiers du paradis, puisque  
c' est l' héritage de Jésus-Christ,  
et que le droit leur en est donné par le  
gage du Saint-Esprit qu' ils ont reçu :  
qu' ils sont les temples de Dieu, puisque  
Dieu habite en eux, et que le  
Saint-Esprit les anime : et enfin qu' ils  
sont membres de Jésus-Christ,  
faisant partie de son corps, par la participation  
de son esprit, et par l' union  
qu' ils ont avec son corps même qu' ils  
reçoivent dans la sainte eucharistie.

p122

Il faut tâcher de s' imprimer ces idées  
dans l' esprit le plus fortement qu' il est  
possible, pour résister à l' impression  
des discours des hommes qui nous le

remplissent de fausses grandeurs et de faux rabaissemens, de faux biens et de faux maux. Et c' estpourquoi l' ecriture sainte nous porte si souvent à l' admiration des justes : *bienheureux*, dit-elle, *ceux qui sont irreprochables dans la voie de Dieu. Bienheureux etc. .* Et elle tâche au-contraire de nous ôter l' estime de toutes les qualités humaines, qui font le sujet ordinaire de la vanité des hommes : *que le sage*, dit-elle, *ne se glorifie point dans sa sagesse : etc. .*

p123

Elle passe encore bien plus avant, et elle veut que nous regardions les pecheurs, non seulement comme reduits à un profond rabaissement, mais comme aneantis par le peché, ce qu' elle exprime par ces paroles : *Ad etc.* Et en nous les représentant de la sorte, elle abysme et aneantit avec eux toutes leurs grandeurs, toutes leurs richesses, toutes leurs qualités exterieures et interieures ; c' est-à-dire, qu' elle ne veut pas que rien de tout cela les fasse subsister devant nos yeux, et nous fasse juger qu' il y ait quelque chose de réel et de solide dans leur état.

C' est proprement là la maniere dont l' ecriture veut que nous regardions tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Et c' est-là la conclusion expresse qu' elle a fait tirer à un grand roi, que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs et de tous les plaisirs du monde, afin qu' il fût plus capable de nous en faire connoître la vanité. Il nous représente dans ce dessein en

p124

particulier, le neant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, et de toutes les entreprises des hommes, considerées en elles-mêmes, et sans rapport à Dieu.

Et ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles : craignez Dieu, et observez ses commandemens. C' est en cela que consiste tout l' être de l' homme : Deum etc. C' est-à-dire, que ce qui ne tend point à Dieu et à l' observation de sa loi, n' a point d' être, point de réalité, point de solidité ni de bonheur, et que c' est un neant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C' est donc ainsi que nous en devons juger ; et c' est par cette regle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage.

## DE LA CIVILITE CHRESTIENNE CH.1

p125

*comment l' amour-propre produit la civilité.*

il n' y a rien de si naturel à l' homme que le desir d' être aimé des autres, parcequ' il n' y a rien de si naturel que de s' aimer soi-même. Or on desire toujurs que ce qu' on aime soit aimé. La charité qui aime Dieu, desire que Dieu soit aimé de toutes les creatures : et la cupidité qui s' aime soi-même, desireroit que nous fussions l' objet de l' amour de tous les hommes.

p126

Nous desirons d' être aimés pour nous aimer encore davantage. L' amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d' amour, et que notre idée se présente à nous d' une maniere plus aimable. Nous sommes bien-aises qu' ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes ; parceque notre jugement

qui est toujours foible et timide quand  
il est tout seul, se rassûre quand il se  
voit appuyé de celui d' autrui, et  
ainsi il s' attache à soi-même avec d' autant  
plus de plaisir, qu' il est moins  
troublé par la crainte de se tromper.  
Mais l' amour des autres envers  
nous n' est pas seulement l' objet de  
notre vanité, et la nourriture de notre  
amour-propre ; c' est aussi le lit de  
notre foiblesse. Notre ame est si languissante  
et si foible, qu' elle ne sçauroit  
se soutenir, si elle n' est comme  
portée par l' approbation et l' amour  
des hommes. Et il est facile de le reconnoître  
en s' imaginant un état, où  
tout le monde nous condamneroit, où  
personne ne nous regarderoit qu' avec  
haine et avec mépris, ou en se figurant  
un oubli general de tous les

p127

hommes envers nous. Car qui pourroit  
souffrir cette vûe sans effroi, sans  
trouble, sans abattement ? Or si cette  
vûe nous abat, il falloit que la vûe  
contraire nous soutînt, sans même que  
nous y fissions reflexion.  
L' amour des hommes étant donc si  
nécessaire pour nous soutenir, nous  
sommes portés naturellement à le rechercher  
et à nous le procurer. Et  
comme nous savons par notre propre  
experience que nous aimons ceux qui  
nous aiment ; ou nous aimons, ou nous  
feignons aussi d' aimer les autres, afin  
d' attirer leur affection. C' est le fondement  
de la civilité humaine, qui n' est  
qu' une espece de commerce d' amour-propre,  
dans lequel on tâche d' attirer  
l' amour des autres, en leur témoignant  
soi-même de l' affection.  
Ces témoignages d' affection sont  
d' ordinaire faux et excessifs ; c' est-à-dire,  
que l' on témoigne beaucoup plus  
d' affection que l' on n' en ressent, parceque  
l' amour-propre qui nous attache  
à nous-mêmes, nous détache assez  
de l' amour d' autrui ; mais au defaut  
de l' affection veritable, on substitue  
un langage d' affection, qui ne laisse

pas d' être bien reçu, parcequ' on est toujours disposé à écouter favorablement tout ce qui est à notre avantage. Et ainsi l' on peut dire de tous ces discours de civilité si ordinaires dans la bouche des gens-du-monde, et si éloignés des sentimens de leur coeur : Vana etc.

## DE LA CIVILITE CHRESTIENNE CH.2

*qu' il sembleroit que la charité nous devroit éloigner de la civilité.*

comme tous ces mouvemens sont corrompus, on ne voit pas encore que la charité puisse prendre part dans ce commerce de devoirs humains et de témoignages d' affection, que l' on appelle civilité ; et il semble plutôt que son instinct la doive porter à s' en éloigner. Car comme elle est toute contraire à l' amour-propre, elle nous doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, et non pas à nous aimer ; et il

semble par consequent qu' elle doive plutôt souhaiter le mépris des creatures, que leur amour : et sur-tout elle est bien éloignée de le rechercher par de fausses complaisances, ou par des paroles trompeuses qui ne répondent en rien à notre véritable disposition. Dieu ne demande des hommes que leur amour. C' est la fin de tout ce qu' il leur commande. Ainsi quiconque desire que les autres s' attachent à lui, veut leur tenir la place de Dieu, et recevoir d' eux le tribut qui n' est dû qu' à Dieu, ce qui est une usurpation criminelle. On peut bien desirer que les autres ayent de la charité pour nous ; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut subsister avec la connoissance de nos défauts :

et c' est ce que l' amour-propre ne sçauroit souffrir. Il veut un amour d' estime et d' approbation, et non de pitié ; principalement quand il s' agit de defauts spirituels, qui sont ceux qu' il a plus de peine à avouer. Enfin, il n' aime pas la charité des autres, parceque c' est un bien pour eux ; mais parcequ' il la prend pour une marque que nous meritons d' être aimés, et

p130

qu' elle lui sert ainsi à augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes. Cependant il y a une injustice toute visible à vouloir être aimé de cette sorte : car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu' injustice et que peché. Et vouloir qu' on aime ces choses en les connoissant, c' est vouloir que les hommes aiment le vice. Que si nous prétendons les cacher, nous voulons donc qu' ils se trompent, et qu' ils nous prennent pour autres que nous ne sommes en effet. Ainsi de quelque côté que nous regardions cet amour, nous sommes injustes de le rechercher avec tant d' empressement. Il est vrai qu' il n' est pas injuste que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. Mais s' ils regardent ces choses comme étant à nous, nous sommes encore injustes de desirer cet amour ; puisqu' ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu, comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-mêmes. Que s' ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu que nous n' avons pas meritées, et que

p131

nous avons peut-être gâtées par le mauvais usage que nous en avons fait, leur amour est juste en cette maniere, mais la complaisance que nous y avons ne l' est pas ; puisque ce n' est

pas cette justice qui nous plaît, mais  
la pensée vaine qu' en quelque maniere  
que ce soit, nous sommes bien dans  
l' esprit de ces personnes ; et qu' ils ont  
pour nous un regard d' estime sur lequel  
nous nous appuyons pour nous  
regarder nous-mêmes avec plus d' estime.  
Y ayant donc tant de danger dans  
l' amour des creatures, il semble que  
l' instinct de la charité soit de l' éviter,  
de peur que ce regard secret ne corrompe  
nos meilleures actions. C' est  
ce qui a fait tant rechercher la solitude  
aux saints, et qui la rend si utile  
à tout le monde. Car en nous séparant  
des creatures, on se prive de la vûe  
de leurs jugemens, de la vaine complaisance  
dans leur estime, et de la  
mauvaise recherche de leur affection.  
Toutes les amitiés humaines seront  
aneanties par la mort, et nous entrerons  
tous dans ce moment dans une  
solitude éternelle, où toutes nos attaches

p132

seront rompues. Car les méchants  
mêmes seront détachés les uns des autres,  
parcequ' ils n' auront les uns pour  
les autres que de l' aversion et de la  
haine. Et les bons seront tellement  
remplis de Dieu, qu' ils ne regarderont  
plus les creatures qu' en Dieu :  
ensorte que la vûe qu' ils en auront  
ne troublera point leur solitude et leur  
repos par aucun regard qui le détourne  
tant-soit-peu de Dieu. Ils ne les  
aimeront que par une effusion de l' amour  
qu' ils auront pour Dieu ; de  
sorte que ce sera Dieu qu' ils aimeront  
en elles, et qu' ils verront en elles,  
selon qu' il est écrit que *Dieu sera tout  
en tous* . Que si la vie présente doit  
être une préparation à l' éternelle, ne  
faut-il pas tâcher de se détacher les  
uns des autres dès ce monde, et s' accoûtumer  
autant qu' on peut à se contenter  
de Dieu, en se privant de toutes  
ces satisfactions humaines et de  
tous ces témoignages de tendresse,  
qui ne contentent que l' amour-propre,  
en se reduisant les uns envers les

autres aux services réels, et qui peuvent  
contribuer quelque chose au bien  
de nos ames ?

p133

Si l' amour des creatures est un appui  
que notre foiblesse recherche,  
comme nous devons tâcher de devenir  
forts, ne faut-il pas s' efforcer aussi  
de nous priver de ces appuis humains,  
pour nous appuyer davantage sur Dieu  
même ? Car ces appuis ont cela de  
mauvais, qu' en soûtenant notre foiblesse,  
ils l' entretiennent et l' augmentent ;  
parcequ' en se nourrissant de ce  
pain de l' amour propre, on se dégoûte  
du pain solide de la justice et de la volonté  
de Dieu, qui est la source de la  
force chrétienne.

La force d' un corps n' est pas de n' avoir  
point besoin de son appui naturel  
qui est la terre ; mais c' est de n' avoir  
besoin que de la terre, et de se  
pouvoir passer de tous les autres appuis  
étrangers. Ainsi la force d' une  
ame est de ne s' appuyer sur aucune  
creature, et de se contenter de son  
appui naturel qui est Dieu. Il suffit à  
une ame qui est forte, de savoir que  
Dieu la voit, qu' elle est dans son ordre,  
et qu' elle execute sa volonté.

Ce pain la nourrit, la soûtient, la  
fortifie et lui tient lieu de tout. Et  
c' est aussi ce que Jesus-Christ

p134

nous a voulu enseigner, lorsqu' il disoit  
de lui-même, que sa nourriture  
étoit d' accomplir la volonté de son  
pere : Meus etc.

Heureux ceux qui se nourrissent de  
ce pain, et qui en font leurs delices ;  
car ce pain ne leur peut jamais manquer !  
Que toutes les creatures les  
abandonnent ; qu' ils soient accablés  
de miseres et de maladies ; qu' ils  
soient chargés d' opprobres et d' ignominies

de la part des hommes, ils ont  
toûjours cette nourriture qui les fortifie,  
qui les soûtient, et qui les console.  
Car ils voient toûjours la volonté  
de Dieu par-tout ; ils savent  
qu' elle est pleine de justice et de miséricorde,  
et cela leur suffit. C' est  
cette maison bâtie sur le roc qui ne  
peut être ébranlée par les vents, par  
les pluies, et par les tempêtes. C' est  
cette maison du juste remplie de force,  
dont il est dit : Domus etc. C' est à quoi nous  
exhorte le sage, quand il nous ordonne  
de nous joindre à Dieu, Coniungere  
Dio : car qui est joint à Dieu par l' amour  
de sa volonté, est plus fort que

p135

tous les hommes ; puisqu' il a pour soi  
toute la force de Dieu.  
Il faut tendre à cette force ; il faut  
aspirer à goûter cette nourriture : mais  
comme on ne fortifie le corps des  
enfans qu' en l' accoûtumant à marcher  
sans appui, et en le privant des viandes  
de l' enfance, pour le nourrir de  
viandes plus fortes et plus solides ; il  
semble aussi qu' on ne peut parvenir à  
la force chrétienne, qu' en se privant  
de tous ces appuis que nous trouvons  
dans la complaisance et l' amour des  
creatures, et en nous accoûtumant  
à nous passer de Dieu seul.  
Il semble donc qu' on doive conclure  
de tout cela, que nous ne devons  
desirer ni l' amour des creatures, ni  
les témoignages qu' elles nous en rendent ;  
qu' elles nous font plaisir de  
nous oublier ; que leur indifférence  
nous est favorable ; que leur affection  
même nous est dangereuse. Mais faut-il  
conclure aussi que nous devons les  
traiter de même avec indifférence,  
qu' il faut retrancher toutes les civilités  
non nécessaires, et se réduire  
envers les autres aux seuls offices de  
charité ? On pourroit croire que c' est

p136

une consequence des mêmes preuves.  
Car nous les devons aimer comme  
nous nous aimons nous-mêmes ; et  
nous ne leur devons pas souhaiter ce  
que nous croyons dangereux pour  
nous. Ainsi nous deviendrons incivils  
et sauvages par principe de conscience.  
Cependant cela paroît contraire à l' esprit  
et à la pratique de tous les saints,  
qui ont été pleins de tendresse pour  
leurs amis, et qui n' ont point retenu  
l' effusion de leur charité même dans  
les occasions où il ne paroissoit pas si  
nécessaire de la témoigner. Il n' y a  
rien de plus tendre que Saint Paulin,  
Saint Aujustin et Saint Bernard. Il faut  
donc craindre que nous ne poussions  
ces maximes trop loin : et c' est ce qui  
nous oblige d' examiner si la charité  
n' a point de motifs, et de raisons qui  
la puissent porter à pratiquer les devoirs  
de la civilité du monde ; et si  
elle ne peut point faire très-purement  
et très-sincèrement ce que les gens-du-monde  
font par un esprit d' intérêt  
et avec déguisement.

### DE LA CIVILITE CHRESTIENNE CH.3

p137

*comment la charité peut prendre part  
aux devoirs de la civilité.*

et premierement, en ce qui regarde  
la sincérité, la charité ne doit  
point apprehender de la blesser dans  
les civilités qu' elle rend au prochain.  
Et l' on peut dire qu' à cet égard il n' appartient  
qu' à la charité d' être civile,  
parcequ' il n' y a qu' elle qui le puisse être  
sincèrement. Car honorant et aimant,  
comme elle fait, Jésus-Christ  
même dans le prochain, peut-elle  
craindre de l' honorer ou de l' aimer  
avec excès ? Que si nous ne ressentons  
pas toûjours pour les autres toute  
la tendresse que nous leur faisons paroître,  
il suffit que nous soyons convaincus

que nous la devrions ressentir,  
et que nous tâchions de l' acquérir par  
ces témoignages même d' affection que  
nous leur rendons. Car cela fait qu' ils  
ne sont point faux et trompeurs, puisqu' ils  
sont conformes à notre desir et  
à notre inclination.

p138

Il n' y a aussi que la charité qui nous  
fournisse des raisons generales d' aimer  
tous les hommes, et de nous soumettre  
à eux. L' amour-propre ne  
nous fait aimer que ceux qui nous aiment,  
et qui nous sont utiles : il ne  
nous assujettit qu' à ceux qui sont plus  
puissans que nous ; et il nous porte au-contre  
à vouloir dominer sur tous  
les autres autant qu' il nous est possible.  
Mais la charité embrasse tous les  
hommes dans son amour et dans sa  
soumission. Elle les regarde tous comme  
les ouvrages du Dieu qu' elle adore,  
comme rachetés du sang de son  
sauveur, comme appelés au royaume  
où elle aspire. Et ces qualités lui  
suffisent pour les aimer, et même  
pour nous les faire regarder comme  
nos maîtres ; puisque nous nous devons  
tenir trop heureux de servir dans  
les moindres choses les membres de  
Jésus-Christ, et les élus de  
Dieu. Elle possède donc en elle les  
vraies sources de la civilité, qui sont  
un amour et une soumission interieure  
envers les autres : et quand elle  
les fait paroître au-dehors, ce n' est  
qu' une effusion toute naturelle des

p139

mouvemens qu' elle imprime dans le  
coeur.  
La civilité consiste à céder aux autres,  
autant que l' ordre du monde le  
peut permettre, à les préférer à soi,  
à les considerer au-dessus de soi. L' orgueil  
qui nous rabaisse effectivement

au dessous d' eux, ne le peut souffrir ;  
mais la charité qui nous relève au-dessus  
de plusieurs, n' a point de peine  
à se rabaisser de cette sorte, non par  
grimace ou déguisement, mais par un  
jugement veritable qu' elle nous fait  
porter de nous-mêmes. écoutons ce  
que dit le sage : *voici, dit-il, les paroles  
d' un homme etc. .*

p140

Cette plénitude de Dieu se  
termine à lui faire connoître la profondeur  
de son ignorance et de son  
neant, et à faire qu' il se regarde comme  
le plus miserable de tous les hommes.  
Et cette connoissance n' est point  
fausse, parce qu' elle a pour objet ce  
qui lui convient par la nature selon  
laquelle il est vrai que les plus justes  
n' ont pas moins de corruption que les  
plus méchans : et que lui faisant voir  
ses defauts de plus près que ceux des  
autres, il peut dire veritablement qu' ils  
sont plus grands à ses yeux ; comme  
nous disons que la lune est plus grande  
que les étoiles, parcequ' elle nous  
paroît telle en la voyant de plus près.  
La charité a donc tout ce qui lui est  
nécessaire pour être sincerement civile ;  
et l' on peut dire qu' elle enferme  
une civilité interieure envers tous les  
hommes, qui leur seroit infiniment  
agreable s' ils la voyoient. Mais est-il  
bon de la leur faire paroître, et peut-on  
avoir des motifs legitimes de la  
produire au-dehors, puisque celui  
d' attirer leur affection pour s' y plaire  
est mauvais et corrompu ? Il est vrai  
que s' il n' y avoit que celui-là, elle

p141

se porteroit plutôt à cacher son affection  
qu' à la découvrir : mais elle en  
a beaucoup d' autres ; et le premier  
est, qu' en se répandant en ces témoignages  
exterieurs d' amitié envers les

hommes, elle se nourrit et se fortifie elle-même. Elle fait paroître qu' elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité est un feu qui a besoin d' air et de matiere, et qui s' éteint bien-tôt s' il est toûjours étouffé. C' est une vertu qui a besoin d' être exercée comme les autres. Ainsi comme elle fait la vie, la santé et la force de nos ames, nous devons chercher des occasions de la pratiquer. Et il n' y en a point de plus frequentes que celles que nous fournit la civilité. Nos ames sont sujettes à plus d' une sorte de maladie ; et il faut bien prendre-garde qu' en tâchant d' éviter les unes, on ne tombe en d' autres plus dangereuses. C' est un mal que d' avoir de la complaisance dans l' amour que les hommes ont pour nous ; mais c' est encore un plus grand mal que d' avoir de l' indifference pour les hommes, d' être insensible à leurs biens et à leurs maux, et de se renfermer

p142

en soi seul, de ne songer qu' à soi ; et l' amour-propre ne nous donne pas moins de pente à ce vice qu' à tous les autres. Or il arrive souvent, si l' on y prend-garde, qu' en prétendant se détacher de ces commerces de civilité et d' amitié envers les hommes, on tombe dans un état de sécheresse, de froideur et d' indifference interieure pour eux. On les oublie, non pour s' attacher à Dieu, mais pour se remplir de soi-même. On s' éloigne d' eux insensiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d' une maniere trop spirituelle, nous perdons effectivement la charité spirituelle, et l' affection humaine qui fait le lien de la societé civile. La charité se porte encore à la civilité par les avantages qu' elle en retire : car il n' y auroit rien de plus utile que la civilité, si nous la savions bien ménager. Elle nous donne lieu d' honorer dans les hommes

toutes les graces que Dieu leur distribue,  
et de diversifier nos mouvemens  
interieurs selon la diversité de ces  
graces. Car si c' est une personne penitente,

p143

et que Dieu ait retirée des déreglemens  
du monde, nous devons  
honorer en elle la force de la grace  
de Jésus-Christ, et sa victoire  
sur le monde. Nous devons respecter  
en elle la penitence, et la considerer  
comme étant par cette vertu beaucoup  
au-dessus de nous. Si ce sont des  
grands, on honore en eux l' autorité  
de Jésus-Christ à laquelle ils  
participent ; et si ce sont des grands  
vertueux, on honore la grandeur de  
la grace qu' ils ont reçûe, qui leur a  
fait surmonter tous les obstacles de  
leur condition. On honore la pauvreté  
de Jésus-Christ dans les pauvres ;  
son humilité dans ceux qui sont  
humbles, ou qui sont dans un état  
rabaissé ; sa pureté dans les vierges ;  
ses souffrances dans ceux qui sont affligés ;  
et enfin sous l' apparence d' une  
vertu toute humaine, l' on pratique et  
l' on honore toutes les vertus chrétiennes.  
Il est vrai que l' on pourroit à-peu-près  
faire toutes ces choses par des  
actions purement interieures. Mais  
il est utile d' être averti de les pratiquer :  
et les devoirs de la civilité humaine

p144

nous en avertissent ; comme les  
devoirs exterieurs de respect que l' on  
rend à Dieu par la posture de son  
corps, nous avertissent de tâcher à  
mettre notre ame dans la disposition  
interieure de respect et d' adoration  
où nous devons être envers la divine  
majesté. Et ces avertissemens nous  
sont d' autant plus utiles qu' ils sont  
plus frequens, et il est assez rare qu' on  
puisse pratiquer la charité envers le

prochain par des services réels, les occasions ne s' en présentant pas souvent. Mais le commerce de la civilité est bien plus ordinaire et plus continuel. Il nous coûte peu, et nous donne néanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

#### DE LA CIVILITE CHRESTIENNE CH.4

p145

*avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l' exerce.*

mais si la pratique de cette civilité chrétienne est utile pour nous, elle ne l' est pas moins pour les autres. S' ils sont spirituels, l' affection que l' on leur témoigne redouble leur charité : et s' ils sont charnels, elle flatte à la vérité leur amour-propre, ce qui est un mal qui vient de leur mauvaise disposition ; mais elle les préserve d' un beaucoup plus grand où ils tomberoient si l' on n' avoit soin de les soutenir en leur faisant paroître de l' affection. Car si l' on n' a soin de les entretenir en cette maniere par les devoirs de la civilité humaine, ils s' éloignent absolument de ceux qui les traitent avec indifférence, et ils perdent toute la créance qu' ils avoient en eux ; de sorte que l' on devient incapable de les servir. Il est donc de la charité de les soutenir dans cette

p146

foiblesse, en leur faisant paroître qu' on les aime et qu' on les estime, en attendant que la charité succède à cette disposition imparfaite. Il faut agir avec les hommes comme avec des hommes, et non comme avec des anges. Et ainsi il est nécessaire

que notre conduite envers eux  
soit proportionnée à leur état commun.  
Or cet état commun est que  
l' amitié et l' union qui est entre les  
personnes même de piété, est encore  
mêlée de beaucoup d' imperfections ;  
de sorte qu' on doit supposer  
qu' outre les liens spirituels qui les  
unissent entr' eux, ils sont encore attachés  
par une infinité de petites cordes  
toutes humaines dont ils ne s' apperçoivent  
pas, et qui consistent dans  
l' estime et dans l' affection qu' ils ont  
les uns pour les autres, et dans les petites  
consolations qu' ils reçoivent du  
commerce qu' ils ont entr' eux. Et la  
fermeté de leur union ne dépend pas  
seulement de ces liens spirituels, mais  
aussi de ces autres cordes humaines  
qui la conservent.  
Il arrive de là, que lorsque ces petites  
cordes viennent à se rompre par

p147

une infinité de petits scandales, de petits  
mécontentemens, de petites negligences,  
on vient ensuite à se diviser  
dans les choses mêmes les plus importantes ;  
et si l' on y prend bien garde,  
on trouvera que toutes les desunions  
fâcheuses que l' on voit arriver  
entre des personnes de piété qui avoient  
été autrefois fort unies, ont  
d' ordinaire été précédées de refroidissemens  
causés par le manque d' attention  
à se rendre certains devoirs  
de civilité. Il seroit à la vérité à désirer  
que l' union des chrétiens entre  
eux fût plus ferme, plus pure, plus  
indépendante de toutes ces consolations  
humaines ; et il faut travailler  
sur soi-même à s' en pouvoir passer.  
Mais la charité semble obliger à ne  
se pas dispenser à l' égard des autres  
de ces devoirs auxquels la civilité nous  
oblige, non en les jugeant foibles,  
mais en supposant qu' ils le peuvent devenir ;  
et en évitant ainsi de leur donner  
aucun prétexte de refroidissement  
envers nous.  
C' est pourquoi c' est une chose qui

nous est fort recommandée par les apôtres, de rendre la piété aimable

p148

aux personnes mêmes du monde, afin de les y attirer doucement. Or il est impossible qu' elle soit aimable, si elle est farouche, incivile, grossière ; et si elle n' a soin de témoigner aux hommes qu' elle les aime, qu' elle desire de les servir, et qu' elle est pleine de tendresse pour eux. Si l' on ne les sert pas effectivement par ces moyens, au-moins on ne les choque pas, et l' on prépare toujours leur esprit à recevoir la vérité avec moins d' opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, et non pas à la bannir. Il faut attirer l' affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en état de les servir, et parceque cette affection même est un bien pour eux, qui leur donne de l' estime de la piété, qui les y dispose s' ils n' en ont pas, et qui sert à la conserver en eux s' ils en ont. L' apôtre Saint Pierre en nous recommandant d' inspirer l' humilité en toutes choses : Humilitatem etc., ne nous recommande-t-il pas une pratique continuelle de civilité ? Car la civilité est une humilité

p149

extérieure, et elle devient intérieure quand nous l' exerçons par des vûes spirituelles. Saint Paul la prescrit encore plus expressément lorsqu' il ordonne de se prévenir les uns les autres par des témoignages de respect : Honore etc.

## DE LA CIVILITE CHRESTIENNE CH.5

*moyen d' accorder ces contrariétés apparentes. regles qu' on doit garder dans la pratique de la civilité.*

voilà donc un combat, non de vices, mais de vertu. Il faut rechercher l' affection des hommes, en leur en témoignant par des devoirs de civilité, pour les servir ; pour entretenir l' union avec eux ; pour empêcher qu' ils ne s' éloignent de nous, et que la charité ne s' éteigne en eux ; pour augmenter et pour nourrir la charité dans nous-mêmes ; pour pratiquer diverses vertus. Il faut se priver de la recherche de l' affection des hommes et de tout ce qui l' attire ; parceque c' est une tentation pour

p150

nous, parceque ces complaisances humaines nous entretiennent dans une foiblesse spirituelle ; parceque nous devons tendre dès cette vie à nous contenter de Dieu seul, et à nous détacher de tout le reste. Ce sont des raisons spirituelles de part et d' autre.

Mais qui sont celles qui le doivent emporter ? Il est assez difficile de le décider. On trouvera que les saints ont suivi tantôt les unes et tantôt les autres. Voici néanmoins quelques regles qu' il semble que l' on y pourroit garder.

Lorsqu' il y a peu d' esperance de pouvoir servir certaines personnes, que nous n' en sommes pas chargés, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles ne peut nuire, quand ce ne seroit que par le temps qu' il y faudroit employer, il faut se contenter à leur égard des devoirs indispensables de civilité, qui les scandalizeroient si l' on y manquoit, et il faut retrancher tous ceux qui n' auroient pour but que de leur plaire et de former une liaison particuliere avec elles. Quand on est attiré à une solitude

p151

extraordinaire, et qu' on reconnoît

que cette solitude nous attache à Dieu sans nous attacher à nous-mêmes, et sans nous porter à l'indifférence pour nos amis, on a plus de liberté de se soustraire aux commerces de civilité, qui ne sont pas absolument nécessaires, pourvu que notre genre de vie nous serve d'excuse, et que notre retraite soit si uniforme qu'elle ne donne point de lieu de nous accuser que ce soit par mépris et par indifférence que nous ne rendons pas ces devoirs aux autres.

Mais si nous menons une vie commune ; si nous conservons par nécessité diverses liaisons avec le monde ; si la solitude entière ne nous est pas propre ; si nous avons besoin nous-mêmes de quelque consolation humaine ; si nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverses unions avec plusieurs personnes auxquelles il n'est pas bon de renoncer, il paroît beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui est de ménager les occasions de leur témoigner de l'affection, et de se faire aimer d'eux. Il faut seulement tâcher que notre

p152

civilité soit différente de celle des gens-du-monde ; qu'elle soit toute véritable et toute sincère ; qu'elle ne soit ni légère ni flatteuse, qu'elle ne se répande point en paroles, en compliments, en louanges ; qu'elle ne nous emporte pas une partie considérable de notre temps ; qu'elle ne soit pas une source d'amusemens et d'inutilités ; qu'elle inspire la piété, et qu'elle ressente la modestie ; et que si elle fait paroître aux hommes la bonté et la douceur de Jésus-Christ, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite et l'aversion de l'esprit du monde, et pour les porter à mener une vie toute chrétienne.

Il ne faut pas néanmoins prendre jamais pour règle générale de pratiquer la civilité envers tout le monde ; car il y a des gens dont on ne sauroit

se défaire que par quelque espece d' incivilité, et qui nous accableroient de visites et de billets, si on leur témoignoit de la complaisance. Il faut donc par nécessité faire paroître à ces personnes quelque froideur, de peur qu' ils ne nous ravissent ce que nous avons de plus précieux, qui est

p153

notre temps. Si l' on peut se soustraire à ce commerce inutile sans leur donner sujet de se plaindre, à la bonne-heure : mais si l' on ne le peut, il vaut mieux qu' ils se plaignent de nous, que non pas que l' on nous puisse reprocher avec justice ce que dit l' ecriture, que les étrangers ont dévoré tout ce qui étoit de plus nécessaire pour soutenir notre vie, sans que nous nous en soyons aperçûs. Comederunt etc.

DE LA GRANDEUR P.1 CH.1

p154

*instincts contraires des hommes à l' égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les grands plus fort que celui qui porte à les mépriser. Source de mépris de la grandeur dans les philosophes pauvres et riches. Qu' il n' y a que la religion qui nous puisse faire connoître ce qui lui est dû.*

les hommes ont des instincts tout contraires à l' égard de la grandeur, qui naissent néanmoins également de leur

p155

corruption naturelle. Ils l' aiment ; ils la haïssent ; ils l' admirent ; ils la méprisent. Ils l' aiment, parcequ' ils y

voient tout ce qu' ils desirent, les richesses,  
le plaisir, l' honneur, la puissance.  
Ils la haïssent parcequ' elle les  
rabaisse et les humilie, et qu' elle leur  
fait sentir la privation où ils sont de  
ces biens qu' ils aiment. Ils l' admirent,  
parcequ' ils en sont éblouis. Ils la méprisent  
aussi quelquefois, ou ils font  
semblant de la mépriser, afin de s' élever  
dans leur imagination au-dessus  
des grands, et de se bâtir ainsi  
une grandeur imaginaire, par le rabaissement  
de ceux qui sont l' objet  
de l' admiration des personnes du commun.  
Mais quoiqu' ils éprouvent tous ces  
divers mouvemens, il faut avouer  
neanmoins que ceux qui portent à  
honorer et à estimer les grands, sont  
beaucoup plus forts et plus agissans,  
parcequ' ils regardent les plus naturels  
objets de la concupiscence ; au lieu  
que la haine qu' on a pour la grandeur  
est étouffée en quelque sorte  
par le besoin continuel que l' on a des  
grands, qui plie insensiblement l' ame

p156

au respect et à l' estime pour cet état.  
On desespere de pouvoir s' élever aussi  
haut qu' eux ; et l' on aime mieux être  
participant de leurs biens en se soumettant  
à eux.

Le mépris humain de la grandeur,  
ne se rencontre donc d' ordinaire  
qu' en certaines gens qui couvrent leur orgueil  
du nom de philosophie,  
et qui ne pouvant satisfaire  
leur ambition en se faisant grands,  
tâchent de satisfaire leur malignité en  
rabaissant ceux qui le sont. *puisque  
nous ne pouvons parvenir à la grandeur,  
vengeons nous à en médire*, disoit  
assez agreablement Montagne, pour  
exprimer ce sentiment naturel d' orgueil.  
Que s' il s' est trouvé quelques philosophes,  
qui ayant sujet d' être contents  
de leur fortune selon le monde,  
n' ont pas laissé de mépriser en apparence  
la grandeur dans leurs discours  
et dans leurs écrits ; c' est par une vanité  
encore plus ingenieuse et plus déliée.

Ces gens se sont bien donné de garde de se dépouiller réellement de leurs richesses, et Seneque a eu grand soin de se munir de maximes contre

p157

ce dépouillement effectif. *c' est*, dit-il, *la marque d' une ame foible de ne pouvoir souffrir les richesses. Infirmi etc. .* Pourquoi donc fait-il tant de beaux discours contre les grands et contre les riches ? C' est qu' il a voulu joindre ensemble la gloire humaine de la grandeur, et la gloire philosophique du mépris de la grandeur, afin d' être estimé non seulement par les personnes du commun qui honorent les grands ; mais aussi par les philosophes qui les méprisent. Ces divers sentimens également injustes et corrompus font voir clairement qu' il ne faut point suivre la concupiscence dans les mouvemens qu' elle nous inspire pour et contre les grands : et nous nous devons même défier de notre raison, à cause du commerce et de la liaison qu' elle a avec les passions qui la corrompent d' ordinaire à l' égard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus sûres et moins suspectes : et il n' est pas possible d' en trouver ailleurs que dans la religion chrétienne, parcequ' il n' y a qu' elle qui connoisse veritablement la concupiscence,

p158

et qui puisse ainsi séparer de la grandeur les faux avantages que notre ambition lui donne ; et lui conserver les veritables que notre malignité lui voudroit ravir. C' est par les lumieres qu' elle nous donne qu' il est facile de reconnoître que la raison humaine nous pourroit peut-être bien convaincre que l' idée commune que les hommes se forment de la grandeur, est toute fausse et toute trompeuse,

parcequ' elle n' est fondée que sur la corruption de leur coeur, et sur les faux jugemens qu' elle produit. Car voici de quelle sorte ils composent cette idée. Ils aiment la puissance, les richesses, les plaisirs. Ils voient que les grands en sont possesseurs. Ils les estiment donc heureux. Ils préfèrent par là leur état à celui de ceux qui sont privés de ces biens, et par cette préférence ils les élevent au-dessus des autres hommes. Ce jugement est déjà faux et trompeur. Car le plaisir, les richesses, la puissance, ne sont point des biens dans l' état présent de l' homme. Ils ne paroissent tels qu' à la concupiscence, et ils paroissent au-contraire de grands maux

p159

à la raison éclairée par la foi, parceque ce sont de grands empêchemens à la piété et au salut. Mais les hommes ne s' arrêtent pas là. Comme ils voient que le jugement qu' ils portent de l' état des grands ne leur est pas particulier, que la plûpart des autres hommes en jugent comme eux, et qu' ils ont tous pour cet état des sentimens d' estime et d' admiration, ils composent de ces jugemens qu' ils connoissent, et dans eux et dans les autres, une nouvelle base pour rehausser la grandeur, et ils considerent ainsi les grands environnés d' une grande troupe d' admirateurs qui les regardent comme infiniment élevés au-dessus des autres hommes.

C' est l' idée que la concupiscence nous donne de cet état : mais il ne faut qu' un peu de lumiere pour en connoître la fausseté. Car tous ces jugemens qui relevent les grands au-dessus des autres, n' étant que de vaines fantaisies qui naissent de la corruption et de l' aveuglement des hommes, il est clair que cette grandeur dont ils sont le fondement, n' est qu' un fantôme sans solidité.

La philosophie nous pourroit bien conduire jusqu' à reconnoître en partie la fausseté de cette idée ; mais si nous n' avons point d' autres lumieres que celles qu' elle nous fournit, en nous délivrant d' une erreur, elle nous engagera dans une autre, qui est de nous faire croire que les grands ne sont dignes d' aucun honneur ni d' aucun respect. Et en effet, cette conclusion suivroit necessairement de ces principes, si la grandeur n' étoit fondée que sur cet amas de faux jugemens et de faux biens. Car je ne dois pas honorer une personne, parcequ' elle est plus miserable que moi : et l' illusion qui feroit croire aux grands que leur état est heureux, parcequ' il paroît tel à un grand nombre de personnes abusées, ne meritoit que de la pitié, et non du respect et de l' estime. Cependant l' ecriture nous avertit qu' il y a un devoir d' honneur à l' égard des grands, et que la pieté chrétienne s' en doit acquitter. Or la pieté qui est inséparable de la verité, ne peut honorer que ce qui est veritablement digne d' honneur. On peut dire même qu' il faut qu' il y ait quelque chose de

Dieu dans la grandeur, puisque l' ecriture nous assurant d' une part qu' on doit honorer les grands, nous enseigne de l' autre que l' honneur n' est dû qu' à Dieu, Soli etc. D' où il s' ensuit qu' il faut qu' on puisse honorer Dieu en honorant les grands, et qu' il y a quelque chose de Dieu en eux à quoi l' on peut rapporter l' honneur qu' on leur rend. Mais pour savoir ce que c' est, il est necessaire de remonter jusqu' à l' établissement et à l' origine même de la grandeur.

*comment la concupiscence, la raison et la religion s' unissent pour former la grandeur. Consequence de cette doctrine avantageuse aux rois et aux monarchies successives.*

la concupiscence, la raison et la religion s' unissent diversement pour former cet état que l' on appelle grandeur. La concupiscence le desire par orgueil. La raison l' approuve par la vûe du besoin qu' en ont les hommes. Et la religion le confirme par l' autorité

p162

de Dieu même. Et pour savoir de quelle sorte cela se fait, il faut considerer que si les hommes étoient demeurés dans l' innocence, il n' y auroit point eu de grands parmi eux ; puisqu' ils seroient nés égaux ; et qu' ils seroient demeurés dans cette égalité de la nature. L' homme n' est pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit S. Gregoire, parceque la volonté d' un homme n' est pas la regle de celle d' un autre, et qu' ils ont tous pour unique regle la loi de Dieu, qu' ils auroient tous connue assez clairement avant le peché, pour n' avoir besoin de l' apprendre de personne. Si la grandeur n' est donc pas toûjours un desordre en elle-même, elle est au-moins toûjours un effet du desordre de la nature, et une suite necessaire du peché. Car comme l' état d' innocence ne pouvoit admettre d' inégalité ; l' état du peché ne peut souffrir d' égalité. Chaque homme voudroit être le maître et le tyran de tous les autres : et comme il est impossible que chacun reüssisse dans ce dessein, il faut par necessité, ou que la raison y apporte quelque ordre, ou que la force

p163

le fasse, et que les plus puissans devenant

les maîtres, les foibles demeurent assujettis. La raison ne reconnoît pas seulement que cet assujettissement des hommes à d' autres hommes est inévitable, mais aussi qu' il leur est très-avantageux et très-necessaire. Elle sait que la lumiere de l' homme est trop foible depuis le peché pour le pouvoir conduire même dans les choses qui ne regardent que la vie civile, et que sa volonté est trop corrompue pour le faire demeurer en paix dans une condition réglée. Elle voit donc qu' il est necessaire qu' il y ait quelque loi grossiere qui le lie à ses devoirs, qui est celle de l' empire et de la domination. Ainsi elle trouve bon qu' on établisse des reglemens et des polices, et que l' on donne à certaines personnes le pouvoir de les faire observer aux autres. Elle approuve que l' on regle toutes les choses humaines, et que pour éviter les contestations on donne la préférence aux uns au-dessus des autres. En un mot, non seulement elle consent à l' établissement de la grandeur, mais

p164

elle regarde cet ordre comme le chef-d' oeuvre de l' esprit humain, et comme la chose la plus utile qui soit dans le monde.

Mais ce qu' il faut bien remarquer, c' est qu' encore que la concupiscence desire la grandeur, et que la raison humaine en approuve l' établissement, ni l' un ni l' autre ne suffisent néanmoins pour la rendre legitime. Car les hommes n' étant pas à eux, ils ne peuvent disposer ni des autres, ni d' eux-mêmes. Dieu seul est leur maître souverain ; et ce seroit un attentat criminel à eux d' en reconnoître, ou d' en établir un autre sans ordre. Si une troupe d' esclaves assemblés dans une prison, déferoit à quelques-uns d' eux le droit de vie, et de mort sur tous les autres, le maître se moqueroit de cet établissement temeraire, et il puniroit celui

qui auroit usé de ce droit comme un usurpateur et comme un tyran ; parceque ce droit lui appartenant, il n' y a que lui qui puisse le communiquer et le transferer à un autre. Or nous sommes tous dans cet état à l' égard de Dieu, c' est-à-dire que nous sommes ses esclaves, et par consequent

p165

nous ne pouvons disposer de nous-mêmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certain d' entr' eux le droit et le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son autorité à leur choix. Et c' estpourquoi, selon la doctrine de Saint Augustin, tous les supplices seroient des meurtres et des homicides, si Dieu, qui est le seul maître de la vie et de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature et qui troubleroient leur société. Mais nous apprenons de l' ecriture qu' il l' a fait, et qu' il a confirmé par son autorité ces établissemens humains : qu' il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix et des polices ; qu' il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d' entr' eux pour les faire observer, et qu' il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soumis. Ce ne sont point là de vaines speculations : ce sont des verités decidées par l' ecriture. Car c' est l' apôtre Saint Paul qui nous enseigne que toute puissance

p166

vient de Dieu. Non etc. Qu' elles sont établies de Dieu. Quae etc. Que qui leur resiste, resiste à l' ordre de Dieu. Qui etc. Que ceux qui gouvernent les peuples sont les ministres de Dieu, pour récompenser le bien et punir le mal. Dei etc.

Et il donne ainsi aux  
princes le même titre qu' il se donne  
à lui-même comme apôtre. Sic etc.  
Et par là il paroît que la grandeur  
est une participation de la puissance  
de Dieu sur les hommes, qu' il communique  
aux uns pour le bien des autres :  
que c' est un ministere qu' il leur  
confie, et qu' ainsi n' y ayant rien de  
plus réel et de plus juste que l' autorité  
et la puissance de Dieu, il n' y a  
rien de plus réel et de plus juste que  
la grandeur dans ceux à qui il la communique  
veritablement, et qui n' en  
sont point usurpateurs.  
C' est par cette doctrine qu' il est  
facile de comprendre, qu' encore que  
la royauté et les autres formes de

p167

gouvernement viennent originiaement  
du choix et du consentement  
des peuples ; neanmoins l' autorité des  
rois ne vient point du peuple, mais  
de Dieu seul. Car Dieu a bien donné  
au peuple le pouvoir de se choisir un  
gouvernement. Mais comme le choix  
de ceux qui élisent l' évêque n' est pas  
ce qui le fait évêque, et qu' il faut  
que l' autorité pastorale de Jésus-Christ  
lui soit communiquée par  
son ordination : aussi ce n' est point le  
seul consentement des peuples qui fait  
les rois : c' est la communication que  
Dieu leur fait de sa royauté et de  
sa puissance qui les établit rois legitimes,  
et qui leur donne un droit  
veritable sur leurs sujets. Et c' estpourquoi  
l' apôtre n' appelle point les  
princes ministres du peuple ; mais il  
les appelle *ministres de Dieu* , parcequ' ils  
ne tiennent leur puissance que  
de Dieu seul. Et de là on peut tirer  
une consequence très-avantageuse  
pour les monarchies successives. C' est  
qu' encore que l' établissement de cette  
sorte de gouvernement ait dépendu  
du peuple dans son origine, par le  
choix qu' il a fait d' une certaine famille,

et par l' institution de l' ordre  
pour la succession du royaume : neanmoins  
cet ordre étant une fois établi,  
il n' est pas en la liberté du peuple  
de le changer. Car l' autorité de faire  
des loix ne reside plus dans le peuple  
qui s' en est dépouillé, et qui a  
eu raison de s' en dépouiller, n' y ayant  
rien de plus avantageux pour son propre  
bien : mais elle reside dans le roi  
à qui Dieu communique sa puissance  
pour le regir. Et ainsi comme dans  
un etat successif les rois ne peuvent  
mourir, les peuples n' étant jamais sans  
roi, ils ne sont jamais en état de faire  
de nouvelles loix pour changer l' ordre  
de la succession, et ils n' ont jamais  
d' autorité legitime pour le faire,  
puisqu' elle reside toûjours en celui à  
qui Dieu la communique selon l' ordre  
auquel les peuples se sont volontairement  
assujettis.

Il est clair aussi par le même principe,  
qu' il n' est jamais permis à personne  
de se soulever contre son souverain,  
ni de s' engager dans une  
guerre civile. Car la guerre ne se peut  
faire sans autorité, et sans une autorité  
souveraine, puisqu' on y fait

mourir les hommes, ce qui suppose  
un droit de vie et de mort. Or ce droit  
dans un etat monarchique n' appartient  
qu' au roi seul et à ceux qui  
l' exercent sous son autorité. Ainsi ceux  
qui se revoltent contre lui, ne l' ayant  
point, commettent autant d' homicides  
qu' ils font perir d' hommes par la  
guerre civile, puisqu' ils les font mourir  
sans pouvoir et contre l' ordre de  
Dieu. C' est en vain qu' on prétendroit  
les justifier par les desordres de l' etat  
ausquels ils font semblant de vouloir  
remedier. Car il n' y a point de desordre  
qui puisse donner droit à des sujets  
de tirer l' épée, puisqu' ils n' ont point  
le droit de l' épée, et qu' ils ne s' en

peuvent servir que par l'ordre de celui  
qui la porte par l'ordre de Dieu.

DE LA GRANDEUR P.1 CH.3

*que cette autorité passe aux magistrats  
et aux princes-du-sang. Resolution  
de la question proposée : par où les  
grands sont dignes de respect.*  
cette puissance royale et ce droit  
de gouverner les peuples, qui

p170

appartiennent essentiellement à Dieu,  
et qu' il communique aux hommes  
pour le bien des hommes, comme  
nous avons déjà dit, resident bien à  
la verité dans les rois avec éminence ;  
mais ils passent d' eux à tous leurs  
ministres, et à tous ceux qui sont  
employés sous eux à gouverner les  
peuples et à y maintenir l' ordre. De  
sorte qu' ils comprennent toute l' autorité  
qui remue et regle les etats,  
et qui est differemment partagée selon  
les differens emplois et les divers  
ministeres. Qui que ce soit qui la possede,  
est ministre de Dieu, par la part  
qu' il a à l' autorité de Dieu.  
L' on doit dire le même de certaines  
grandeurs qui consistent plus  
dans un rang que dans une autorité  
réelle, comme la qualité de prince-du-sang,  
qui donne bien à ceux qui  
la possedent un rang fort élevé au dessus  
des autres, mais qui n' enferme  
point de jurisdiction, à moins qu' elle  
ne soit jointe à d' autres ministeres  
et à d' autres charges. Car ce rang  
même étant une espece d' autorité,  
il vient de même de l' ordre de  
Dieu. Les choses humaines ayant besoin

p171

d' être réglées, et ne pouvant  
subsister sans ordre, il a été nécessaire

d' établir ces prééminences, et de faire que quelques-uns eussent droit d' être préférés aux autres. Et cette préférence a justement été accordée aux princes-du-sang par une suite naturelle de l' esprit des monarchies successives. Car cette forme de gouvernement consistant essentiellement dans le choix que le peuple fait d' une certaine famille pour être gouverné par ceux qui en sont, selon l' ordre de leur naissance, il est clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la royauté, et qu' ils y peuvent parvenir selon leur rang, il est nécessaire que les peuples soient accoûtumés de-longue-main à les regarder avec plus de respect que les autres. C' est par ces principes qu' on peut résoudre la question proposée : par où les grands sont dignes de respect. Ce n' est ni par leurs richesses, ni par leurs plaisirs, ni par leur pompe. C' est par la part qu' ils ont à la royauté de Dieu, que l' on doit honorer en leur personne selon la mesure qu' ils la possèdent. C' est par l' ordre dans

p172

lequel Dieu les a placés, et qu' il a disposé par sa providence. Ainsi cette soumission ayant pour objet une chose qui est vraiment digne de respect, elle ne doit pas seulement être extérieure et de pure cérémonie ; mais elle doit aussi être intérieure, c' est-à-dire, qu' elle doit enfermer la reconnaissance d' une supériorité et d' une grandeur réelle dans ceux qu' on honore. C' est pourquoi l' apôtre recommande aux chrétiens d' être assujettis aux puissances, non seulement par la crainte de la peine, mais aussi par un motif de conscience : Non etc.

DE LA GRANDEUR P.1 CH.4

*pompes et richesses nécessaires aux grands. Et que les respects extérieurs*

*leur sont dûs, et même en un sens  
les respects intérieurs. Retenue qu' on  
doit garder en parlant des grands.  
la pompe et l' éclat qui accompagne  
l' état des grands, n' est pas*

p173

ce qui les rend effectivement dignes  
d' honneur ; mais c' est néanmoins ce  
qui les fait honorer par la plûpart du  
monde. Et parcequ' il est bon qu' ils  
soient honorés, il est juste aussi que  
la grandeur soit jointe à quelque magnificence  
extérieure. Car les hommes  
ne sont nullement assez spirituels  
pour reconnoître et pour honorer  
en eux l' autorité de Dieu, s' ils la  
voyoient en un état qui fût l' objet  
ordinaire de leur mépris et de leur  
aversion. Ainsi afin que la grandeur  
fasse l' impression qu' elle doit faire sur  
leur esprit, il faut qu' elle en fasse  
premierement sur leurs sens. C' est ce  
qui rend les richesses nécessaires aux  
grands, à proportion du degré auquel  
ils sont élevés ; puisque c' est par les  
richesses qu' ils se conservent la bienséance  
nécessaire à leur condition,  
sans laquelle elle deviendroit inutile  
aux hommes. C' est donc un excès visible  
que ce que Tertullien enseigne :  
*que toutes les marques de dignité etc. .*

p174

Car la religion chrétienne n' est jamais  
contraire à la vraie raison : et  
si Jésus-Christ n' a pas voulu  
se revêtir extérieurement de cette magnificence,  
ce n' est pas qu' il l' ait  
absolument condamnée ; mais c' est  
qu' elle n' étoit pas conforme à son  
ministère, qui étoit de montrer même  
par sa vie extérieure, la disposition  
où tous ses disciples doivent être  
intérieurement. Les grands doivent  
donc apprendre de la vie de Jésus-Christ  
à n' aimer pas la pompe et

l' éclat, et non pas à s' en dépouiller absolument, à moins que Dieu ne leur inspire le mouvement de quitter tout-à fait le monde. Mais on ne se doit pas étonner de cet excès de Tertullien, puisqu' il enseigne bien dans le même livre, qu' il est absolument défendu aux chrétiens de juger de la vie et de l' honneur des hommes : ce qui manifestement est contre la doctrine, et contre la pratique de l' eglise.

Outre la pompe et l' éclat, les respects extérieurs que les inférieurs rendent

p175

aux grands, sont encore une des suites légitimes de leur condition. Car encore qu' ils ne soient peut-être dans leur origine que des inventions de l' orgueil humain, qui est bien-aise de jouir de la grandeur par la vûe de l' abaissement des autres ; il faut pourtant reconnoître que ces déférences et ces respects sont d' eux-mêmes utiles et raisonnables, et que quand l' orgueil ne les auroit pas introduits, la raison auroit dû les inventer. Car il est utile et juste que les grands soient honorés par une reconnaissance sincère et véritable de l' ordre de Dieu qui les élève au-dessus des autres. Or les hommes ont une telle opposition à s' humilier sous d' autres et à les reconnoître pour plus grands qu' eux, que pour y accôûtumer leur ame, il faut en quelque sorte y accôûtumer leur corps, afin que l' ame en prenne insensiblement le pli et la posture, et passe de la cérémonie à la vérité. Et c' estpourquoi il a été bon que ces respects extérieurs fussent incommodes, parcequ' autrement elle ne se seroit pas apperçûe qu' ils sont destinés à honorer les

p176

grands, et elle auroit pu s' y attacher pour le seul plaisir ou pour la commodité qu' elle y auroit trouvée, et les rendre ainsi indifferemment à tout le monde ; ce qui n' auroit point produit cet effet d' imprimer insensiblement dans l' esprit des sentimens de reverence pour ceux qu' on honore de cette sorte.

Ceux donc qui ont dit, qu' y ayant deux sortes de grandeurs, l' une naturelle, et l' autre d' établissement, nous ne devons les respects naturels qui consistent dans l' estime et dans la soumission d' esprit, qu' aux grandeurs naturelles, et que nous ne devons aux grandeurs d' établissement, que des honneurs d' établissement, c' est-à-dire, de certaines cérémonies inventées par les hommes pour honorer les dignités qu' ils ont établies, doivent ajouter pour rendre cette pensée tout-à-fait vraie, qu' il faut que ces cérémonies exterieures naissent d' un mouvement interieur, par lequel on reconnoisse dans les grands une veritable superiorité. Car leur état enfermant, comme nous avons dit, une participation de l' autorité de Dieu, il

p177

est digne d' un respect veritable et interieur : et tant s' en faut que les grands n' ayent droit d' exiger de nous que ces sortes de cérémonies exterieures, sans aucun mouvement de l' ame qui y réponde, qu' on peut dire au-contraire qu' ils n' ont droit d' exiger ces cérémonies, qu' afin d' imprimer dans l' esprit les sentimens justes que l' on doit avoir pour leur état. De sorte que lorsqu' ils connoissent assez certaines personnes pour être assurés qu' elles sont à leur égard dans la disposition où elles doivent être, ils les peuvent dispenser de ces devoirs exterieurs, parcequ' ils n' ont plus alors leur fin et leur utilité. Il est vrai que ce respect qui est dû aux grands, ne doit pas corrompre notre jugement à leur égard, ni nous faire estimer en eux ce qui n' est pas

estimable. Il est compatible avec la connoissance de leurs defauts et de leurs miseres, et il n' oblige nullement à ne leur pas préférer interieurement ceux qui ont plus de biens réels et de grandeurs naturelles. Mais comme l' honneur leur est dû, qu' il est utile qu' ils soient honorés, et que le commun du monde n' a pas assez de lumiere

p178

ni d' équité pour condamner les defauts, sans mépriser ceux en qui ils les remarquent, on est obligé de demeurer en une extrême retenue en parlant des grands, et de tous ceux à qui l' honneur est necessaire. Cette parole de l' ecriture : *ne parlez point mal du prince de votre peuple*, s' entendant de tous les superieurs tant ecclesiastiques que seculiers ; et generalement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C' estpourquoi c' est une chose très-contraire à la veritable pieté, que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l' on en parle souvent temerairement et contre la verité, parcequ' on n' en est pas toûjours assez informé ; on en parle presque toûjours avec injustice, parceque l' on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d' avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.

DE LA GRANDEUR P.1 CH.5

p179

*qu' il est beaucoup meilleur d' avoir attaché la grandeur à la naissance, qu' au merite.*  
il y en a qui voudroient au-moins que cette autorité qu' il faut respecter,

fût toujours jointe au mérite,  
et qui traitent d'injustes toutes les  
loix qui l'ont attachée à des qualités  
extérieures. Ils triomphent en attaquant  
celles qui font dépendre la grandeur  
de la naissance. On ne choisit  
pas, disent-ils, pour gouverner un  
bateau celui qui est de meilleure maison.  
Pourquoi le fait-on donc à l'égard  
des royaumes et des empires ?  
Mais c'est qu'ils ne connoissent pas  
le fond de la foiblesse et de la corruption  
des hommes. Ils raisonneroient  
bien, si les hommes étoient justes et  
raisonnables ; mais ils raisonnent très-mal,  
parcequ'ils ne le sont pas, et  
qu'ils ne le seront jamais. L'injustice  
naturelle et ineffaçable du cœur des  
hommes, rend ce choix, non seulement

p180

raisonnable, mais le chef-d'oeuvre  
de la raison. Car qui choisirons-nous ?  
Le plus vertueux, le plus sage,  
le plus vaillant ? Mais nous voilà incontinent  
aux mains : chacun dira qu'il  
est ce plus vertueux, ce plus vaillant,  
ce plus sage. Attachons donc notre  
choix à quelque chose d'extérieur et  
d'incontestable. Il est le fils aîné du  
roi. Cela est net. Il n'y a point à  
douter. La raison ne peut mieux faire ;  
car la guerre civile est le plus grand  
de tous les maux.  
Ce qui est vrai de la royauté, l'est  
encore des premiers rangs d'un état.  
Ne vaudroit-il pas mieux, dira-t-on,  
qu'il y eût des princes de mérite, que  
des princes de naissance, et que l'on  
pût monter par la vertu plus haut  
que par cette vaine qualité ? N'est-il  
pas injuste qu'un général d'armée,  
après avoir conquis des provinces,  
soit obligé de céder à un prince-du-sang  
sans expérience et sans esprit ?  
Non, cela n'est point injuste. C'est  
au-contraindre la plus belle invention  
que la raison ait pu trouver pour adoucir  
la fierté de la grandeur, et pour  
la décharger de la haine et de l'envie

des inferieurs. Si l' on n' étoit grand que par le merite, l' élévation des grands seroit un avertissement continuel qu' on les a préférés à bien des gens qui croient les surpasser en merite. Mais en attachant la grandeur à la naissance, l' on calme l' orgueil des inferieurs, et l' on leur rend la grandeur de beaucoup moins incommode. Il n' y a pas de honte à ceder, quand on peut dire, je dois cela à sa naissance. Cette raison convainc l' esprit sans le blesser par le dépit et la jalousie. Il y est accoûtumé ; et il ne se revolte point contre un ordre établi qui ne lui est point injurieux. Un autre avantage qui arrive de cet établissement, est que l' on peut avoir des princes sans orgueil, et que les grands peuvent être humbles. Car il n' y a point d' orgueil à demeurer dans l' état où l' on est né, et où la providence de Dieu nous a mis, pourvû que l' on en use selon les fins de Dieu. L' on peut avec cela conserver des sentimens d' humilité dans son coeur, connoître ses defauts et ses miseres, et regarder sa condition comme une chose

étrangere, dont l' ordre de Dieu nous a revêtus. Mais qu' il est difficile d' être humble, lorsque l' on considere son élévation comme le fruit de ses travaux et de son merite, lorsque l' on l' a prévenue par ses desirs ; que l' on se l' est procurée par son adresse, et qu' elle nous donne lieu de croire qu' elle nous étoit dûe, et que nous surpassons autant les autres en merite, que nous les surpassons en dignité. Non seulement cette sorte d' élévation nourrit l' orgueil, mais on n' y arrive même ordinairement que par la porte de l' ambition ; car on sait assez que ce qui est destiné au merite, s' emporte ordinairement par brigue et par cabale, et qu' ainsi on y arrive

souvent sans merite, et presque  
toûjours sans vocation, puisque l' on  
s' y appelle soi-même par une recherche  
ambitieuse. Mais au-moins ceux  
qui sont grands par naissance, peuvent  
dire avec verité qu' ils sont appellés  
à leur état, et que c' est Dieu  
qui les a faits grands. Ainsi en pratiquant  
fidellement les devoirs de leur  
condition, ils sont sans doute plus  
en état d' attirer sur eux les graces de

p183

Dieu, que ceux qui s' y étant élevés  
en se poussant dans le monde par des  
motifs tout charnels, devroient plutôt  
penser à en sortir, qu' à y demeurer,  
puisqu' ils ne peuvent avoir de  
juste confiance que Dieu les ait élevés  
à un état où leur seule ambition  
les auroit portés.

DE LA GRANDEUR P.1 CH.6

*autre raison d' honorer les grands, qui  
naît des avantages que l' on en tire.  
que la cupidité prend dans le monde  
la place de la charité, pour remplir  
les besoins des hommes, et que  
c' est l' ordre politique qui la regle, et  
qui l' applique au service des hommes.  
cause de l' ingratitude des hommes.  
que la religion la doit corriger.*  
cette maniere d' honorer les  
grands en considerant en eux  
la part qu' ils ont à l' autorité de  
Dieu, est d' autant plus utile à la  
société publique, qu' étant indépendante  
des qualités personnelles,

p184

elle l' est aussi du caprice des jugemens  
que l' on en porte ; et ainsi elle  
est fixe et invariable. En voici encore  
une autre de même nature. C' est  
que quels qu' ils soient, ils ne laissent

pas d' être les ministres dont Dieu  
se sert pour procurer aux hommes  
les plus grands et les plus essentiels  
des biens qui soient dans le monde.  
Car on ne jouit de son bien ; on ne  
voyage sans danger ; on ne demeure  
en repos dans sa maison ; on ne reçoit  
les avantages du commerce ; on ne  
tire des services de l' industrie des autres  
hommes et de la société humaine,  
que par le moyen de l' ordre politique.  
S' il étoit détruit, on ne pourroit dire  
qu' on possède rien. Tous  
les hommes seroient ennemis les uns  
des autres, et il y auroit une guerre  
générale entr' eux, qui ne se décideroit  
que par la force.  
Il n' y a donc personne qui n' ait de  
très-grandes obligations à l' ordre politique,  
et pour les comprendre mieux,  
il faut considérer que les hommes  
étant vuides de charité par le dérèglement  
du péché, demeurent néanmoins  
pleins de besoins, et sont dépendans

p185

les uns des autres dans une  
infinité de choses. La cupidité a donc  
pris la place de la charité pour remplir  
ces besoins, et elle le fait d' une  
manière que l' on n' admire pas assez,  
et où la charité commune ne peut atteindre.  
On trouve, par exemple, presque  
par-tout en allant à la campagne,  
des gens qui sont prêts de servir ceux  
qui passent, et qui ont des logis tout  
préparés à les recevoir. On en dispose  
comme on veut. On leur commande,  
et ils obéissent. Ils croient  
qu' on leur fait plaisir d' accepter leur  
service. Ils ne s' excusent jamais de  
rendre les assistances qu' on leur demande.  
Qu' y auroit-il de plus admirable  
que ces gens, s' ils étoient animés  
de l' esprit de charité ? C' est la cupidité  
qui les fait agir, et qui le fait de si  
bonne-grâce, qu' elle veut bien qu' on  
lui impute comme une faveur de l' avoir  
employée à nous rendre ces services.  
Quelle charité seroit-ce que de bâtir  
une maison toute entière pour un

autre, de la meubler, de la tapisser,  
de la lui rendre la clef à la main ? La  
cupidité le fera gaiement. Quelle charité  
d' aller querir des remedes aux

p186

Indes ; de s' abaisser aux plus vils ministeres,  
et de rendre aux autres les  
services les plus bas et les plus penibles ?  
La cupidité fait tout cela sans  
s' en plaindre.

Il n' y a donc rien dont on tire de  
plus grands services que de la cupidité  
même des hommes. Mais afin  
qu' elle soit disposée à les rendre, il  
faut qu' il y ait quelque chose qui la  
retienne. Car si on la laisse à elle-même,  
elle n' a ni bornes, ni mesures.

Au-lieu de servir à la société humaine,  
elle la détruit. Il n' y a point d' excès  
dont elle ne soit capable lorsqu' elle  
n' a point de liens ; son inclination et  
sa pente allant droit au vol, aux meurtres,  
aux injustices, et aux plus grands  
déreglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour  
regler la cupidité, et cet art consiste  
dans l' ordre politique qui la retient  
par la crainte de la peine, et qui l' applique  
aux choses qui sont utiles à la  
société. C' est cet ordre qui nous donne  
des marchands, des medecins,  
des artisans, et generalement tous  
ceux qui contribuent aux plaisirs, et  
qui soulagent les necessités de la vie.

p187

Ainsi nous en avons obligation à ceux  
qui sont les conservateurs de cet ordre :  
c' est-à-dire, à ceux en qui reside  
l' autorité qui regle et entretient les  
etats.

Qui n' admireroit un homme qui  
auroit trouvé l' art d' apprivoiser les  
lions, les ours, les tigres et les autres  
bêtes farouches, et de les faire  
servir aux usages de la vie ? Or c' est

ce que fait l'ordre des états : car les hommes pleins de cupidité, sont pires que des tigres, des ours et des lions. Chacun d'eux voudrait dévorer les autres : cependant par le moyen des lois et des polices, on apprivoise tellement ces bêtes féroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourrait tirer de la plus pure charité. L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commodités dont les plus grands rois ne sauraient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils aient, et quelques richesses qu'ils possèdent, si cet ordre était détruit. Combien faudrait-il qu'un homme, sans cette invention, eût des richesses et de serviteurs

p188

pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris jouit avec quatre mille livres de rente ? Combien faudrait-il qu'il eût de vaisseaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns lui apportassent des remèdes, les autres des étoffes, les autres des curiosités, et des ouvrages de ces peuples éloignés ? Combien faudrait-il qu'il eût de gens pour avoir des nouvelles réglément tous les huit jours de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richesses suffiraient à l'entretien de tant de courriers qui lui seraient nécessaires pour envoyer en tous ces lieux différents, de tant de postes pour leur fournir des chevaux ; de tant d'hôtelleries pour les loger ? Combien faudrait-il de soldats pour leur assurer les chemins, et les garantir des voleurs ? Combien faudrait-il qu'il eût d'artisans pour son vivre, pour son logement, pour ses habits ? Tous les arts étant enchaînés, et ayant besoin les uns des autres, il se trouverait qu'il aurait besoin de tous : et il ne lui suffirait pas d'en avoir pour lui, il lui en faudrait pour tous

p189

ses officiers, et pour tous ceux qui travailleroient pour lui, ce qui va à l' infini. Un simple bourgeois a tout cela, et il l' a sans peine, sans tracas, sans inquietude. On lui va querir tout ce dont il a besoin, à la Chine, au Perou, en Egypte, en Perse, et generalement par toute la terre. On l' exemte de la peine de préparer les vaisseaux. On le décharge de la risque et de tous les mauvais succès de ces voyages. On lui rend les chemins libres par toute l' Europe. On lui dispose des courriers pour lui en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l' étude de la nature pour le guerir dans ses maladies, et qui sont aussi prêts de le servir, que s' il les entretenoit à ses gages. Il peut dire avec verité, qu' il a un million d' hommes qui travaillent pour lui dans le royaume. Il peut compter au nombre de ses officiers tous les artisans de France, et même ceux des etats voisins, puisqu' ils sont tous disposés à lui rendre service, et qu' il n' a qu' à leur commander, en y ajoutant une certaine récompense établie, qui sont les

p190

moindres gages que l' on puisse donner à des officiers. Tous ces gens qui travaillent pour lui ne l' incommodent point. Il n' est point obligé de pourvoir à leurs necessités. Il n' est point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d' officiers superieurs pour les gouverner, ni d' inferieurs pour les servir, ou s' il en faut, il n' est pas obligé de s' en mettre en peine. Qui peut assez estimer ces avantages qui égalent ainsi la condition des particuliers à celle des rois, et qui les dispensant des inquietudes des grandes richesses, leur en procurent toutes les commodités ?  
Mais ce qui rend la plûpart des gens

insensibles à tout cela, est un principe de vanité et d'ingratitude qu' ils ont dans le coeur. Ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils sont compris, que s' ils ne travailloient que pour eux seuls. Leurs lettres sont également portées aux extrémités du monde par un courrier qui en porte dix mille, que s' il n' en portoit qu' une seule. Ils sont aussi-bien traités par un medecin qui en voit

p191

plusieurs autres, que s' il n' étoit attaché qu' à eux : et au-contre l' experience qu' il acquiert par les assistances qu' il rend aux autres, le rend plus capable de les servir dans leurs maladies. Neanmoins parcequ' ils savent qu' ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens, ils n' en sont point touchés. Leurs besoins sont également remplis, mais leur vanité n' est pas également satisfaite. Parcequ' ils n' ont pas droit de s' attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque service, ils ne comptent pour rien l' utilité qu' ils en tirent. Et quoique celle que les autres en reçoivent ne diminue en rien la leur, elle leur en ôte neanmoins le sentiment, et ils croient n' avoir obligation à personne, parcequ' il y a une infinité de gens qui participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation. On ne fait pas même de reflexion sur ces biens effectifs qu' on reçoit des rois ou des grands : comme l' on ne pense gueres, selon la pensée d' un ancien, qu' on a grande obligation à la terre de nous soutenir, et que l' on

p192

seroit fort embarrassé si elle nous manquoit à tout moment sous les pieds.

Mais cet oubli des hommes est la preuve et non l'excuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens et de grands biens, et qu'on les reçoit de Dieu par le ministère des hommes, ils en doivent être reconnoissans envers Dieu, et embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, et qui sont les dépositaires de son autorité dans le monde. Ces obligations humaines étant justes, deviennent par cela même un devoir indispensable de religion, parceque la religion chrétienne a pour règle la souveraine justice, et qu'elle consiste toute à suivre cette règle. Et c'est pourquoi l'apôtre recommande aux chrétiens de prier pour les rois et pour ceux qui reglent sous eux l'état temporel : et ces prières leur sont dûes quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix et le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter et à négliger de prier pour les rois : et l'on se rend indigne par-là de jouir de tous

p193

les biens que Dieu procure aux hommes par leur ministère. Peu de personnes font assez de réflexion sur cela. On s'amuse à se plaindre en l'air des désordres du gouvernement, dont on juge souvent avec beaucoup de témérité, et l'on ne pense pas à satisfaire à la juste reconnoissance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de lui par le moyen de tout gouvernement réglé. Cependant ces biens sont infiniment plus considérables que les désordres vrais ou faux qui font le sujet de ces murmures et de ces plaintes.

DE LA GRANDEUR P.2 CH.1

p194

*qu' il n' est permis à aucun homme de suivre sa volonté ni de la faire suivre aux autres : qu' ainsi la grandeur n' a pour but et pour emploi que de faire obeïr Dieu. Crime que les grands commettent en rapportant leur grandeur à eux-mêmes.*

si la nature de la grandeur, telle que nous l' avons représentée, peut servir pour établir les devoirs des inferieurs envers les grands sur des principes fixes et inébranlables, elle est encore

p195

beaucoup plus propre pour faire entrer les grands mêmes dans la connoissance de leurs plus essentielles et plus indispensables obligations. Il est vrai, comme nous l' avons montré, que la grandeur est une participation de l' autorité et de la puissance de Dieu sur les hommes, et que c' est de Dieu même que les grands la tiennent. Il faut savoir à quelle condition, et pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité et cette puissance. Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent posséder legitimentement qu' aux conditions que Dieu la leur donne, et ils n' en peuvent user que pour les fins que Dieu même leur prescrit. Or la premiere chose qu' il faut considerer sur ce sujet, est que Dieu est le maître et le roi des hommes, par un titre si essentiel à sa nature, qu' il est impossible qu' il fasse part de cette qualité à quelque creature que ce soit. L' homme est essentiellement et naturellement sujet à la volonté de Dieu, parcequ' elle est sa regle naturelle et immuable. Il est injuste s' il ne la suit pas, et sa justice consiste à s' y

p196

conformer et à s' y assujettir. Mais aussi comme il est impossible que la volonté d' aucune creature soit sa regle, il ne peut être obligé de la suivre pour elle-même. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essentielle à sa nature, que Dieu même ne lui peut permettre d' être sa regle et sa fin. C' est pourquoi le fils de Dieu même proteste en qualité d' homme, qu' il fait toujours la volonté de son pere, et non la sienne.

Que s' il ne peut être permis à une creature de faire sa volonté, il est encore moins permis de prétendre de la faire regner sur les autres ; puisque notre volonté n' est ni la regle d' elle-même, ni la regle d' aucune autre creature. Il n' y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontés. C' est à lui que l' empire en appartient, puisque c' est sa divine volonté que nous devons consulter comme la regle unique de toutes nos actions.

Ce n' est pas qu' on ne soit souvent obligé de suivre aussi les inclinations et les commandemens des hommes ;

p197

mais ce n' est jamais en consideration des hommes, ni pour obeïr aux hommes : c' est en vertu de l' autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainsi notre obeïssance se termine toujours à Dieu, lors même qu' elle nous assujettit aux hommes, parceque nous ne leur obeïssons qu' à cause que Dieu nous le commande, et que c' est ce commandement de Dieu qui est notre principal motif dans l' obeïssance que nous leur rendons. J' obeïs aux rois dont je suis sujet, et j' obeïrois à un maître si j' étois esclave, parceque Dieu le veut. C' est donc à Dieu que j' obeïs effectivement. C' est sa volonté qui regle la mienne, et je suis toujours indépendant de celle des hommes, lors même que je leur rends

l'obeïssance la plus exacte. Car si-tôt que cette même volonté de Dieu me fera connoître qu' il ne veut pas que je leur obeïsse en quelque chose, ils ne trouveront plus en moi ni de sujet, ni d' esclave.

Il s' ensuit de là que Dieu ne communique point sa puissance aux hommes, afin qu' ils assujettissent les autres à leur volonté ; puisque cette domination

p198

de la volonté d' un homme sur celle d' un autre homme, est naturellement et essentiellement injuste :

qu' il ne la leur communique point, afin qu' ils se regardent avec complaisance, comme étant la fin des autres hommes ; puisqu' ils ne le sont point en effet, et qu' il est impossible qu' ils le soient ; mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu' il leur donne à sa puissance, est de les établir ministres et executeurs de ses volontés, en leur donnant le droit et le pouvoir, non de se faire obeïr, mais de faire obeïr Dieu ; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu ; non de faire servir les hommes à leur gloire et à leur grandeur, mais d' employer leur puissance pour servir les hommes, et pour leur procurer autant qu' ils peuvent toute sorte de biens temporels et spirituels.

Ainsi la grandeur est un pur ministere, qui a pour fin l' honneur de Dieu et l' avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n' est point pour soi, elle est pour les autres. Et par là il est visible que pour en user dans l' ordre de Dieu, il faut

p199

que les grands, bien-loin de considerer les peuples comme étant à eux, se regardent eux-mêmes comme étant aux peuples ; et qu' ils soient fermement

persuadés que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de suivre eux-mêmes leur volonté, ni de la faire suivre aux autres ; qu' ils ne peuvent point commander pour commander ; et qu' il faut que dans tous les commandemens qu' ils font aux autres, ils puissent répondre véritablement à Dieu, s' il venoit à leur en demander la fin et le motif, que c' est pour lui qu' ils les font, que c' est pour faire observer ses loix, et pour procurer le bien des hommes.

Il est clair par là que le crime que les grands commettent en rapportant la grandeur et les biens qu' ils possèdent à eux-mêmes et à leurs plaisirs, est une espece de perfidie et de rebellion contre Dieu. Car comme il est certain qu' un roi auroit sujet de traiter de rebelle un de ses sujets, si lui ayant confié une province pour y conserver son autorité, il prétendoit s' en rendre le maître ; de même les grands ayant reçu leur

p200

grandeur et tout ce qu' ils ont d' autorité, non pour eux-mêmes, mais pour établir l' empire de Dieu, et pour procurer sa gloire, ils deviennent rebelles et perfides à l' égard de Dieu, lorsqu' ils ne les rapportent qu' à eux-mêmes. Pour éviter donc ce crime, il est nécessaire que les grands considerent leur condition comme un ministere et une fonction, et non pas comme une qualité attachée à leur être. Il est nécessaire qu' ils en soient détachés interieurement ; qu' ils la regardent comme une chose étrangere qui ne les rend ni plus parfaits en eux-mêmes, ni plus agreables à Dieu, et qui leur donne seulement un moyen de faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, selon la maniere dont ils s' acquitteront des devoirs ausquels elle les oblige. Il faut qu' ils soient persuadés qu' il n' y a que ce bon ou ce mauvais usage de leur ministere qui soit à eux et qui leur doive demeurer,

puisque toute leur grandeur  
leur sera ôtée au moment de leur  
mort, et qu' ils emporteront seulement  
avec eux les bonnes ou les mauvaises

p201

actions qu' ils auront faites dans  
cet état.

DE LA GRANDEUR P.2 CH.2

*que la mesure du pouvoir des grands  
est la règle de leurs devoirs, et qu' ils  
sont obligés de faire pour Dieu tout  
ce qu' ils peuvent. Comment ils doivent  
rapporter à Dieu l' honneur  
qu' on leur rend.*

de ce principe qui fait voir que  
les grands ne peuvent rapporter à  
eux-mêmes leur grandeur, il est  
aisé de passer à cet autre, qu' ayant  
reçu de Dieu leur autorité et leur  
puissance pour son service, ils la doivent  
employer pour Dieu ; c' est-à-dire,  
qu' ils doivent faire pour Dieu  
tout ce qu' ils ont pouvoir de faire,  
et que la mesure de leur puissance est  
la règle de leurs devoirs.

Ils n' ont donc qu' à examiner ce  
qu' ils peuvent faire. Car il est certain  
qu' ils doivent faire ce qu' ils peuvent.  
S' ils peuvent peu, ils sont obligés à  
peu : s' ils peuvent beaucoup, leurs

p202

obligations croissent selon la même  
proportion que leur pouvoir.  
On doit conclure de là qu' un prince  
doit faire dans les lieux où il a autorité,  
tout ce qu' il a pouvoir de faire  
pour le bien des peuples et de l' eglise :  
que tous les grands le doivent  
faire dans leurs terres et dans leurs  
maisons : qu' un magistrat doit faire  
tout ce que sa charge lui donne pouvoir  
de faire, afin que la justice soit

bien rendue : et enfin que chacun dans son ministère doit faire tout le bien qu'il a le pouvoir de faire, afin de ne laisser pas inutile le talent que Dieu lui a confié. Cette règle se prescrit en trois paroles, mais la pratique s'en étend infiniment loin ; puisque pour remettre tout dans l'ordre, et pour remédier à tous les abus, il ne seroit presque besoin d'autre chose, sinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, usassent de tout leur pouvoir pour faire observer les lois de Dieu et de son église.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui étant grossiers et visibles, ne sont pas tout-à-fait inconnus aux grands ; mais il y en a d'autres auxquels ils ne

p203

pensent presque point, et qui ne laissent pas d'être d'une extrême conséquence. Celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, et de le faire servir pour faire observer ses lois, est un des plus importants. Les grands sont honorés, comme je l'ai dit. Les meilleurs chrétiens ne peuvent se dispenser en conscience de leur rendre les respects qui leur sont dûs : et les chrétiens charnels les honorent même plus qu'ils ne devroient, parcequ'ils honorent en eux les richesses et les autres choses que le dérèglement de leur cœur leur fait aimer, et qui ne méritent ni estime ni respect. C'est donc une chose attachée à la condition des grands que l'honneur : et cet honneur est juste, puisqu'il est fondé, comme nous l'avons montré, sur des raisons justes et légitimes. C'est Dieu même auteur de toute justice, qui le leur accorde : mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu, selon l'écriture : Soli etc. Il faut donc que les grands rendent à Dieu celle qu'on

leur rend, et qu' ils s' en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir, n' est pas simplement de se dépouiller souvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur état, ni de reconnoître en sa présence qu' elle lui appartient, et non pas à eux ; mais c' est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes est d' honorer tout dans les personnes qu' ils honorent, et de ne faire point de distinction entre leurs qualités pour reverer les unes et pour mépriser les autres. Et il arrive de là que l' honneur attaché à la condition des grands, fait honorer leurs vices, s' ils sont vicieux ; et fait de même honorer toutes les vertus, lorsqu' elles paroissent en eux. La modestie dans les habits, la fuite des divertissemens dangereux, l' observation exacte des loix de l' eglise, ne passent plus pour honteuses lorsque les grands en font une publique profession. On se croit à couvert en les imitant, de la moquerie des hommes, et l' on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toujours.

On ne peut assez représenter combien la pratique de ce point est importante pour le salut des grands. Car l' un des plus grands artifices du diable pour engager les hommes dans le vice et dans le desordre, est d' attacher aux vertus certains noms qui les rendent méprisables, et d' imprimer dans les ames foibles des craintes frivoles de passer pour scrupuleuses, si elles les veulent pratiquer. C' est ainsi, par exemple, qu' il a introduit dans le monde l' immodestie des habits et qu' il a fait recevoir par des filles très-honnêtes, des modes qui n' ont été inventées que par des personnes déréglées. Ces personnes foibles ont

donc besoin d' être soutenues contre cette dangereuse tentation : et rien ne le peut mieux faire que l' exemple des personnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi il est du courage et du devoir des grands de croire qu' ils sont établis de Dieu pour s' opposer à cet artifice du diable ; pour montrer à tout le monde qu' il est glorieux d' obeir à Dieu ; pour soutenir par leur exemple la foiblesse de leurs freres ;

p206

et pour confesser hautement Jésus-Christ, à la vûe des hommes, par la profession publique d' une vie toute chrétienne. Et quand ils ne rendroient que ce service à l' eglise, ils ne devroient pas estimer leur vie mal employée, ni leur vocation peu importante.

DE LA GRANDEUR P.2 CH.3

*exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe, que les grands sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu' ils peuvent, 1 à l' égard de l' immodestie des femmes ; 2 de la nomination aux benefices : pechés dont les grands se chargent par la participation aux pechés d' autrui.* il n' y a qu' à étendre ce principe, que les grands sont obligés d' employer pour Dieu tout ce qu' ils ont reçu de Dieu, et qu' ils sont tenus de faire tout ce qu' ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre infini

p207

de devoirs particuliers à leur état, dont l' omission les rend coupables d' une infinité de fautes. Et il ne sera pas inutile d' en considerer quelques-uns,

qui sont d' une fort grande étendue.  
Il est certain, comme nous venons  
de dire, qu' il n' y a rien de plus capable  
d' inspirer la modestie aux personnes  
de condition mediocre, que  
de voir les personnes de grande qualité,  
sur lesquelles elles se reglent,  
et à qui elles ne veulent pas déplaire,  
dans une exacte modestie,  
soit pour les habits, soit pour les  
ajustemens, et qu' il y a des circonstances,  
où des princesses et des femmes  
de gouverneurs de province,  
sans employer autre chose que leur  
exemple, et des témoignages de mépris  
pour celles qui seroient vêtues  
d' une maniere immodeste, seroient  
capables de bannir l' immodestie de  
toute une ville. Elles peuvent au-moins  
obliger à la modestie les personnes qui  
dépendent d' elles ; et l' impression de  
leur exemple a toûjours beaucoup de  
force sur quantité d' autres qui n' en  
dépendent pas. Ainsi elles sont capables

p208

d' empêcher un grand nombre  
de crimes qui naissent de ce déreglement,  
et dans les femmes et  
dans les hommes. Or si elles le peuvent,  
il est indubitable qu' elles le  
doivent ; et qu' elles ne sont pas seulement  
obligées à la modestie par le  
devoir commun de toutes les femmes  
chrétiennes, mais encore plus par un  
devoir particulier qui naît de leur  
état, qui les rendant capables d' empêcher  
beaucoup de crimes et de  
desordres, leur impose l' obligation  
de le faire à proportion du pouvoir  
qu' elles en ont. Car si l' on ne doute  
point qu' un homme qui pourroit sauver  
la vie à plusieurs personnes, en  
se privant de quelque petit divertissement,  
ne fût homicide s' il préféreroit  
ce divertissement à la vie de ceux qu' il  
pourroit sauver ; il est encore plus  
certain que si l' on peut préserver plusieurs  
ames de la mort spirituelle, en  
pratiquant quelque action à laquelle  
on est d' ailleurs obligé par la loi de

Dieu, par son état et par le ministère  
dont on est chargé de la part de Dieu ;  
on ne la peut omettre sans se rendre  
homicide de tous ceux que l' on

p209

aurait pu empêcher de se perdre.  
Cette effroyable conséquence fait  
voir quelle étrange différence les diverses  
conditions des hommes mettent  
entre les actions qui paroissent  
semblables à l' extérieur. Car l' immodestie  
des habits dans une femme qui  
n' est pas de qualité, n' est péché qu' à  
proportion de la vanité qui l' accompagne,  
et du scandale qu' elle peut  
causer à un petit nombre de personnes :  
mais ce même mouvement de  
vanité, qui porte les personnes de  
grande qualité, qui sont l' exemple et  
la règle des autres, à paroître devant  
le monde dans un état qui blesse la  
modestie, est une approbation publique  
du vice, et une loi de péché,  
puisque l' exemple de ces personnes est  
une loi vivante, qui a beaucoup plus  
de force sur l' esprit du monde que  
toutes les loix et toutes les ordonnances  
qui ne sont écrites que dans  
des livres. Ainsi quoiqu' elles ne pensent  
peut-être point à toutes ces funestes  
suites, et qu' elles ne soient possédées  
que d' une légère passion de paroître agréables  
à ceux qui les voient,  
elles seront bien étonnées lorsqu' elles

p210

se verront chargées au jugement de  
Dieu des crimes d' une infinité de personnes  
qu' elles auront engagées ou  
autorisées par leur exemple dans ce  
dérèglement : au-lieu qu' elles étoient  
obligées de les en retirer par l' exemple  
de leur modestie.  
Rien n' est plus terrible que cette  
participation des crimes d' autrui, à  
laquelle on s' engage par l' omission de

ces devoirs. En voici encore d' autres exemples. Les seigneurs doivent la justice à ceux qui dépendent d' eux. Les officiers qu' ils leur donnent ne sont que pour tenir leur place, et pour faire au-lieu d' eux, ce qu' ils devroient faire par eux-mêmes, s' il étoit possible. Ils sont donc obligés dans le choix qu' ils en font, de préférer ceux qui peuvent le mieux s' acquitter de cet emploi. Que si par quelque considération humaine, par négligence, ou par la vûe d' un bas intérêt, ils en choisissent d' incapables ou de moins capables, toutes les fautes de ces officiers leur seront imputées ; et ils se rendent coupables de toutes les injustices que ces officiers commettent, et de tous les desordres

p211

qui arrivent par leur injustice ou leur peu de suffisance. L' avarice ou l' ignorance d' un juge ruinera une pauvre famille : et la misere engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes ne retombent sur ce seigneur, s' il a préféré ce juge à d' autres plus capables, ou par négligence, ou par un motif d' intérêt humain ?

Les ordonnances reçues dans le royaume donnent de même pouvoir aux seigneurs de remedier à quantité de desordres. Ils ont droit, par exemple, d' empêcher que l' on ne donne à jouer aux jeux de hazard, d' interdire les danses les jours de fêtes, et de faire pratiquer plusieurs autres reglemens semblables, dont l' observation seroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent ou les introduire, ou les maintenir, y sont donc indispensablement obligés ; et les seigneurs le peuvent lorsqu' ils sont autorisés par les loix du royaume. Ainsi lorsqu' ils ne s' acquittent pas de cette obligation ; qu' ils ne veillent pas sur les officiers ; qu' ils ne les appuient pas ; qu' ils en choisissent de

p212

corrompus, d' incapables, de foibles  
qui n' ont ni zele ni vigueur, ils ont  
sujet de se croire coupables devant  
Dieu de tous les crimes ausquels ils  
ont dû remedier.

Mais cette multitude de pechés  
dont les grands se trouvent accablés  
par la part qu' ils prennent à ceux des  
autres qu' ils negligent d' empêcher,  
est encore infiniment plus grande dans  
les choses ecclesiastiques, dont les  
princes et les grands sont souvent  
chargés, ou par la nomination de plusieurs  
benefices ecclesiastiques, et de  
plusieurs charges pastorales, ou par  
les sollicitations qu' ils font pour les  
faire donner à ceux qui leur appartiennent.

Un mauvais pasteur est coupable  
de tous les sacrileges que commettent  
les mauvais prêtres qu' il emploie ;  
de tous les scandales qu' ils causent ;  
et de tous les crimes des peuples  
qu' ils auroient pu empêcher. C' est-à-dire,  
qu' il se commet peu de crimes  
dans une ville qui ne soient imputés  
aux pasteurs negligens et vicieux.

Mais si les crimes des peuples sont  
imputés aux pasteurs, qui doute que  
les crimes des peuples et des pasteurs

p213

ne soient imputés à ceux qui les ont  
nommés, ou qui les ont fait nommer  
par leur sollicitation et par leur credit ?  
Il ne faut sur cela que consulter les lumieres  
les plus ordinaires du sens  
commun : car si le gouverneur d' une  
place importante, à qui le roi auroit  
donné le pouvoir de choisir tous les  
officiers inferieurs qui servent sous  
lui à la défense de cette place, au-lieu  
de confier ces emplois à des gens-de-coeur,  
et de ne considerer dans le choix  
qu' il en feroit, que le service du roi,  
n' y consideroit au-contre que son  
propre interêt, et ne les donnoit qu' à  
des gens sans experience et sans courage,  
qui la laissassent prendre par les

ennemis, n'est-il pas vrai que le roi auroit droit de traiter ce gouverneur de serviteur traître et infidèle ? Combien Dieu le fera-t-il donc avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges pastorales, c'est-à-dire, à donner des chefs aux chrétiens pour les garantir des attaques du démon, et pour les conduire au ciel, les confient à des personnes qui n'ont aucune expérience dans cette guerre spirituelle qu'ils sont obligés

p214

de faire à toutes les puissances des ténèbres ; qui sont plutôt d'intelligence avec elles ; et qui bien-loin de conduire les peuples dans le chemin du salut, marchent eux-mêmes dans le chemin de la mort, et y attirent les autres par leur exemple ? Il seroit donc à désirer que tous les grands qui sont obligés de pourvoir à des charges pastorales, eussent continuellement devant les yeux ce que Saint Chrysostome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuent par des vices humaines à établir des évêques indignes : *s' il arrive, dit-il, etc.* .

p215

Il est vrai que le choix aux bénéfiques qui n'ont point charge d'âmes, n'a pas de si grandes et de si funestes suites. Il ne faut pas s'imaginer, néanmoins, qu'il soit permis d'en disposer selon ses inclinations, et par d'autres considérations que celles de servir Dieu. C'est toujours un bien consacré à Dieu, et destiné pour l'entretien de ceux qui servent effectivement l'église, et qui mènent une vie conforme à leur vocation : et par conséquent quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des personnes dont la vie est toute séculière, et qui ne les recherchent que pour les employer à

leur luxe et à leurs divertissemens, et pour vivre d' une maniere éloignée de la modestie ecclesiastique, tous les

p216

crimes qu' ils commettent dans la dispensation de ces biens, retombent sur ceux qui les ont choisis pour cette administration, sans s' informer s' ils étoient disposés à s' en acquitter, et s' ils en savoient même les obligations. Si l' on joint à tous ces devoirs ceux qui naissent du pouvoir que les grands ont de remedier à divers desordres dans les grands emplois qu' ils ont ; si l' on y ajoûte ce qu' ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, et par leur exemple, le luxe, le blasphême, les débauches, le jeu, le libertinage, et un grand nombre d' autres sources de desordres et de crimes, et que l' on regle tout cela par ces deux principes, que les grands sont obligés de faire tout ce qu' ils peuvent, et que l' omission de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu' ils n' auront pas empêchés, on se formera quelque idée des effroyables dangers de ce ministere. Cependant tout cet amas de pechés dont ils se chargent sans le savoir, ne se fait point sentir pendant leur vie. Le bruit qui se fait autour d' eux les

p217

étourdit, et les objets exterieurs qui les jettent hors d' eux-mêmes, les empêchent de les voir. Ce sont comme des montagnes suspendues au-dessus de leurs têtes, que la misericorde de Dieu soûtient encore pour leur donner lieu de se reconnoître. Mais au moment de leur mort, toutes ces montagnes fondront tout-d' un-coup sur eux, et tous les objets qui les occupoient disparoissant à leurs yeux, ils ne se verront plus environnés

que d' un nombre infini de gens,  
qui leur reprocheront, ou les injustices  
qu' ils auront souffertes, ou les crimes  
où ils auront été engagés par le  
mauvais usage qu' ils auront fait de leur  
ministere.

#### DE LA GRANDEUR P.2 CH.4

*que l' état des grands est un obstacle  
à connoître leurs devoirs.*  
ce qu' il y a de plus terrible dans  
la condition des grands, est  
qu' en les obligeant à tous ces devoirs,  
elle leur sert d' obstacle à les reconnoître,

p218

et elle les empêche de s' en  
acquitter, lors même qu' ils les connoissent.  
Le fondement de leur état  
est qu' ils ne sont point à eux, mais aux  
peuples, que la grandeur et l' autorité  
ne leur est point donnée pour en jouir  
et pour s' y plaire ; mais afin de s' en  
servir pour le bien de ceux qui leur  
sont soumis. Mais qu' il est difficile de  
faire entrer ce sentiment dans l' ame  
de ceux qui sont nés dans les richesses  
et dans les honneurs ! L' inclination  
des hommes corrompus est de rapporter  
tout à eux, et de se rendre le  
centre de tout. C' est une tyrannie naturelle  
que le peché a gravée au plus  
profond de leur coeur. Mais les personnes  
de basse naissance ne peuvent  
pas facilement l' exercer, parceque  
les autres ne leur cedent pas. Ils sont  
continuellement avertis par la resistance  
que l' on fait à leurs desirs, que  
les autres hommes ne sont pas faits  
pour eux. Il en est tout au-contraire  
des grands, et principalement de  
ceux qui le sont par leur naissance.  
Cette grandeur fait que dès leur jeunesse  
ils sont accoûtumés à voir que  
tout le monde leur cede et se rend à

p219

leurs inclinations, et cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déférence et tant de respects, ne sont nés que pour eux, et pour contribuer, ou à leur divertissement, ou à leur grandeur. Ainsi ils croient n' avoir autre chose à faire qu' à en jouir et à travailler à l' augmenter, en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance : et il ne leur vient presque jamais dans l' esprit que cette grandeur, et tous ces autres biens qu' ils possèdent, ne sont au-contraire destinés par l' ordre de Dieu, que pour servir ceux qui leur sont assujettis. Aussi l' on voit ordinairement que les grands qui ont les vices des grands, sont tellement occupés de leur grandeur, et que toutes leurs pensées se renferment tellement en eux-mêmes, qu' ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, de peur que s' ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tînt compte sur celles qu' ils esperent

p220

pour eux-mêmes : ce qui fait que leurs plus intimes amis n' osent leur demander leur faveur dans leurs affaires, à moins qu' ils ne l' ayent achetée par des services réels, et que ce soit plutôt une récompense qu' une grace. Ainsi ils font véritablement trafic de leur credit et de leurs paroles. Et l' on peut dire, sans leur faire tort, qu' ils ne sont que des marchands d' une condition plus relevée. La connoissance des autres verités qui leur sont nécessaires pour s' acquitter de leurs devoirs ne leur est pas moins difficile à acquérir. Ils les haïssent toutes naturellement, parcequ' elles les incommodent dans leurs passions. Ce sont des liens qui les mettent à l' étroit, qui les troublent dans

leurs plaisirs, et qui leur rendent leur grandeur presque inutile. Ainsi la corruption de leur coeur les en éloigne, et cette corruption est favorisée par tous les objets qui les environnent. Chacun sait qu' ils n' aiment pas la verité qui les rabaisse, et qu' ils aiment le mensonge qui les flatte ; et ainsi on s' efforce à l' envi de les tromper, parcequ' on s' aime plus que l' on ne les aime.

p221

Il est vrai qu' il se mêle quelque chose de cette mauvaise complaisance dans la conduite que l' on tient à l' égard de tout le monde ; mais on en a néanmoins infiniment davantage pour les grands que pour les autres : car l' intérêt augmente le desir de plaire, et la crainte de déplaire à proportion que ceux avec qui on traite sont plus capables ou de servir, ou de nuire, c' est-à-dire, qu' ils sont plus grands. Et par là il est visible que tout degré de grandeur est un obstacle à la verité, et que vouloir s' élever plus haut dans le monde, c' est vouloir que la verité ait plus de peine à se faire entendre à nous. Mais ce n' est pas seulement la cupidité qui cache la verité aux grands, la prudence même est obligée souvent de la couvrir, ou du-moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foiblesse. Car la complaisance continuelle de ceux qui les environnent, ayant produit dans leur esprit une delicatesse qui les rend incapables de souffrir la verité dans sa pureté et dans sa force, il faut par necessité ne leur en montrer qu' une partie, et leur faire

p222

plutôt entrevoir les choses, que de les leur proposer expressément. On parle quelquefois sincerement et avec ouverture aux personnes du commun ;

mais qui l'oseroit faire à l'égard des grands, et même qui le doit faire, à moins qu'ils ne témoignent eux-mêmes de le désirer ? La vérité cherche quelquefois les petits, et elle se présente à eux sans qu'ils la demandent ; mais il faut que les grands la cherchent avec grand soin, et qu'ils aillent au-devant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

## DE LA GRANDEUR P.2 CH.5

*combien l'état des grands leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.*

s'il est si difficile aux grands de connaître leurs devoirs, il ne l'est pas moins de s'en acquitter après les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas besoin pour surmonter toutes les passions injustes des hommes, qui s'y opposent, et qui sont

p223

en cela favorisés par leurs propres passions. S'ils sont chargés, par exemple, de la distribution de quelques bénéfices, et qu'ils y veuillent suivre les lois de l'église, quels obstacles n'y trouvent-ils point ? Il faut rebuter ceux qui s'en croiroient obligés, et aller chercher des gens qui se croiront au-contraire obligés qu'on ne pensât point à eux.

Il faut qu'ils cherchent non ceux qui leur font la cour dans l'espérance de les obtenir ; mais ceux qu'ils ne connaissent pas, ou qui tâchent de se cacher pour éviter qu'on ne les choisisse. Les grands auroient-ils jamais recherché la nomination d'aucun bénéfice pour n'en user qu'à ces conditions ? Et néanmoins ils n'en peuvent user légitimement qu'avec ces conditions.

Ces difficultés qui naissent de leur condition, ne sont pas moins sensibles à l'égard des devoirs communs

du christianisme, auxquels ils ne sont pas moins obligés que les autres. Car il faut considerer que comme étant grands, ils ne laissent pas d' être hommes, les devoirs de leur

p224

condition ne les dispensent pas des devoirs et des suites de la condition commune des hommes. Ils sont hommes pecheurs ; c' est-à-dire, pleins de corruption, de miseres, de tenebres, et de plaies interieures. Ils doivent connoître ces plaies ; ils y doivent remedier. Ils sont orgueilleux ; ils ont besoin de s' humilier. Ils sont voluptueux ; ils ont besoin de se mortifier. Ils sont attachés aux biens du monde ; ils ont besoin de s' en détacher. Ils sont tous hors d' eux-mêmes et tout dissipés ; ils ont besoin de se recueillir. Le moyen ordinaire de se guerir de ces maladies, est de se priver des choses qui les causent et qui les nourrissent. Mais c' est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se séparer ni de leurs richesses, ni de leurs honneurs, ni de leur pompe. Ils sont peu en état de pratiquer la mortification, et encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au-dehors. Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu' ils guerissent d' une maniere extraordinaire,

p225

et en quelque sorte miraculeuse dans l' ordre même de la grace. Il faut qu' ils soient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richesses, penetrés de leur misere dans leur bonheur apparent. Ainsi au-lieu que les autres soûtiennent par les exercices exterieurs la foiblesse de leur esprit et de leur vertu, il faut que les grands au-contre

surmontent par la force de leur esprit et de leur vertu tous les empêchemens extérieurs. Ils ne sçauroient être dans la véritable disposition que Dieu leur demande, et que la raison exige d'eux, s'ils ne se considèrent dans trois ordres différens ; dans l'ordre extérieur, dans l'ordre naturel, et dans l'ordre intérieur qui dépend de la vertu. Selon l'ordre extérieur, ils sont plus que les autres : selon l'ordre naturel, ils sont entièrement égaux aux autres : et selon l'ordre intérieur, ils sont obligés par humilité de se mettre au-dessous des autres. Les sentimens qui naissent de ces trois ordres doivent subsister ensemble ; et s'ils sont obligés pour conserver l'ordre extérieur de se tenir dans le rang qui

p226

leur appartient selon le monde, ils ne doivent pas laisser pour cela de se tenir dans une égalité parfaite avec le reste des hommes, qui les rende doux, compatissans et charitables envers tous ; et ils ne sont pas de même dispensés de reconnoître que peut-être leurs péchés et leurs défauts les font regarder de Dieu et des anges comme les derniers des hommes. On ne sçauroit nier qu'ils ne soient obligés d'être dans ces dispositions ; mais qu'il est difficile de les allier ensemble ! L'esprit de l'homme est si étroit qu'il ne faut presque rien pour le remplir. Ainsi il arrive d'ordinaire que la qualité de grand leur fait presque oublier qu'ils sont hommes, et encore plus qu'ils sont pécheurs. Ils ne se regardent presque jamais que par l'ordre extérieur, par leurs richesses, par leur noblesse, par leurs charges ; et ils ne regardent de même les autres hommes que par ce qui les rabaisse au-dessous d'eux. C'est une illusion qui naît comme naturellement de cet état, et qui ne se peut dissiper que par une grâce extraordinaire qui les fasse rentrer en

eux-mêmes en même-temps qu' ils sont attirés au-dehors avec tant de violence.

Quel moyen d' être environné de biens et d' honneurs et de ne s' en rien attribuer ; de les regarder toujours comme n' étant point à soi, et comme servant seulement à son ministère ?

Si les grands n' avoient point de passion pour toutes ces choses, l' usage légitime leur en seroit plus facile ; mais ils en sont pleins, et ils les ont même plus violentes que les autres.

Ils sont remplis de concupiscence pour les richesses, pour l' éclat, pour les plaisirs ; et ces richesses, cet éclat, ces plaisirs se présentent incessamment à eux. Ils ne peuvent pas s' en priver absolument comme les autres, cependant il leur est aussi défendu qu' aux autres de s' y arrêter, d' en jouir, et de s' y plaire. Qui est-ce, dit l' écriture, qui peut toucher de la poix sans se souiller ? Quis etc. ? Qui peut boire de ce vin délicieux sans s' en enivrer ? La raison ne nous fait point d' autre réponse, sinon que cela paroît impossible ; et il faut avoir recours à la foi

pour ne pas desespérer absolument. Que si ces difficultés sont très-grandes pour ceux mêmes à qui l' âge et l' expérience ont pu faire sentir le néant et la vanité du monde, et de tout ce qui y flatte l' esprit et les sens, et qui ayant éprouvé les amertumes qui sont mêlées avec les douceurs qu' il nous présente, ont pu en concevoir quelque sorte de dégoût ; que sera-ce pour ceux qui commencent de les goûter ; qui n' ont encore aucune expérience des misères attachées à tous les plaisirs ; qui ont peu de connoissance des devoirs du christianisme, et peu de vûe de leurs dangers ; qui ont le coeur ouvert à tous les objets des sens qui sont propres à attirer l' estime des

hommes ; et qui la desirent avec passion ;  
qui plaisent au monde, et à qui  
le monde plaît ; qui sont entraînés  
vers le vice par mille tentations et exterieures  
et interieures ; et qui ont à  
combattre en même-temps les plus  
violens efforts de leur propre corruption,  
les charmes les plus attirans du  
monde, et les plus dangereux artifices  
des démons ?  
On peut conclure de tout cela, que

p229

comme la vie des monasteres est une  
vie formée par des saints pour aller  
plus facilement au ciel, la vie que les  
grands mènent d' ordinaire à la cour,  
est une vie formée pour aller très-facilement  
en enfer. Et il n' y a qu' à  
étendre la comparaison pour reconnoître  
qu' elle est parfaitement juste.  
Les facilités de se sauver que les saints  
ont procurées à ceux qui vivent dans  
des monasteres bien réglés, consistent  
en ce qu' ils ont, autant qu' ils  
ont pu, fermé toutes les portes au  
diable, et ouvert toutes les portes de  
la grace. Ils ont banni les plaisirs par  
les austerités, l' avarice par la pauvreté,  
l' oisiveté par le travail, l' orgueil  
par l' obeïssance et l' humilité. Ils ont  
appliqué les hommes à la lecture, à  
la priere, au silence, afin de donner  
entrée à la verité et à la grace. Ils  
ont tâché que toutes choses portassent  
à Dieu et détruisissent l' esprit du  
monde.  
La vie de la cour est dressée sur le  
même modelle, mais dans une fin  
toute contraire. Elle est toute composée  
de ce qui donne entrée au peché,  
comme l' oisiveté, le divertissement,

p230

la conversation des hommes avec les  
femmes, les mauvais discours, les  
maximes de libertinage, d' interêt,

d' ambition, de colere, de vengeance, et tout ce qui excite les passions. On a tâché d' en bannir tout ce qui porte à Dieu, et à rentrer en soi-même, comme la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l' occupation legitime et utile.

Que faut-il donc que les grands fassent par se garantir de ce danger ? Prendront-ils part à cette vie ? Mais s' ils s' y abandonnent, les voilà perdus par cette vie même ; car on ne doit pas prétendre de se sauver dans une vie toute d' oisiveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d' y apporter quelque temperament, de donner quelque chose au monde, sans s' y laisser tout-à-fait aller ? Mais le monde souffrira-t-il ce partage, et ne les traitera-t-il point de ridicules ? Il faudra donc le choquer en mille occasions : ce qui demande une extrême force. Mais quelques grandes que soient ces difficultés, il faut que les grands se resolvent de les surmonter en demeurant dans le monde, puisqu' il

p231

n' y a point de necessité qui ne doive ceder au danger de se perdre pour l' éternité, comme dit Tertullien : Quacumque etc.

DE LA GRANDEUR P.2 CH.6

*etat de grandeur contraire à l' instinct du christianisme.*

tout cela fait voir que l' état des grands est un état violent pour des chrétiens et qu' il est contraire au premier instinct que l' esprit de Dieu inspire aux ames qu' il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s' éloigner des tentations. C' est un instinct qui porte à l' imitation de la vie de Jésus-Christ sur la terre, qui a été toute contraire dans l' exterior, à celle des grands. Et comme cet instinct demeure dans

les grands, lorsqu' ils sont veritablement  
chrétiens, il faut par necessité  
qu' il produise en eux un combat et  
une opposition interieure contre les  
servitudes ausquelles leur condition

p232

les engage, qui les fasse crier avec  
Job : Quare etc. ? Pourquoi  
faut-il, Seigneur, qu' une ame qui doit  
être toute penetrée du sentiment  
de sa bassesse et de sa misere, se trouve  
dans l' éclat et dans les honneurs,  
et qu' elle soit environnée d' une troupe  
de gens qui lui veulent persuader  
qu' elle est heureuse ? Pourquoi faut-il  
qu' elle commande aux autres, elle  
qui devrait être assujettie à toutes les  
creatures ? Pourquoi faut-il qu' elle  
jouisse des biens du monde, elle qui  
devrait être toute plongée dans l' amertume  
de la penitence ?

Il est si vrai que l' état de grandeur  
est contraire par lui-même à cet instinct  
que l' esprit de Dieu forme dans  
le coeur de tous les veritables chrétiens,  
qu' il n' y a point presque de vertu  
chrétienne à laquelle il n' ait quelque  
opposition, et dont il ne nous  
éloigne de soi-même.

Il est contraire à l' esprit de foi, puisque  
la foi nous sépare des choses présentes  
et visibles pour nous attacher  
aux choses invisibles et éternelles : et  
la grandeur au-contre nous attache

p233

aux choses visibles et temporelles, en  
les approchant de nous, et en nous  
forçant de les voir et de les sentir dans  
ce qu' elles ont de plus éclatant et de  
plus delicieux.

Il est contraire à l' esperance chrétienne,  
parceque cette vertu nous  
fait mettre notre confiance et notre  
appui en Dieu seul, au-lieu que la  
grandeur porte d' elle-même à mettre

son appui et sa confiance dans les richesses,  
selon ce que dit le sage : *la*  
*forteresse du riche*, c'est-à-dire, son soutien  
et l'objet de son espérance, *consiste*  
*dans ses richesses : Substantia etc.* . Ce qui  
fait aussi que S. Paul recommande particulièrement  
aux riches du monde,  
de ne mettre pas leur espérance dans  
des richesses incertaines : *Neque etc.*, parcequ'il  
savait que c'étoit-là la pente, où le  
poids même des richesses les portoit.  
Il est contraire à l'esprit de charité,  
parceque la charité ne se regarde point  
elle-même, et qu'elle se rapporte toute  
aux autres ; au-lieu que l'instinct de la  
grandeur est de ne regarder que soi, et  
de rapporter toutes choses à soi.

p234

Enfin il est contraire à l'esprit de  
recueillement, par la dissipation continuelle  
où il engage ; à l'esprit de  
penitence par les plaisirs qu'il fournit ;  
à l'esprit de pauvreté par l'abondance  
des biens du monde qui l'accompagne ;  
et à l'esprit d'humilité par les  
objets d'ambition et d'orgueil qu'il  
présente sans cesse à l'esprit.  
Que si l'état des grands est tel que  
nous l'avons représenté, il est clair  
qu'il peut bien être souffert lorsque  
Dieu nous l'impose, qu'il peut être  
accepté par soumission à sa volonté ;  
mais qu'il ne peut être recherché  
volontairement sans présomption  
et sans imprudence. Il faut que ce soit  
la vûe de l'ordre de Dieu et de sa  
volonté qui nous y console, comme  
c'est sa grace qui nous y doit soutenir.  
C'est pourquoi l'écriture, en nous  
marquant à quoi nous nous devons  
porter de nous-mêmes, nous avertit  
qu'il ne faut pas demander à Dieu les  
grandes charges, ni les grands emplois : *Noli etc.*  
Elle nous avertit de n'exposer pas nos  
fautes aux yeux du peuple, en nous

p235

chargeant de le gouverner : Non etc.

## DE LA GRANDEUR P.2 CH.7

*que les grands ont besoin de la plupart des vertus dans un degré héroïque.*

quelques grands que soient ces dangers qui sont attachés à la grandeur, ceux qui s'en trouvent chargés par l'ordre de Dieu, ne doivent pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultés que les moindres. Il sauve, comme dit l'écriture, aussi-bien avec peu de forces, qu'avec des troupes innombrables ; et dans le trésor infini de ses grâces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir même ces grâces proportionnées, il faut que les grands connaissent la grandeur de leurs besoins, et qu'ils sachent que les grâces communes n'y suffisent pas.

p236

La foi commune, par exemple, qui suffit pour détacher un homme de médiocre condition des petits biens qu'il possède, ne suffit pas pour séparer les grands de l'impression de tant de grands objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foi très-vive, très-agissante, très-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, et qui leur en découvre le néant et la vanité. Et ils ont besoin de même d'une espérance très-ferme et très-solide, puisqu'il faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grandes secousses auxquelles ils sont exposés, et qu'elle résiste à tous les vents, et à toutes les tempêtes du monde. Ils ont besoin d'une charité et d'une force très-extraordinaire, et qui approche en quelque sorte de celle

des martyrs, puisqu' elle les doit rendre  
toûjours prêts à perdre toutes  
choses pour l' intérêt de la justice et  
du prochain. Ceux que Dieu tient  
dans l' obscurité ne sont pas exposés  
à ces grandes épreuves de tout perdre,  
ou de perdre Dieu ; mais les  
grands y sont continuellement exposés,

p237

et ils y doivent être toûjours préparés.  
Il faut que leur fortune et leur  
grandeur ne tiennent à rien, et qu' elles  
soient continuellement dans leurs  
mains, en attendant que Dieu leur  
présente quelque occasion de les perdre  
pour son service.

Si les devoirs auxquels ils sont obligés  
étoient toûjours clairs, il seroit  
bien plus facile de les accomplir  
en prenant resolution de se perdre  
dans le monde une fois pour toutes,  
ce qui n' est pas si grande chose. Mais  
la difficulté consiste en ce qu' ils sont  
souvent fort obscurs. S' il faut perdre  
sa fortune et sa grandeur pour  
l' intérêt de Dieu, il ne la faut pas  
prodiguer temerairement sur un caprice,  
lorsque Dieu ne le demande  
pas. Il y a beaucoup de choses qu' il  
faut tolerer pour se reserver aux grandes  
occasions. La condescendance  
chrétienne n' est pas moins une vertu,  
que le zele et la fermeté. Et s' il  
faut éviter la lâcheté qui fait trahir  
la justice, il ne faut pas moins s' éloigner  
d' une certaine generosité humaine  
qui se précipite sans utilité  
dans le danger. Rien n' est plus difficile

p238

que de faire ce discernement :  
car sous prétexte de condescendance  
on souffre toûjours l' oppression de la  
justice : et si l' on ne veut rien souffrir,  
on se rend en moins de rien inutile.  
Il faut donc souffrir quelque chose,

et ne pas tout souffrir. Mais qui trouvera les justes bornes, et le temperament raisonnable que l' on doit garder en cela ? On ne le peut sans une très-grande lumiere ; et cette lumiere ne s' obtient que par de grandes prieres, non plus que la force necessaire pour suivre et pour executer ce qu' elle dicte. De sorte que l' on peut dire des grands en quelque sorte ce que Saint Gregoire disoit des pasteurs, qu' il faut qu' ils soient les plus éminens dans l' action, et les plus élevés dans la contemplation.

Enfin, la patience necessaire aux grands pour souffrir les accidens ausquels leur condition les expose, est encore beaucoup au-dessus de celle qui suffit au commun du monde : et l' on peut dire qu' il faut qu' ils y succombent s' ils ne sont plus patiens que les autres hommes. Leur ame est devenue par l' accoûtumance, plus delicate

p239

et plus sensible que celle des autres : et cependant ils sont beaucoup plus en butte aux grandes disgraces : on les trouve par-tout, et on leur peut nuire en mille manieres. Il n' arrive que trop souvent que ceux qui ont plus de credit se plaisent à rabaisser ceux que leur naissance et leur merite devroient élever au-dessus d' eux. Il n' y a rien sans doute de plus dur et de plus sensible que ce traitement, ni qui porte davantage à l' impatience et à la colere. Cependant tous les remedes qu' on y pourroit apporter par la force sont funestes, injustes et criminels. Il n' y en a point d' autre que la souffrance : et si cette souffrance est chrétienne et humble, elle ne peut être l' effet que d' une très-grande patience et d' une extrême sagesse.

DE LA GRANDEUR P.2 CH.8

*que tout ce qui montre combien il est difficile aux grands de vivre chrétiennement, fait voir l' éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du christianisme malgré toutes ces difficultés.*

mais si pour satisfaire aux devoirs de la grandeur, et pour vaincre les obstacles qu' elle y apporte, on a besoin de tant de graces, et d' un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure, que les grands qui satisfont en effet, et qui surmontent tous les obstacles de leur condition, possèdent ce degré de vertu si éminent. Et c' est ce qui a porté les saints à relever par des éloges extraordinaires les personnes de grande qualité qui ont honoré l' eglise par leur piété. Ils savoient assez que dans cette ligne infinie de notre durée, qui s' étend du premier moment de notre être jusques à l' éternité, la distinction des conditions n' a lieu que

dans un atome imperceptible qui est l' espace de notre vie, et que dans tout le reste de ces temps infinis qui la doivent suivre, il n' y aura plus d' autre difference entre les hommes que celle qui vient de la difference de leurs merites. Mais ils mesuroient la vertu des grands par la grandeur des empêchemens que la grace leur avoit fait vaincre. C' est pour cette raison que Saint Paulin fut comblé de louanges durant sa vie par les plus grands saints de son temps, et qu' il s' est plu lui-même à relever la vertu de l' illustre Melanie, dont il décrit l' arrivée en Italie dans une de ses lettres d' une maniere si édifiante. Quels éloges n' a-t-on point donné de même à l' empereur Theodose pour avoir fait ce que cent mille penitens ont fait aussi bien que lui ; parcequ' on supposoit qu' un empereur avoit besoin d' une plus grande

vertu que les autres pour embrasser la  
penitence comme les autres ?  
Ce n' est donc point par une complaisance  
humaine, mais par une lumiere spirituelle  
que les saints ont témoigné  
une estime particuliere pour  
la vertu des grands. Ils les ont regardés

p242

avec raison comme des trophées de  
la grace de Jésus-Christ,  
et comme étant plus capables que personne  
d' en faire connoître la force. En  
effet qu' y a-t-il de plus admirable que  
de voir que Dieu grave par son esprit  
l' humilité dans des coeurs, que toutes  
choses portoient à l' orgueil ; qu' il leur  
fasse entendre sa voix malgré le bruit  
et le tumulte dans lequel ils vivent, et  
qu' il les préserve de la corruption du  
monde, pendant qu' ils respirent un air  
si contagieux ? Quelle chaleur interieure  
ne doivent-ils point avoir, puisqu' elle  
est capable de resister au froid  
mortel que la vie qu' ils mènent dans  
le monde produiroit dans tous les autres ?  
Il y a si loin de la vie de la cour  
à la vie chrétienne, qu' on doit juger  
que ceux qui ont fait ce voyage ont  
beaucoup de force. Que s' ils paroissent  
quelquefois plus las que ceux qui vivent  
dans la retraite, ce n' est pas  
qu' ils ayent moins de vigueur ; mais  
c' est qu' ils ont fait plus de chemin.  
Ainsi ceux qui n' ont presque rien  
quitté pour Dieu, et qui ne perdent  
rien en le servant, ont raison de s' humilier  
par l' exemple des grands, et de

p243

se confondre dans leur lâcheté, en considerant  
les violences que les grands  
sont obligés de se faire pour surmonter  
les empêchemens dont ils sont environnés.  
C' est aussi dans cette vûe que l' eglise  
prend plaisir de proposer au commun  
du monde la vertu des grands,

comme étant plus capable de faire impression sur leur esprit que celle des autres. Car il est certain que rien n' est plus propre pour confondre l' orgueil, la délicatesse et l' impenitence des petits que l' humilité, la mortification et la penitence des grands. Leur exemple a une efficace toute particuliere, et leur grandeur n' a pas moins de force pour inspirer la vertu, qu' elle en a pour autoriser le vice. On est disposé à la regarder avec admiration, et l' on se porte facilement à imiter ce que l' on admire : c' estpourquoi il est juste que l' eglise se serve d' eux pour le bien, comme le démon se servoit d' eux pour le mal, et qu' elle en fasse des instrumens de salut, comme il en faisoit des instrumens de dannation.

Non seulement on ne doit pas avoir

p244

beaucoup d' estime pour leur vertu ; mais il est juste d' avoir pour eux une reconnoissance particuliere, et durant leur vie et après leur mort. Et l' on peut dire qu' il n' y a point de personnes à qui les prieres de l' eglise soient plus dûes et puissent être plus utiles. Car si selon la doctrine de Saint Augustin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur sert qu' à proportion qu' ils ont merité par leurs actions, que ce qu' on feroit pour eux leur servît après leur mort, les grands qui ont protégé l' eglise durant leur vie meritent que l' eglise prie pour eux avec d' autant plus de zele qu' elle a plus de sujet d' esperer d' obtenir l' effet de ses prieres de la misericorde de Dieu.

MANIERE ETUDIER CHRESTIENNEMENT

p261

I.

La première des règles que l'on peut donner sur la manière d'étudier chrétiennement, et qui est le fondement de toutes les autres, est de regarder l'étude, non comme une occupation indifférente, mais comme une action très-importante dans notre vie, et qui étant bien ou mal faite peut beaucoup contribuer à notre salut ou à notre perte. Et il est bon avant toutes choses de bien

p262

s'affermir dans ce principe et d'en considérer les raisons.

li.

L'étude n'est pas une action courte et passagère ; c'est une action longue et qui se renouvelle souvent. Il est donc d'une extrême conséquence qu'elle soit bien réglée, et que le temps que nous y employons ne soit pas perdu ? Car s'il n'est pas permis de dissiper inutilement son bien ; et si c'est un grand péché de perdre une somme considérable d'argent au jeu ou pour quelque autre chose non nécessaire, parce que les biens temporels nous sont donnés de Dieu pour être la matière de nos bonnes œuvres, et non pas de nos vains divertissements ; il est encore moins permis de consumer inutilement le temps qui nous est donné pour acquérir l'éternité, et dont la perte est plus irréparable que celle de toutes les autres choses temporelles.

lii.

Nous devons considérer que le temps que nous employons à l'étude est non seulement le prix de l'éternité ; mais que c'est encore un présent

p263

que nous recevons toujours de la

main de Dieu, et dont nous lui devons  
toûjours une nouvelle reconnoissance ;  
et nous ne sçaurions nous  
en acquitter qu' en employant continuellement  
pour lui ce que nous recevons  
continuellement de lui. Enfin  
c' est une dette que nous contractons  
à tout moment, puisqu' il ne nous  
donne ce temps que pour en bien user,  
et qu' il se reserve le droit de nous en  
faire rendre compte. C' est un talent  
et un dépôt qu' il nous confie. Il nous  
demandera compte de l' emploi que  
nous en aurons fait. Et je ne voi pas  
qu' on ait droit d' esperer d' être reçûs  
favorablement de lui si nous ne lui  
en pouvons rendre d' autre que de lui  
dire : Seigneur, de ce temps que vous  
m' avez donné pour operer mon salut,  
j' en ai employé tant à lire des livres  
de médisance, tant à lire des romans  
et des comedies, tant à lire des livres  
qui m' étoient entierement inutiles  
pour mes emplois. Car si ce discours  
nous paroît dès à-présent ridicule,  
pouvons-nous esperer qu' il nous justifie  
devant Dieu et devant ses anges ?

p264

lv.  
L' étude n' est pas seulement une occupation ;  
mais c' est tout le travail  
des enfans, et une grande partie de  
celui des personnes qui ont choisi  
pour l' emploi de leur vie des exercices  
qui dépendent plus de l' esprit que  
du corps. Or il est très-necessaire que  
notre travail soit bien réglé ; parcequ' il  
est très-necessaire que nôtre  
penitence soit bien réglée et que  
le travail en fait toûjours la principale  
partie. Car si la penitence qui  
doit purifier toutes nos fautes, et qui  
nous doit acquitter de nos dettes, ne  
fait au-contraire que nous souiller et  
nous charger davantage, quelle esperance  
nous reste-t-il ? Si etc. ?  
Si le jeûne qui est de  
soi-même une oeuvre de penitence est  
rejeté de Dieu lorsqu' il est corrompu  
par la propre volonté ; ce qui fait

dire à Dieu par son prophete, qu' il  
n' approuvoit point les jeûnes des  
juifs, parcequ' ils les faisoient par caprice  
et par fantaisie : combien sera-t-il  
plus éloigné d' approuver et de recevoir  
comme des oeuvres de penitence  
les études qui n' auront pour but que

p265

la vanité, la curiosité, ou un divertissement  
inutile.

V.

Enfin il faut considerer que l' étude  
est la culture et la nourriture de notre  
esprit. Ce que nous lisons entre dans  
notre memoire, et y est reçû comme  
un aliment qui nous nourrit, et  
comme une semence qui produit dans  
les occasions des pensées et des desirs,  
et qui ne se reçoit jamais même sans  
penser : car nous pensons toûjours  
aux choses que nous apprenons, puisque  
la memoire et l' intelligence sont  
des pensées de notre ame. Elles sortent  
de nous par ces actions au même  
temps qu' elles y entrent ; et elles sont  
capables de nous souiller en y entrant,  
parcequ' elles sont toûjours accompagnées  
de quelque complaisance et  
de quelque approbation insensible. Si  
l' on ne prend donc point indifferemment  
toute sorte d' aliment, et si l' on  
évite avec soin tous ceux qui nous  
peuvent nuire ; si l' on ne sème pas  
dans ses terres toutes sortes de semences,  
mais seulement celles qui sont  
utiles : combien doit-on encore apporter  
plus de discernement à ce qui

p266

sert de nourriture à notre esprit, et  
ce qui doit être la semence de nos pensées ?  
Car ce que nous lisons aujourd' hui  
avec indifferance se réveillera  
dans les occasions, et nous fournira,  
sans même que nous nous en appercevions,  
des pensées qui seront une

source de notre salut ou de notre perte.  
Dieu réveille les bonnes pensées  
pour nous sauver, le diable réveille  
les mauvaises pensées dont il trouve  
les semences en nous, afin de nous  
perdre, et nous lui en donnons occasion,  
lorsque nous ne faisons point de  
scrupule de remplir notre memoire  
d' une infinité de choses vaines et dangereuses.  
Vi.

Il est d' autant plus necessaire d' apporter  
une attention particuliere à ce  
discernement des bonnes et des mauvaises  
nourritures de notre esprit, que  
nous n' avons point d' avertissement  
naturel qui nous les fasse distinguer.  
Car dans la nourriture du corps l' on  
distingue d' ordinaire par le goût même  
ce qui nuit à la santé ; Dieu ayant  
pourvû par ce moyen à la conservation  
de notre vie corporelle, depeur

p267

que notre intemperance ne nous portât  
à nous nourrir de poisons. Mais  
il n' en est pas de même dans les alimens  
de l' ame. Nous n' avons point  
naturellement de goût spirituel qui  
distingue les bons alimens des mauvais.  
Nous trouvons même quelquefois  
les poisons plus agreables que les  
meilleures nourritures, tant notre goût  
spirituel est corrompu. Et ainsi il faut  
suppléer par une attention toute particuliere  
à cette corruption de notre  
esprit. Et c' est une des manieres dont  
nous devons pratiquer cet avertissement  
du sage : Omni etc.

Ce qui nous doit porter à  
veiller avec soin sur tout ce qui entre  
dans un vase si precieux.

Vii.

Si notre ame doit être le sanctuaire  
de Dieu ; si elle doit être cette maison  
d' oraison, dont il est dit : Domus etc., ne  
craignons-nous point que Dieu ne nous  
reproche d' avoir profané ce temple,  
et qu' il ne nous dise comme aux  
juifs, que nous avons fait de sa maison  
une retraite de voleurs ; que nous

en avons fait un theatre et un lieu de  
comédie en remplissant notre memoire  
de ces images profanes qui deshonnorent  
la sainteté d' un lieu qui  
doit être consacré à Dieu, et qui  
troublent la tranquillité de nos prieres  
par les vains fantômes qu' elles nous  
présentent au temps où nous en devons  
être les plus dégagés ?

Viii.

Il y a des poisons dans les livres, qui  
sont visibles et grossiers. Il y en a d' invisibles  
et de cachés. Il y a des livres  
qui sont tout empestés, et d' autres qui  
ne sont corrompus qu' en certaines  
parties. Et il y en a peu qui ne le soient  
en cette maniere. Car les livres sont  
les ouvrages des hommes ; et la corruption  
de l' homme se mêle dans la plûpart  
de ses actions. Et comme elle  
consiste dans l' ignorance et dans la  
concupiscence, presque tous les livres  
se ressentent de ces deux defauts.  
Ils se ressentent de son ignorance  
par les maximes fausses qui y sont semées.  
Ils se ressentent de la concupiscence,  
parceque les passions qui nous  
possèdent s' imprimant dans nos livres,  
et portent ensuite cette impression

insensible jusques dans l' esprit de ceux  
qui les lisent.

lx.

C' est le sentiment de quelques medecins,  
que dans toutes les viandes il  
y a toûjours quelque chose de mortel.  
Et ils ajoûtent, que toutes les maladies  
viennent de l' amas de cette matiere  
mortelle qui demeure dans les  
corps après la digestion des alimens.  
Mais ce qui n' est peut-être pas vrai de  
la nourriture du corps, l' est sans doute  
de celle de l' esprit. Il y a peu de livres  
qui n' enferment quelque sorte de venin  
par la raison que nous avons marquée.  
L' homme se mêle par-tout.  
Ainsi en lisant les livres des hommes,

nous nous remplissons insensiblement  
des vices des hommes.

X.

Outre cette corruption qui vient  
des livres mêmes, il y en a une autre  
qui vient de nous, et qui gâte les  
meilleures choses que nous trouvons  
dans les livres. Notre coeur est un  
vase qui peut corrompre tout ce qu' il  
reçoit. Les plus utiles instructions  
nous peuvent être un sujet de vanité,  
et même d' erreur, par la fausse application

p270

que nous en pouvons faire. Si  
elles sont bonnes en soi, elles ne sont  
pas bonnes pour nous. Elles nous détournent  
de notre voie, et nous amusent  
en nous faisant quitter celles qui  
nous sont vraiment importantes.

Xi.

Pour éviter ces diverses sortes de  
poisons, il faut user de divers remedes.  
Et premierement pour se garantir  
de celui qui naît de la corruption même  
de notre coeur, il n' y en a point  
d' autre que de le purifier sans cesse  
par les exercices d' une vie chrétienne.  
Il faut donc avoir dans l' esprit, que  
cette pureté de coeur est la principale  
disposition à l' étude ; comme la principale  
préparation d' un vase, où l' on  
doit verser une liqueur precieuse, est  
de le bien nettoyer.

Sincerum etc.

Sans cela tout s' y aigrit, tout s' y  
corrompt, comme nous avons déjà dit.  
Ainsi c' est une priere qui convient particulièrement  
à ceux qui étudient, que  
celle du prophete roi : Cor etc.

p271

Xii.

Il ne faut pas s' imaginer qu' il suffise  
de croire avoir le coeur pur, et que  
par là on soit en état de lire les choses  
les plus mauvaises. La force chrétienne

consiste à se croire foible ; et  
c' est une partie de la pureté, que d' apprehender  
beaucoup de la souiller par  
des lectures dangereuses. Il faut donc  
avec cela travailler à éviter les poisons  
qui se trouvent dans les lectures.  
S' ils sont grossiers, il faut les éviter  
par le retranchement de toute curiosité  
pour ces sortes de choses : s' ils  
sont subtils et imperceptibles, il faut  
s' adresser à Dieu par la priere, afin  
qu' il nous les fasse connoître, ou  
qu' il nous les fasse éviter sans même  
que nous les connoissions. C' estpourquoi  
il n' y a gueres d' action  
qui ait plus besoin de priere que l' étude.  
Et c' est un grand defaut que  
d' en commencer aucune sans élever  
son esprit à Dieu, et sans le supplier  
de la benir et de nous préserver du  
danger qui en est inséparable. Car si  
par une coûtume très-juste on ne  
prend point la nourriture du corps  
sans demander la benediction de Dieu,

p272

afin que ce qui doit servir pour soûtenir  
notre vie, ne serve point de matiere  
au diable pour nous faire perdre  
la vie de l' ame ; combien devons-nous  
encore être plus soigneux de nous  
adresser à Dieu, lorsque nous prenons  
cette nourriture spirituelle, qui est encore  
plus capable d' exciter en nous  
toutes sortes de passions, et qui le  
fait necessairement si la benediction  
de Dieu n' en empêche les mauvais  
effets, et si la charité ne dissipe l' enflure  
qu' elle produit.

Xiii.

Par cette priere nous offrons à Dieu  
nos lectures et notre étude comme  
une action qui lui est consacrée, et  
que nous faisons pour lui. Mais afin  
que notre priere soit reçûe, il faut  
qu' elle soit sincere : c' est-à-dire qu' il  
soit vrai que ce soit pour Dieu que  
nous étudions, que le desir de le servir  
soit le motif qui nous porte à  
étudier, et que ce soit sa volonté  
qui regle nos études. Car il ne faut

pas s' imaginer que pour avoir offert en l' air à Dieu notre étude, elle lui soit effectivement consacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu' il

p273

produit lui-même dans nous, et ce qui vient de son propre esprit et non pas du nôtre. De sorte que si notre étude n' a pour principe en effet que la curiosité, ou la vanité, ou quelque autre mauvais desir, on a beau l' offrir à Dieu, on ne la rendra pas innocente, et l' on fera plutôt une injure à Dieu en le suppliant d' agréer une chose qui n' est pas entreprise pour lui ; ce qui seroit contraire à sa sainteté, et à sa justice.

Il est donc necessaire que notre étude pour être digne d' être offerte à Dieu, ait Dieu même pour principe, c' est-à-dire, qu' elle naisse du desir de lui obeïr. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la penitence generale du travail que Dieu a imposée à tous les hommes, et que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquitter de nos devoirs. Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu et le desir de lui plaire n' est pas ce qui nous fait étudier, puisque cette volonté est juste, raisonnable, et non fantasque et capricieuse.

p274

Un juge qui étudie les choses de son métier, peut dire qu' il étudie par la volonté de Dieu. Mais s' il s' amusoit à apprendre la langue des indiens ou des chinois, il seroit bien difficile qu' il pût répondre sincerement à Dieu s' il lui demandoit pour qui il fait ces sortes d' études : Seigneur, c' est pour vous que je les fais.  
Xiv.

Il ne faut pas pourtant porter cette  
regle si avant, que l' on ait du scrupule  
de toutes les études qui ne se rapportent  
pas directement à notre profession.  
Car pourvû que nous y employions le  
temps necessaire pour nous  
y rendre habiles, on a quelque liberté  
pour le reste des études, pourvû que  
l' on n' en abuse pas. Et le moyen de  
n' en pas abuser est de les rapporter à  
quelque chose d' utile en soi, et qui  
nous puisse servir, comme à savoir  
l' histoire, à écrire, à parler ; parceque  
ce sont des professions generales qui  
ne sont pas incompatibles avec notre  
profession particuliere.

Xv.

Il ne faut pas même entendre ces  
maximes avec cette rigueur, que l' on

p275

s' imagine que ce soit un mal de prendre  
plaisir à son étude, et d' en faire  
même où l' on recherche en quelque  
façon le divertissement de l' esprit. Car  
si ces études qui nous divertissent sont  
d' ailleurs dans l' ordre de nos devoirs,  
c' est un soulagement que Dieu accorde  
à notre foiblesse, et nous devons  
nous servir de ce moyen pour y avancer  
davantage, étant certain que les  
études que l' on fait avec plaisir entrent  
bien plus avant dans la memoire, que  
celles que l' on fait avec dégoût et avec  
chagrin.

Pour les lectures de pur divertissement,  
comme celle des livres de voyages,  
de medailles, etc. Elles peuvent  
être legitimes en la maniere que les  
divertissemens sont legitimes, c' est-à-dire,  
pour remettre notre esprit lorsqu' il  
est fatigué et abattu par des études  
serieuses, pour le renouveler et  
pour l' occuper lorsqu' il n' est pas capable  
d' autre chose. Mais il faut avoir  
soin que ces divertissemens ne soient  
point en eux-mêmes dangereux, et  
que de plus on ne s' y accoûtume pas  
de telle sorte, que l' on se lasse facilement  
des lectures serieuses. C' estpourquoi

il faut un peu souffrir de lassitude avant que d' avoir recours à ces sortes de remedes.

Xvi.

La vûe qui nous fait regarder l' étude comme une penitence et un travail que Dieu nous impose, nous découvre aussi la plûpart des dispositions que nous devons y apporter qui se peuvent reduire à celle-ci, de travailler fidellement, exactement, perseveramment.

La fidelité consiste à

s' appliquer autant que l' on peut aux mêmes heures, aux mêmes études, afin d' honorer Dieu par l' ordre de nos études, aussi-bien que par nos études mêmes, et de ne se laisser point surmonter à la paresse qui nous porteroit à employer inutilement le temps que nous avons destiné à nos études. L' exactitude consiste à faire les choses aussi-bien que nous les pouvons faire, en considerant que c' est pour Dieu que nous les faisons, et qu' il merite bien toute notre application.

Et la perseverance consiste dans la continuation d' une même sorte d' étude, tant qu' elle nous est utile, en évitant ainsi l' inconstance

qui est si naturelle à l' amour-propre. Il est bon pour cela de se souvenir de cette parole du prophete : Maledictus etc. : et de celle du sage : Qui etc. La premiere doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à Dieu une partie du temps que l' on devoit employer à son service, et qui est contraire à la fidelité que l' on lui doit. Et la seconde condanne non seulement le defaut d' exactitude, mais aussi le desordre, qui sont les deux vices contraires aux deux autres qualités des études que l' on fait chrétiennement.

Xvii.

Il ne faut pas s' imaginer que la vie de l' étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve serieuse

trouveront au-contre que la vie  
d' une étude toute pure est la plus pénible  
de toutes les vies, et que les autres  
le sont presque à proportion qu' elles  
approchent davantage de celle-là.  
La raison en est qu' il n' y a rien  
de plus contraire à la nature que l' uniformité  
et le repos, parceque rien

p278

ne nous donne plus de lieu d' être  
avec nous-mêmes. Le changement  
et les occupations extérieures nous  
emportent hors de nous, et nous divertissent  
en faisant que nous nous  
oublions nous-mêmes. De plus ce  
langage des morts est toujours un  
peu mort, et n' a rien qui pique vivement  
notre amour-propre, et qui  
réveille fortement nos passions. Il est  
destitué d' action et de mouvement. Il  
ne porte dans notre esprit que des  
idées assez languissantes des choses  
dont il nous parle, parcequ' il n' est  
pas aidé du ton, du geste, du visage,  
et de toutes les autres choses qui contribuent  
à rendre vives les images qui  
entrent en nous par la conversation  
des hommes. Enfin il nous parle peu  
de nous-mêmes, et il nous donne peu  
de lieu de nous voir avec plaisir. Il  
flatte peu nos espérances, et tout cela  
contribue à mortifier étrangement l' amour-propre,  
qui n' étant pas satisfait  
répand la langueur et le dégoût  
dans toutes les actions.  
C' est ce qui fait qu' on souffrira plus  
facilement la vie d' un capucin, qu' une  
étude solitaire dans une chambre.

p279

Il est plus facile d' être soldat ou marchand,  
d' aller sur mer, de hasarder  
sa vie, que de vivre dans le repos  
d' une solitude réglée. Pourquoi cela ?  
Parcequ' il n' y a rien de si difficile que  
de se souffrir et de se sentir, et que

l' on fait toutes choses pour l' éviter.  
Lors donc qu' on a choisi ce genre de  
vie, il faut se résoudre en même-temps  
de combattre la langueur et la paresse.  
Car l' amour-propre qui veut avoir  
son compte, tâche de regagner d' un  
côté ce qu' il perd de l' autre. Ainsi ne  
pouvant jouir de l' agitation qui le satisferoit  
le plus, il veut au-moins  
jouir de l' exemption de travail et de  
peine, et il nous entraîne de ce côté-là  
avec violence. C' estpourquoi si  
l' on n' y prend-garde, la vie de l' étude  
porte au relâchement dans la mortification,  
à la paresse et à toutes ses  
suites, et il est besoin d' un effort continu  
pour s' en préserver.

Xviii.

Il faut combattre ces vices et directement  
et par adresse. On les combat  
directement par toutes les raisons  
qui peuvent exciter en nous une ardeur  
nouvelle ; par la consideration

p280

des fatigues et des peines qui sont  
jointes à tous les emplois du monde,  
et par la crainte d' être du nombre de  
ceux dont il est dit, *qu' ils ne sont point  
dans les travaux des hommes, et qu' ils  
n' auront point de part aux fleaux que  
Dieu leur envoie*, ce qui est une marque  
d' une extrême colere de Dieu  
contr' eux. Mais il est bon d' y employer  
aussi quelque sorte d' adresse,  
de se tromper soi-même, de n' envisager  
cette vie que par parties, c' est-à-dire,  
de ne considerer qu' une entreprise  
particuliere dont on voit la fin,  
comme celle de quelque lecture ou  
de quelque ouvrage qui ne dure pas  
long-temps, en n' étendant pas sa vûe  
plus loin alors. Après cette entreprise  
il en viendra une autre, et cependant  
l' esprit n' est pas accablé. En un  
mot il faut faire à l' égard de l' étude  
ce que Saint Gregoire conseille de faire  
à l' égard du jeûne, qui est de commencer  
par jeûner, et de promettre  
à son corps quelque soulagement à  
l' avenir. Il faut ainsi commencer par

étudier, et se promettre quelque soulagement quand on aura fait quelque étude considerable. Et il n' est pas toujours

p281

mauvais de se l' accorder effectivement, étant certain que dans les études on avance quelquefois davantage en reculant un peu, et en ne poussant pas son esprit à bout par la trop longue continuation du travail.

Xix.

Nos études doivent être réglées selon nos emplois ; et si nous n' avons point d' autre emploi que l' étude, il faut qu' elle tende toute à la fin que nous nous y serons proposée, comme nous étant la plus proportionnée.

Mais il faut considerer que nous avons deux sortes d' emplois, et que nous devons ainsi nous proposer deux sortes de fins ; l' une particuliere qui dépend de plusieurs circonstances, et qui peut être ainsi differente, selon les differentes personnes qui s' appliquent à l' étude ; l' autre generale et commune à tous, qui est de donner à son ame la nourriture qui lui est necessaire pour subsister dans la voie de Dieu, de peur de tomber dans l' état dont le prophete parle quand il dit : Percussus etc. Ce pain de l' ame sont les

p282

instructions solides de la pieté, que Saint Chrysostome juge si necessaires, qu' il n' a pas craint de dire dans l' homelie 3 du Lazare : Non etc.

Et quoiqu' on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu suppleant dans les ignorans à cet exercice par d' autres exercices de travail, de penitence et d' humiliation, qui étant faits avec un esprit de pieté sont une excellente lecture, elles doivent neanmoins faire comprendre aux personnes qui sont capables de s' occuper à

la lecture, combien c' est un grand défaut  
à eux d' employer tout leur temps  
à des études qui se rapportent aux autres,  
et de n' en faire jamais qui se  
rapportent directement à eux-mêmes.  
Sans doute qu' il est très-difficile de se  
sauver dans une telle disposition, et  
qu' en la considérant bien on ne trouvera  
pas d' excès dans les paroles de  
Saint Chrysostome. Car il est certain  
que nous avons toujours un poids qui  
nous entraîne en bas, c' est-à-dire à la  
vie charnelle. Pour y tomber il n' y a  
qu' à se laisser aller, et à ne faire point

p283

d' effort pour s' en empêcher, le torrent  
nous emportera de lui-même.  
Or un des principaux efforts que nous  
devons faire, c' est de méditer la parole  
de Dieu, soit dans l' écriture, soit  
dans les autres livres de piété, n' y  
ayant rien qui soit plus propre pour  
résister à l' esprit du monde et aux maximes  
du monde.

Xx.

Le monde nous parle en mille manières.  
Il nous fait entendre sa voix  
trompeuse presque par toutes les créatures  
qui nous servent de piège, selon  
le sage. Le discours commun des  
hommes est tout formé sur la concupiscence,  
et non sur la vérité. Ce que  
l' on y appelle bien, honneur, plaisir,  
félicité, mal, misère, infamie, sont  
les objets que la concupiscence désire  
ou fuit, et auxquels elle a attaché ses  
idées. Le moyen donc de résister à  
l' impression si continuelle de ce langage  
du monde, si l' on n' a soin d' écouter  
Dieu qui nous parle dans ses écritures,  
et dans les livres qui ont été  
faits par son esprit.

Xxi.

Un grand serviteur de Dieu conseilloit

p284

aux personnes qui avoient de la memoire, d' apprendre par coeur divers pseumes, et diverses sentences de l' ecriture sainte dans le dessein de sanctifier la memoire par ces divines paroles. Et cet exercice est particulierement necessaire à ceux qui l' ont profanée en y recevant une infinité de choses qui ont été écrites par l' esprit du diable dans le dessein de tromper les hommes par un faux agrément, qui nous rend les vices aimables lorsqu' ils sont représentés avec un tour ingenieux. Que si l' on ne penetre pas d' abord la beauté et la profondeur de l' ecriture, la lecture ne laisse pas d' en être utile pourvû qu' on la fasse avec respect, et que l' on attribue à son ignorance, et non à l' ecriture même, le peu de goût et le peu d' ouverture que l' on y a. Car c' est à l' égard de ceux qui sont dans cette disposition respectueuse qu' on doit entendre ce que dit Origene : Si etc. :

p285

si le son, dit-il, des paroles de l' ecriture frappe quelques fois vos oreilles, sachez que la premiere utilité que vous en recevez, est d' entendre simplement ces paroles qui vous tiennent lieu d' une priere qui chasse loin de vous le venin des puissances ennemies qui vous attaquent ; et ce que dit S. Chrysostome dans l' homelie 3 du Lazare : Quid etc. Encore que vous n' entendiez pas ce qui est enfermé dans l' ecriture, la lecture ne laisse pas d' imprimer dans votre esprit plusieurs effets de grace et de sainteté.

Xxii.

Il faut donc avoir dans l' esprit que les autres sciences ont leur temps séparé, et qu' il est permis de les quitter quand on en a appris autant qu' il nous étoit necessaire ; mais que l' étude de la morale chrétienne que l' on doit faire dans l' ecriture et dans les livres des saints, ne se doit jamais quitter, et qu' elle doit durer autant que la vie, sans qu' on puisse jamais

p286

dire qu' on en est assez instruit. Car il ne suffit pas de savoir ces vérités d' une maniere speculative, ni quelles soient cachées dans quelques recoins de notre memoire ; il faut qu' elles soient vives et présentes à notre esprit, et qu' elles se présentent lorsqu' il est question de les mettre en pratique : ce qui ne se peut faire si nous n' avons soin de les renouveler sans cesse, et si nous ne tâchons de les imprimer, non seulement dans notre memoire, mais aussi dans notre coeur.

TRAITE EDUCATION PRINCE P.1

p287

*contenant les vûes generales que l' on doit avoir pour bien élever un prince.*

I.

Un jeune prince est un enfant de Dieu, destiné par la providence divine à des emplois très-importans, mais très-dangereux, et qui peut être un grand instrument de la misericorde ou de la colere de Dieu sur les hommes.

p288

li.

Son éducation doit avoir pour but de le rendre capable de s' acquitter de tous les devoirs ausquels sa condition l' engage, et de le préparer à tous les dangers ausquels cette condition l' expose.

lii.

Un prince n' est pas à lui, il est à l' etat. Dieu le donne aux peuples en

le faisant prince : il leur est redevable de tout son temps. Et si-tôt qu' il est capable de discernement, il commet une double faute s' il ne s' applique avec tout le soin qu' il peut aux études et aux exercices qui servent à le disposer à s' acquitter des devoirs d' un prince. Car il ne se fait pas seulement tort à soi-même en abusant de son temps ; mais il fait tort à l' etat auquel il le doit.

Iv.

Ceux qui sont chargés de son éducation, en commettent encore une plus grande s' ils ne lui en procurent la meilleure et la plus digne d' un prince qu' il leur est possible. Car outre l' injustice qu' ils commettent envers ce prince et envers l' etat, ils se rendent

p289

encore participans de toutes les fautes dont il auroit pu être préservé par une bonne éducation.

V.

Cette éducation chrétienne se rapportant directement au salut du prince et au bien du peuple, et pouvant avoir des suites d' une consequence infinie, on la doit regarder comme la chose du monde la plus importante. Toutes les raisons d' intérêt et de dépense, et tous les respects humains doivent toujours céder à celle-là. Il ne faut rien négliger de ce qui y peut être utile. Il faut éviter tout ce qui y peut être désavantageux. Enfin c' est ce qui doit tenir lieu de fin ; tout le reste ne peut tenir lieu que de moyens.

Vi.

Il est certain qu' un des principaux soins de ceux qui sont chargés de cette éducation, doit être de faire un bon choix de celui ou de ceux à qui ils doivent confier l' éducation du jeune prince ; mais il est impossible de n' y agir pas témérairement, si l' on ne sait quelles qualités sont nécessaires pour cet emploi.

Vii.

Le mauvais choix que l' on fait quelquefois dans ces rencontres, vient de la basse idée que l' on a de ce qui est nécessaire à un homme qui entreprend d' élever un prince. La plupart croient qu' il suffit qu' il ne soit point vicieux, et qu' il ait quelque connoissance des belles lettres : d' autres desirent particulièrement qu' il soit habile dans l' histoire. Il y en a qui cherchent des gens qui sachent parfaitement les mathematiques : d' autres y considerent principalement ce que l' on appelle savoir le monde. Enfin, on ne se propose d' ordinaire que des vûes particulieres et basses, et qui ne répondent en aucune sorte à la grandeur de la fin que l' on doit avoir.

Viii.

Il est facile de reconnoître que toutes ces vûes sont petites, et qu' elles ne sont nullement proportionnées au but que l' on doit se proposer en instruisant un jeune prince ; puisqu' un homme peut avoir toutes ces qualités, et être néanmoins un mal-habile homme ; et qu' un prince peut

être fort bien instruit dans les langues, dans l' histoire, et dans les mathematiques, et être néanmoins très-mal élevé, parcequ' on lui aura gâté le jugement, et qu' on ne l' aura formé à rien de ce qui lui est le plus nécessaire pour vivre en prince chrétien.

lx.

On fait, par exemple, beaucoup d' état de l' histoire pour les princes, et avec raison, puisqu' elle leur peut être fort utile, pourvû qu' on la leur montre comme il faut. Mais si on n' y apporte le discernement nécessaire, elle leur nuit souvent plus qu' elle ne leur sert. Car l' histoire n' est d' elle-même qu' un amas confus de faits.

Les gens dont on y parle sont pour  
l' ordinaire vicieux, imprudens, emportés.  
Leurs actions sont souvent  
rapportées par des écrivains peu judicieux,  
qui louent et blâment les  
choses par caprice, et qui impriment  
par leurs discours mille mauvais modèles  
et mille fausses maximes dans  
l' esprit de ceux qui les lisent sans discernement.  
X.  
Un précepteur qui aura le jugement

p292

peu exact, rendra encore cette étude  
de beaucoup plus dangereuse. Il versera  
indifferemment dans l' esprit du  
jeune prince les sottises des livres et  
les siennes propres. Il gâtera les meilleures  
choses par le mauvais air qu' il  
y donnera, de sorte qu' il arrivera souvent  
qu' en le remplissant d' une science  
confuse, il ne fera qu' étouffer en  
lui ce que la nature lui avoit donné  
de bon sens et de raison.  
Xi.

La plûpart des choses sont bonnes  
et mauvaises selon le tour qu' on y  
donne. La vie des méchants peut être  
aussi utile que la vie des saints, quand  
elle est bien proposée, qu' on en fait  
voir la misere, et qu' on en inspire  
l' horreur. Et la vie des saints peut  
être aussi dangereuse que celle des méchants,  
quand on la propose d' une  
maniere qui porte, ou à en abuser,  
ou à la mépriser.

Xii.

Les sciences ont leurs utilités et  
leurs inutilités, principalement pour  
des princes, et on les peut apprendre  
toutes d' une maniere basse et d' une  
maniere relevée. Peu de personnes en

p293

savent faire la difference. Cependant  
il est si important de la faire, qu' il  
vaut souvent mieux les ignorer absolument,

que de les savoir bassement,  
en s' enfonçant dans ce qu' elles ont  
d' inutile. Il y a peu de personnes  
dont on puisse dire ce que Tacite dit  
d' Agricola : Retinuitque etc. La plupart  
de ceux qui y sont les plus habiles,  
sont ceux qui en jugent le plus  
mal, parcequ' ils en font l' objet de leur  
passion, et qu' ils mettent leur gloire  
dans l' exactitude, et non dans l' utilité  
de ces connoissances. Il y a de fort  
habiles mathematiciens qui croient  
que c' est la plus belle chose du monde,  
que de savoir s' il y a un pont et  
une voute suspendue autour de la planete  
de Saturne. Un prince doit savoir  
ce que l' on en dit, car ces connoissances  
ne coûtent gueres. Mais si  
on ne lui apprend en même-temps que  
tout cela n' est qu' une curiosité assez  
vaine, on lui fait tort. Car il vaut  
mieux ignorer ces choses, que d' ignorer  
qu' elles sont vaines.

Xiii.

Cela fait voir que la qualité la plus

p294

essentielle à un précepteur que l' on  
destine à un prince, est une certaine  
qualité qui n' a point de nom, et que  
l' on n' attache point à une certaine  
profession. Ce n' est pas simplement  
être habile dans l' histoire, dans les  
mathematiques, dans les langues,  
dans la politique, dans la philosophie,  
dans les cérémonies, dans les  
intérêts des princes : on peut suppléer  
à tout cela. Il n' est pas nécessaire que  
celui qui est chargé de l' instruction  
d' un prince, lui montre tout ; il suffit  
qu' il lui montre l' usage de tout. Il faut  
même par nécessité qu' il se fasse soulager,  
et que pendant qu' il se prépare  
à certaines choses, il soit seulement témoin  
de ce qui lui est enseigné par  
d' autres. Mais on ne supplée point à  
cette qualité essentielle qui le rend capable  
de cet emploi ; on ne l' emprunte  
point d' autrui ; on ne s' y prépare  
point. La nature la commence, on  
l' acquiert par un long exercice et par

une infinité de reflexions. Et ainsi ceux qui ne l' ont pas, et qui sont un peu avancés en âge, sont incapables de l' avoir jamais.

p295

Xiv.

On ne peut mieux la faire comprendre, qu' en disant que c' est cette qualité qui fait qu' un homme blâme toujours ce qui est blâmable, qu' il loue ce qui est louable, qu' il rabaisse ce qui est bas, qu' il fait sentir ce qui est grand, qu' il juge sagement et équitablement de tout, qu' il propose ses jugemens d' une maniere agreable et proportionnée à ceux à qui il parle ; et enfin qu' il tourne en toutes choses à la verité l' esprit de celui qu' il instruit.

Xv.

Il ne faut pas s' imaginer qu' il le fasse toujours par des reflexions expresses, ni qu' il s' arrête à tout moment à donner des regles du bien et du mal, du vrai et du faux ; il le fait au-contraire presque toujours d' une maniere insensible. C' est un tour ingenieux qu' il donne aux choses, qui expose en vûe celles qui sont grandes et qui meritent qu' on les considere, qui cache celles qu' il ne faut point faire voir, qui rend le vice ridicule, la vertu aimable, qui forme l' esprit insensiblement à goûter et à

p296

sentir les bonnes choses, et à avoir du dégoût et de l' aversion pour les mauvaises. De sorte qu' il arrive très-souvent que la même histoire, et la même maxime qui sert à former l' esprit quand elle est proposée par une personne habile et judicieuse, ne sert au-contraire qu' à le gêner quand elle est proposée par une personne qui ne l' est pas.

Xvi.

Les précepteurs ordinaires ne se croient obligés d'instruire les princes qu'à certaines heures, et lorsqu'ils leur font expressément ce qu'ils appellent leçon : mais cet homme dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il fait à son disciple une leçon à toute-heure. Car il l'instruit souvent autant dans le jeu, dans les visites, dans les conversations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y sont présents, que lorsqu'il lui fait lire les livres ; parcequ'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui se présentent y sont souvent plus avantageux que les discours étudiés, n'y ayant rien qui penetre

p297

moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agreable de leçon et d'instruction.

Xvii.

Comme cette maniere d'instruire est insensible, le profit que l'on en tire est aussi en quelque sorte insensible, c'est-à-dire, qu'il ne s'apperçoit pas par des signes grossiers et extérieurs ; et c'est ce qui trompe les personnes peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant instruit en cette maniere n'est pas plus avancé qu'un autre ; parcequ'il ne sait pas peut-être mieux faire une traduction de latin en françois, ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile : et ainsi ne jugeant de l'instruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront souvent moins d'état d'un homme vraiment habile, que d'un autre qui n'aura qu'une science basse et un esprit sans lumiere.

Xviii.

Ce n'est pas que dans l'instruction des princes on doive negliger les choses communes, et qu'on ne doive leur apprendre les langues, l'histoire, la chronologie, la geographie, les mathematiques,

et même la jurisprudence  
jusques à un certain point. Il  
faut régler leurs études comme on les  
régleroit à d' autres personnes. Il faut  
tâcher de les rendre laborieux. Il faut  
les faire passer d' une occupation à une  
autre, sans laisser aucun vuide ni aucune  
inutilité. Il faut ménager avec  
adresse, toutes les occasions de leur  
faire apprendre diverses choses. Il  
faut, s' il est possible, qu' ils n' ignorent  
rien de ce qui est celebre dans le monde.  
Tout cela est bon, utile et necessaire  
en soi, pourvû que l' on ne s' y arrête  
pas comme à la fin de leur instruction,  
et que l' on s' en serve à former  
leurs moeurs et leur jugement.

Xix.

Former le jugement, c' est donner  
à un esprit le goût et le discernement  
du vrai ; c' est le rendre delicat  
à reconnoître les faux raisonnemens  
un peu cachés ; c' est lui apprendre  
à ne se pas éblouir par un vain éclat  
de paroles vuides de sens, à ne se  
payer pas de mots, ou de principes  
obscurs, à ne se satisfaire jamais qu' il  
n' ait penetré jusques au fond des choses ;  
c' est le rendre subtil à prendre le

point dans les matieres embarrassées,  
et à discerner ceux qui s' en écartent ;  
c' est le remplir de principes de verité  
qui lui servent à la trouver dans toutes  
choses, et principalement dans  
celles dont il a le plus de besoin.

Xx.

Il faut qu' un précepteur intelligent  
tâche de rendre un prince également  
delicat dans les choses et dans les  
manieres. Car comme il y a des choses  
fausses, il y a aussi de fausses manieres ;  
c' est-à-dire, des manieres qui  
font dans l' esprit des autres des effets  
tout contraires à ceux qu' on y voudroit  
faire. Ceux qui ne s' appliquent  
qu' aux choses, deviennent grossiers

dans les manieres ; et ceux qui ne s' appliquent  
qu' aux manieres, sont d' ordinaire  
peu intelligens dans les choses.  
Le premier est ordinaire aux gens  
de retraite, et l' autre est fort ordinaire  
aux gens du monde. Un prince  
doit éviter tous ces deux defauts, parcequ' il  
a besoin de connoître la verité,  
et de la faire goûter aux autres.  
Et quoiqu' il doive être assez intelligent  
et assez équitable pour reconnoître  
et pour honorer la verité, lors

p300

même qu' elle est proposée avec des  
manieres desagreables, il doit extrêmement  
éviter de la proposer de cet  
air, parcequ' il en détruiroit le fruit  
à l' égard de la plûpart du monde.  
Xxi.

Enfin il lui faut faire remarquer  
qu' il y a du faux par-tout ; qu' il y a  
une fausse valeur, une fausse honnêteté,  
une fausse liberalité, une fausse  
galanterie, une fausse éloquence, une  
fausse raillerie, de faux agrémens.  
Il faut y regarder de bien près, pour  
ne pas prendre l' un pour l' autre ; et il  
est fort difficile qu' on ne s' y méprenne  
lorsqu' on n' a point de regle pour  
en juger, et que l' on ne fait que suivre  
l' impression des autres.

Xxii.

La morale est la science des hommes,  
et particulièrement des princes,  
puisqu' ils ne sont pas seulement hommes,  
mais qu' ils doivent aussi commander  
aux hommes, et qu' ils ne le  
sçauroient faire s' ils ne se connoissent  
eux-mêmes et les autres dans  
leurs defauts et dans leurs passions,  
et s' ils ne sont instruits de tous leurs  
devoirs. C' est donc dans cette science

p301

qu' il les faut principalement former.  
Comme l' usage en doit être continuel,

l' étude en doit être continuelle.  
On ne sçauroit trop tôt la commencer,  
parcequ' on ne peut trop tôt  
commencer à se connoître, et elle  
est d' autant plus commode, que toutes  
choses y peuvent servir. Car on  
trouve par-tout les hommes et leurs  
defauts.

Xxiii.

Il faut tâcher non seulement de leur  
apprendre les veritables principes de  
cette science, mais aussi de leur en  
faire connoître la necessité, et de  
leur en inspirer l' estime et l' amour,  
en leur faisant sentir le malheur effroyable  
de la plûpart des grands,  
qui passent leur vie dans une ignorance  
terrible de ce qui leur est le plus  
important ; qui ne savent ce qu' ils  
font, ni où ils vont ; qui croient  
n' avoir autre chose à faire dans le  
monde que d' aller à la chasse, se divertir,  
ou former des desseins ambitieux  
pour l' agrandissement de leur  
maison, et qui après avoir ainsi vécu  
dans une illusion continuelle durant  
le petit espace d' une miserable vie,

p302

voient disparoître au moment de  
leur mort, tous ces vains fantômes  
qui les avoient occupés, et tombent  
pour jamais dans l' extremité de la misere.

Xxiv.

Il faut les instruire et des devoirs  
generaux des hommes, et des devoirs  
particuliers des princes, et de l' alliance  
de ces devoirs, et sur-tout il  
faut essayer de prévenir cet oubli où  
les grands tombent insensiblement,  
de ce qui leur est commun avec tous  
les autres hommes, en n' attachant  
leur imagination qu' à ce qui les en  
distingue. Pour cela il est necessaire  
de leur faire bien comprendre la veritable  
nature de toutes ces choses, ce  
que c' est que la grandeur, son origine,  
sa fin, ce qu' elle a de réel, ce  
qu' elle a de vain ; ce que les inferieurs  
doivent aux grands, ce que les  
grands doivent aux inferieurs, ce qui

les rabaisse ou les élève devant Dieu  
et devant les hommes.

Xxv.

Comme l' affection des hommes est  
nécessaire au ministère auquel les  
princes sont appelés, on les doit

p303

instruire avec grand soin de ce qui  
l' attire ou qui l' éloigne, de ce qui  
gagne ou choque les esprits, de ce  
qui plaît ou déplaît au monde. Il leur  
faut découvrir les sources cachées de  
tous ces effets, et les secrets ressorts  
qui causent ces différens mouvemens,  
afin qu' ils les sachent faire jouer selon  
le besoin qu' ils en auront. Mais  
en même-temps il leur faut faire connoître  
combien cette petite adresse  
est vaine quand on ne s' y propose  
point d' autre fin que celle de faire  
réussir quelques desseins de fortune,  
ou de jouir de la satisfaction d' être  
aimé. Et c' est pourquoy il leur faut  
montrer que toutes ces actions se  
peuvent pratiquer par des vûes plus  
hautes et plus relevées, et que l' on  
les peut rendre infiniment plus utiles  
pour le ciel, qu' elles ne le sont pour  
le monde.

Les grands, par exemple, sont  
obligés par leur condition même,  
d' être dans un exercice continuel de  
civilité, et quand ils s' en acquittent  
comme il faut, elle leur sert beaucoup  
à attirer l' estime et l' amour des  
hommes : mais cet exercice n' est pour

p304

la plûpart d' entr' eux qu' un amusement  
très-vain. Comme ils la pratiquent inégalement,  
et qu' ayant une extrême  
complaisance pour les uns, ils ont une  
extrême fierté pour les autres ; il arrive  
souvent qu' ils ne réussissent pas  
dans les desseins de se faire aimer. Et  
quand ils y réussiroient, ce succès ne

leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces mêmes offices de civilité pratiqués par d' autres vûes, c' est-à-dire, par des vûes de charité, peuvent devenir un exercice continuel de vertu, et ils produisent même plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l' on y recherche ordinairement, qui est de gagner l' affection de ceux à qui on les rend.  
Xxvi.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres, que les loix de Dieu sont si justes et si saintes, qu' il n' y a point de voie plus propre pour attirer l' admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chrétienne d' une maniere haute et heroïque ; et que les qualités et les actions qui déplaisent davantage à Dieu, comme l' insolence, l' orgueil,

p305

l' injustice, l' emportement, sont aussi celles qui attirent le plus le mépris et l' aversion des hommes. Il n' y a rien de si aimable qu' un homme qui ne s' aime point, et qui rapporte tout à Dieu et au service des autres, en quoi consiste la pieté d' un chrétien ; ni rien de si haïssable qu' un homme qui n' aime que soi-même, et qui rapporte tout à soi, en quoi consiste le déreglement de l' homme.  
Xxvii.

Mais quoique cette étude doive être la principale et la plus continuelle de celle où l' on applique les princes ; il faut néanmoins que cela se fasse d' une maniere si proportionnée à leur âge et à la qualité de leur esprit, que non seulement ils n' en soient pas chargés, mais même qu' ils ne s' en aperçoivent pas. Il faut tâcher qu' ils sachent toute la morale, sans savoir presque qu' il y ait une morale, ni qu' on ait eu dessein de les en instruire, ensorte que lorsqu' ils l' étudieront dans le cours de leurs études, ils s' étonnent de savoir par avance beaucoup plus que ce qu' on y enseigne.

Xxviii.

Rien n' est plus difficile que de se proportionner ainsi à l' esprit des enfans ; et c' est avec raison qu' un homme du monde dit, que c' est *l' effet d' une ame bien forte et bien élevée, de se pouvoir accommoder à ces allures pueriles .*

Il est facile de faire des discours de morale pendant une heure ; mais d' y rapporter toujours toutes choses, sans qu' un enfant s' en apperçoive et s' en dégoûte, c' est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes.

Xxix.

Il y a deux choses dans les vices ; le dérèglement qui les rend desagréables à Dieu ; la sottise ou le ridicule, qui les rend méprisables aux hommes. Les enfans sont d' ordinaire peu sensibles à la premiere ; mais on leur peut faire beaucoup sentir la seconde, par mille manieres ingenieuses que les occasions fournissent. Ainsi en leur faisant haïr les vices comme ridicules, on les préparera à les haïr comme contraires aux loix de Dieu : et l' on diminuera cependant l' impression qu' ils font sur leurs esprits.

Xxx.

On doit considerer que le temps de la jeunesse est presque le seul temps où la verité se présente aux princes avec quelque sorte de liberté. Elle les fuit tout le reste de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conspirent presque qu' à les tromper, parcequ' ils ont interêt de leur plaire, et qu' ils savent que ce n' en est pas le moyen que de leur dire la verité. Ainsi leur vie n' est pour l' ordinaire qu' un songe, où ils ne voient que des objets faux et des fantômes trompeurs.

Il faut donc qu' une personne  
chargée de l' instruction d' un prince,  
se représente souvent que cet enfant  
qui est commis à ses soins, approche  
d' une nuit où la verité l' abandonnera ;  
et qu' il se hâte ainsi de lui dire et de  
lui imprimer par avance dans l' esprit,  
tout ce qui lui est le plus necessaire  
pour se conduire dans les tenebres  
que sa condition apporte avec soi par  
une espece de necessité.

Xxxi.

Il ne faut pas se contenter de lui  
éclairer l' esprit par plusieurs principes  
de verité qui l' aident à se conduire

p308

et à se regler dans ses actions :  
mais il faut lui inspirer en general  
l' amour de la verité en toutes choses,  
et un extrême desir de n' être point  
trompé. Il faut tâcher de lui faire  
bien comprendre qu' il est impossible  
qu' il ne le soit toute sa vie, s' il ne  
témoigne à tous ceux qui l' approcheront,  
qu' il n' aime rien tant que la verité,  
et qu' il ne hait rien tant que le  
mensonge et la tromperie.

Xxxii.

Il y a des gens qui trompent les autres  
par interêt et sans se tromper  
eux-mêmes ; mais il y en a aussi une  
infinité d' autres qui ne font que leur  
communiquer leurs propres erreurs,  
c' est-à-dire les fausses idées, et les  
fausses opinions dont ils ont l' esprit  
rempli. Et comme la vie des grands  
se passe presque toute dans un commerce  
continuel avec les hommes,  
ils sont aussi plus exposés que les autres  
à ce danger ; de sorte que s' ils n' y  
prennent-garde ils reünissent en eux  
toutes les faussetés qui sont séparées  
dans les autres hommes. Il faut donc  
faire connoître à celui qu' on instruit,  
l' interêt qu' il a de se garantir non

p309

seulement de la tromperie artificieuse,  
maligne et intéressée de ceux qui tâcheront  
de le surprendre ; mais aussi de  
cette autre tromperie que l' on peut appeller  
de bonne-foi, qui se communique  
par les discours de tous ceux presque  
avec qui il sera obligé de vivre,  
qui étant pleins eux-mêmes de faussetés  
qu' ils ne connoissent pas, les font  
passer sans le savoir dans l' esprit des  
autres par leurs entretiens.

Xxxiii.

Si les trompeurs de ce dernier genre  
sont plus aimables que les autres,  
ils sont aussi plus dangereux.  
Car ils ne se contentent pas de nous  
ôter la connoissance de plusieurs faits  
particuliers à quoi les autres s' attachent  
principalement ; mais ils nous  
ôtent même celle des principes par  
lesquels on en doit juger ; et en nous  
inspirant mille fausses maximes, ils  
nous corrompent l' esprit et le coeur.  
Il faut donc le porter à être également  
en garde contre les uns et les  
autres, et à regarder comme le plus  
grand des malheurs celui d' être privé  
de la lumiere de la verité, par laquelle  
on doit conduire sa vie, et sans

p310

laquelle il est impossible de ne s' y pas  
égarer, et de ne pas tomber dans les  
précipices qui sont la fin de ce funeste  
égarement.

Xxxiv.

Il faut prévoir en particulier les  
causes ordinaires des malheurs des  
grands, et tâcher de le prémunir de  
ce côté-là ; et sur-tout il faut lui inspirer  
une horreur extrême des guerres  
civiles et de toutes sortes de brouilleries,  
qui sont pour les princes des  
sources de maux presque irreparables,  
et des abysmes sans fond.

Xxxv.

Il est nécessaire de bien connoître  
les defauts de celui qu' on instruit ;  
c' est-à-dire qu' il faut bien remarquer  
la pente de sa concupiscence, afin de

se servir de toutes sortes d' adresses  
pour la diminuer par le retranchement  
de tout ce qui la fortifie, en distinguant  
toujours avec soin les défauts  
passagers et que l' âge emporte,  
de ceux qui s' accroissent par l' âge  
même.

Xxxvi.

On doit avoir pour but, non seulement  
de le préserver des chûtes ;

p311

mais de répandre dans son esprit certaines  
semences qui le puissent aider  
à s' en relever, s' il étoit si malheureux  
que de s' y laisser aller. Et ces  
semences sont les vérités solides de  
la religion, principalement sur la manière  
de se rétablir dans l' innocence  
qu' on a perdue. Car quoique ces  
vérités s' obscurcissent quelquefois  
par l' enivrement du monde lorsque  
les jeunes princes commencent à le  
goûter ; elles se réveillent aussi quelquefois  
dans la suite, quand il plaît  
à Dieu de les regarder d' un oeil de  
misericorde.

Xxxvii.

Il n' est pas seulement nécessaire de  
former autant que l' on peut leur esprit  
à la vertu ; mais il est encore nécessaire  
d' y plier leur corps ; c' est-à-dire  
qu' il faut tâcher qu' il ne leur serve  
point d' empêchement à mener une  
vie réglée, et qu' il ne les entraîne  
point par son poids au déreglement et  
au desordre.

Car il faut savoir que les hommes  
étant composés d' esprit et de corps,  
le mauvais pli que l' on donne au  
corps dans la jeunesse, est souvent

p312

dans la suite de la vie un très-grand  
obstacle pour la piété. Il y en a qui  
s' accoûtument à être si remuans, si  
impatiens, et si prompts, qu' ils deviennent

incapables de toutes les occupations  
uniformes et tranquilles :  
d' autres se rendent si delicats, qu' ils  
ne sçauroient souffrir tout ce qui est  
tant-soit-peu penible. Il y en a qui deviennent  
sujets à des ennuis mortels  
qui les tourmentent toute leur vie.  
On dira que ce sont des defauts d' esprit ;  
mais ils ont une cause permanente  
dans le corps ; et c' estpourquoi  
ils continuent lors même que  
l' esprit n' y contribue rien. Car voici,  
par exemple, de quelle sorte il y a  
tant de grands sujets à l' ennui.

Xxxviii.

Le plaisir de l' ame consiste à agir  
et à s' occuper de quelque objet qui  
lui plaise, et la cessation de son  
action, ou une action plus languissante  
lui cause ordinairement du dégoût  
et de l' ennui. C' est ce qui fait  
que l' on s' ennuie dans la solitude,  
parceque l' on n' y a d' ordinaire que  
des pensées foibles, et que les objets  
qui se présentent ne nous remuent

p313

pas assez vivement ; car si-tôt qu' on  
y est assez agité, on cesse aussi de s' y  
ennuyer.

Il arrive de là que ceux dont l' ame  
a été accoûtumée à être ébranlée  
par des mouvemens vifs et violens,  
tombent facilement dans l' ennui, lorsqu' ils  
n' ont plus que des objets qui les  
remuent peu. Et c' estpourquoi ceux  
qui sont accoûtumés aux grands divertissemens,  
aux grandes passions,  
et aux grandes occupations qui leur  
ont agité beaucoup l' esprit, y sont  
plus sujets que les autres, parceque  
leur ame s' est aussi accoûtumée à ne  
se plaire que dans ces grands ébranlemens.  
Et au-contraire ceux dont l' ame  
n' a jamais été fortement remuée, ne  
s' ennuient pas d' ordinaire, parceque  
les objets communs suffisent pour les  
entretenir dans une égalité de mouvement  
qui suffit pour les retirer de l' ennui.  
Or cet ennui n' est pas seulement  
dans l' esprit, il est aussi dans le corps ;

c' est-à-dire, que ce dégoût d' esprit  
est accompagné d' un certain resserrement  
de coeur, qui est un effet entierement  
corporel ; et ces deux mouvemens

p314

se lient tellement ensemble, que  
comme l' esprit étant frappé de dégoût,  
le mouvement corporel suit dans le  
coeur ; de même toutes les fois que le  
mouvement corporel se fait dans le  
corps, les mouvemens et les pensées  
de tristesse et d' ennui se présentent à  
l' esprit en la même maniere que l' idée  
d' un homme nous frappe si-tôt que  
nous entendons son nom, parceque  
ces deux idées sont liées ensemble.  
Encore donc qu' une personne ait  
renoncé par vertu aux grands divertissemens,  
et aux grandes agitations  
de l' ame qui naissent des fortes passions,  
elle peut demeurer neanmoins  
long-temps sujette à l' ennui ; parceque  
n' étant plus remuée que par des objets  
plus foibles, ces objets produisent  
dans le corps le même resserrement de  
coeur, qu' ils avoient accoûtumé autrefois  
d' y produire ; et ce même mouvement  
du corps produit dans l' esprit  
les mêmes pensées de tristesse qui causent  
l' ennui.  
C' est ce qui fait voir qu' il n' y a rien  
de plus dangereux que les grands divertissemens,  
et tout ce qui remue et  
agite l' ame fortement. Car à moins que

p315

de continuer dans cette agitation, ce  
qui est souvent impossible, et ce qui  
seroit le plus grand des malheurs, on  
se met en état d' être en quelque sorte  
miserable toute sa vie ; quoique cette  
misere même soit beaucoup plus heureuse  
dans ceux qui la souffrent avec  
patience, que n' étoit le bonheur apparent  
de leurs divertissemens.  
Xxxix.

Il en est de même de toutes les autres passions, de colere, d' impatience, de crainte. Elles produisent toutes leur impression dans le corps. Cette impression s' excite ensuite malgré qu' on en ait, lorsque ces objets se présentent, et elle se communique à l' esprit jusqu' à quelque degré. Ainsi l' un des plus grands biens qu' on puisse faire à un prince qu' on instruit, est de reprimer pendant qu' il est jeune, les effets extérieurs de ses passions, si l' on ne peut pas l' en guerir absolument, de peur que le corps ne s' y accoûtume, et qu' ayant pris son pli, la guerison n' en devienne infiniment plus penible et plus difficile.

XI.

L' amour de la lecture et des livres,

p316

est un préservatif general contre une infinité de déreglemens ausquels les grands sont sujets lorsqu' ils ne savent à quoi s' occuper. Et c' est pourquoi on ne sçauroit trop l' inspirer aux jeunes princes. Il faut les accoûtumer à lire beaucoup, et à entendre beaucoup lire, et leur ouvrir l' esprit, afin qu' ils s' y divertissent. Il faut même les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d' histoires, de voyages, et de geographie, qui ne leur servent pas peu, s' ils peuvent prendre l' habitude d' y passer un temps considerable sans dégoût et sans chagrin.

TRAITE EDUCATION PRINCE P.2

p317

*contenant plusieurs avis particuliers touchant les études.*

I.

L' instruction a pour but de porter les esprits jusqu' au

point où ils sont capables  
d'atteindre.

li.

Elle ne donne ni la memoire, ni  
l' imagination, ni l' intelligence ; mais  
elle cultive toutes ces parties en les

p318

fortifiant l' une par l' autre. On aide le  
jugement par la memoire, et l' on soulage  
la memoire par l' imagination et  
le jugement.

lii.

Lorsque quelques-unes de ces parties  
manquent, il faut y suppléer par  
les autres. Ainsi l' adresse d' un maître  
est d' appliquer ceux qu' il instruit aux  
choses où ils ont plus de disposition naturelle.

Il y a des enfans qu' il ne faut  
presque exercer que dans ce qui dépend  
de la memoire, parcequ' ils ont  
la memoire forte et le jugement foible ;  
et il y en a d' autres qu' il faut appliquer  
d' abord aux choses de jugement,  
parcequ' ils en ont plus que de  
memoire.

liv.

Ce n' est pas proprement les maîtres  
ni les instructions étrangères qui  
font comprendre les choses, elles ne  
font tout au-plus que les exposer à la  
lumiere interieure de l' esprit, par laquelle  
seule on les comprend. De sorte  
que lorsqu' on ne rencontre pas cette  
lumiere, les instructions sont aussi inutiles  
que si l' on vouloit faire voir  
des tableaux durant la nuit.

p319

V.

Les plus grands esprits n' ont que  
des lumieres bornées, et ils ont toûjours  
des endroits sombres et tenebreux ;  
mais l' esprit des enfans est  
presque tout rempli de tenebres, et  
il n' entrevoit que de petits rayons de  
lumiere. Ainsi tout consiste à ménager

ces rayons, à les augmenter, et à y exposer ce que l' on veut qu' ils comprennent.

Vi.

C' est ce qui fait qu' il est difficile de donner des regles generales pour l' instruction de qui que ce soit, parcequ' il la faut proportionner à ce mélange de lumieres et de tenebres, qui est fort different selon les differens esprits, principalement dans les enfans.

Il faut regarder où il fait jour, et en approcher ce que l' on leur veut faire entendre, et pour cela il faut souvent tenter diverses voies pour entrer dans leur esprit, et s' arrêter à celles qui réussissent le mieux.

Vii.

On peut dire néanmoins generalement, que les lumieres des enfans étant toujourns très-dépendantes des

p320

sens, il faut, autant qu' il est possible, attacher aux sens les instructions qu' on leur donne, et les faire entrer non seulement par l' ouïe, mais aussi par la vûe, n' y ayant point de sens qui fasse une impression plus vive sur l' esprit, et qui forme des idées plus nettes et plus distinctes.

Viii.

On peut conclure de cette ouverture, que la geographie est une étude très-propre pour les enfans ; parcequ' elle dépend beaucoup des sens, et qu' on leur fait voir par les yeux la situation des villes et des provinces : outre qu' elle est assez divertissante, ce qui est encore fort necessaire pour ne les pas rebuter d' abord ; qu' elle a peu besoin de raisonnement, ce qui leur manque le plus en cet âge.

Ix.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile et plus agreable tout ensemble, il ne faut pas se contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes et des provinces ; mais il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus

grandes villes soient peintes, et les leur y faire voir. Les enfans aiment assez cette sorte de divertissement. On leur peut conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d' y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données ; les conciles qui y ont été tenus ; les grands hommes qui en sont sortis. On leur peut dire quelque chose ou de l' histoire naturelle, s' il s' y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la grandeur, et du trafic de ces villes. Et si ce sont des villes de France, il est bon, quand on le peut, de leur marquer les seigneurs à qui elles appartiennent, ou qui en sont gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la geographie que l' on fait exprès, un petit exercice qui n' est qu' un divertissement, et qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l' esprit. C' est que si l' on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur

faire voir toutes les villes dont il est parlé. Enfin il faut tâcher qu' ils placent dans leurs cartes tout ce qu' ils entendront dire, et qu' elles leur servent ainsi de memoire artificielle pour retenir les histoires ; comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

Xi.

Outre la geographie, il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l' on peut faire entrer par les yeux dans l' esprit des enfans.

Les machines des romains, leurs supplices, leurs habits, leurs armes, et plusieurs autres choses de cette nature, sont représentées dans les livres de Lipse, et on les peut montrer utilement aux enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c' étoit qu' un *belier* ; ce que c' étoit que faire *la tortue* ; de quelle sorte les armées romaines étoient ordonnées ; le nombre de leurs cohortes et de leurs legions ; les officiers de leurs armées, et une infinité d' autres choses agreables et curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées. On peut à-peu-près

p323

tirer le même avantage d' un livre intitulé : *Roma Subterranea*, et des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquités de cette premiere ville du monde, et l' on y peut même joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes et de la Chine, où les sacrifices et les pagodes de ces miserables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en même-temps, jusqu' à quel excès de folie les hommes sont capables de se porter, quand ils ne suivent que leurs fantaisies et les lumieres tenebreuses de leur esprit.

Xii.

Le livre d' Aldroandus, ou plutôt l' abregé qui en a été fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourvû que celui qui le leur montrera ait soin d' apprendre quelque chose de la nature des animaux, et de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d' entretien. Il faut aussi se servir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler, ou dans les livres, ou dans l' entretien.

p324

Xiii.

Un homme d'esprit a fait voir en ce temps-ci, par l'essai qu'il en a fait en un de ses enfans, qu'en cet âge ils sont fort capables d'apprendre l'anatomie ; et sans doute on leur en pourroit montrer utilement quelques principes generaux, quand ce ne seroit que pour leur faire retenir en latin les noms des parties du corps humain, en évitant néanmoins de leur donner certaines curiosités dangereuses sur cette matiere.

Xiv.

Il est utile, par la même raison, de leur faire voir les portraits des rois de France, des empereurs romains, des sultans, des grands capitaines, des hommes illustres de diverses nations. Il est bon qu'ils se divertissent à les regarder, et à y avoir recours toutes les fois que l'on en parlera devant eux. Car tout cela sert à arrêter les idées dans la memoire.

Xv.

On doit tâcher d'inspirer aux enfans une honnête curiosité de voir des choses étranges et curieuses, et de les porter à s'informer des raisons de toutes

p325

choses. Cette curiosité n'est pas un vice à leur âge, puisqu'elle sert à leur ouvrir l'esprit, et qu'elle peut les détourner de plusieurs déreglemens.

Xvi.

On peut mettre l'histoire entre les connoissances qui entrent par les yeux, puisqu'on se peut servir pour la faire retenir, de divers livres d'images et de figures. Mais quand même on n'en trouveroit pas, elle est d'elle-même très-proportionnée à l'esprit des enfans. Et quoiqu'elle ne consiste que dans la memoire, elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner le goût.

Xvii.

On leur peut donner d'abord une idée generale de l'histoire universelle,

des diverses monarchies, et des principaux  
changemens qui sont arrivés  
depuis le commencement du monde,  
en divisant la durée des siècles en divers  
âges ; comme depuis la création  
jusques au deluge, depuis le deluge  
jusques à Abraham, depuis Abraham  
jusques à Moïse, depuis Moïse jusques  
à Salomon, depuis Salomon jusques

p326

au retour de la captivité de Babylone,  
depuis le retour de la captivité  
jusques à Jésus-Christ, depuis  
Jésus-Christ jusqu' à nous,  
en joignant ainsi à l' histoire generale  
une chronologie generale.

Xviii.

Mais on leur doit expliquer plus  
particulierement l' histoire du peuple  
juif, et tâcher de la faire servir à les  
affermer de bonne-heure dans la veritable  
religion, comme je dirai ci-après.

Il est bon de joindre toujours à  
l' histoire la chronologie et la geographie,  
en leur faisant voir dans la carte  
les lieux dont on leur parlera, et en  
distinguant toujours par les divers siècles  
tout ce qu' on leur montrera de  
l' histoire.

Xix.

Outre ces histoires qui feront une  
partie de leur étude et de leurs occupations,  
il seroit avantageux de leur en  
conter tous les jours une détachée, qui  
ne tînt point de place dans leurs exercices,  
et qui servît plutôt à les divertir.  
Elle s' appelleroit l' histoire du jour,  
et on les pourroit exercer à en faire  
le recit pour leur apprendre à parler.

p327

Cette histoire doit contenir quelque  
grand événement, quelque rencontre  
extraordinaire, quelque exemple  
remarquable de vice, de vertu,  
de malheur, de prosperité, de bizarrerie.

On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquefois absorbé des villes entieres, les naufrages, les batailles, les loix et les coûtures étrangères. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu' il y a de plus beau dans toutes les histoires ; mais il faut pour cela y être exact et ne passer aucun jour sans leur en conter quelqu' une, en marquant chaque jour celle qu' on leur aura contée.

Xx.

Il faut leur apprendre à joindre ensemble dans leur memoire les histoires semblables, afin que l' une serve à retenir l' autre. Par exemple, il est bon qu' ils sachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des grandes cruautés, des grandes mortalités, des grandes prosperités, des

p328

grandes infortunes, des grandes richesses, de grands conquerans, des grands capitaines, des favoris heureux, des favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grands vices, des grandes vertus.

Xxi.

Ce seroit une chose très-avantageuse, si l' on pouvoit accoûter les enfans des grands à entendre lire pendant qu' on les habille. Ce temps est assez long dans les personnes de condition, et il se consume inutilement, pour ne dire pas dangereusement ; parceque c' est le temps où ceux qui les servent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce temps une infinité d' histoires et de livres de voyages.

Xxii.

La plus grande difficulté de l' instruction des enfans, est de leur montrer la langue latine. C' est une étude sèche

et longue. Et quoique, consistant principalement dans la memoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, néanmoins elle les rebute d' ordinaire

p329

par le travail et par la longueur. C' estpourquoi il arrive très-souvent que les enfans des grands étant plus impatiens et moins appliqués que les autres, apprennent le latin si imparfaitement dans leur jeunesse, qu' ils l' oublient ensuite entierement ; parceque lorsqu' ils entrent dans le monde, ils s' y plongent de telle sorte, qu' ils quittent pendant un temps considerable toutes sortes d' études et de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combien ce defaut est grand, et combien ils ont sujet de s' en repentir, lorsque voyageant dans les pays étrangers, ou étant visités par les étrangers qui viennent en France, ils se trouvent dans l' impuissance de les entretenir. Il leur faut dire qu' il n' y a qu' en France où l' on trouve des gentilshommes qui ignorent le latin ; qu' en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Suede, en Dannemarck, toutes les personnes de condition non seulement l' entendent, mais le parlent facilement. Qu' enfin il n' y a rien de plus honteux que de n' entendre pas la langue de l' eglise, de ne pouvoir prendre part

p330

à ses prieres que comme les plus ignorans d' entre les paysans et d' entre les femmes ; d' être borné à l' entretien de ceux de son siecle, et d' être privé de celui de tous les grands hommes qui nous parlent dans les ouvrages composés en cette langue, que l' on ne connoît jamais qu' imparfaitement, quand on ne les lit que dans des traductions, et que l' on ne

lit même gueres quand on en est réduit là.

Xxiii.

La nécessité et la difficulté de cette langue a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfans dans l' étude qu' ils en doivent faire. C' est ce qui a produit cette grande variété de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun prétendant que la sienne est la meilleure. D' autres ont cru au-contre que la vraie methode étoit de n' en avoir point du-tout, et de leur épargner toutes les épines de la grammaire en les mettant tout-d' un-coup dans la lecture des livres. Plusieurs sont de la pensée qu' il faudroit montrer le latin aux enfans par l' usage,

p331

comme les langues vulgaires, et que pour cela on devoit les obliger à ne parler que latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on usa envers lui, et que par ce moyen à sept ou huit ans il parloit très-purement latin. Les françois, les hollandois, les allemans, les italiens, ont fait leur idole d' un certain livre intitulé : la porte des langues, Janua Linguarum, qui comprend presque tous les mots latins employés dans un discours continu et assez suivi ; et ils se sont imaginés qu' en faisant apprendre d' abord ce livre aux enfans, ils sauroient en peu de temps la langue latine, sans avoir besoin de la lecture de tant de livres.

Xxiv.

Pour dire en un mot ce que l' on doit juger de toutes ces diverses manieres de montrer le latin aux enfans, il est certain qu' il seroit très-avantageux en soi, de leur pouvoir montrer cette langue par l' usage comme une langue vulgaire. Mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultés, qu' il avoit paru jusques ici comme impossible, au-moins

aux personnes du commun, ce qui est le plus grand de tous les défauts. Car premièrement il faut trouver des maîtres qui parlent parfaitement bien latin : ce qui est déjà une qualité bien rare, et souvent ceux qui l'ont ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfans, parcequ' il leur en manque d' autres qui sont infiniment plus nécessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu' on voudra instruire en cette maniere, converseront, ne leur parlent que latin, ce qui est incommode et difficile à pratiquer. Il semble même d' abord qu' il y ait sujet de craindre qu' en introduisant cette regle parmi des enfans que l' on feroit élever ensemble, et en les obligeant de ne parler que latin entr' eux lorsqu' ils ne savent presque rien en cette langue, ce ne soit pas tant le moyen de leur apprendre à parler latin, que de leur desapprendre à parler et à penser, et qu' ainsi cette servitude ne les rende en quelque sorte stupides, par la peine qu' ils auront à exprimer leurs pensées.

Neanmoins comme dans ces sortes de choses il faut infiniment plus déferer à l' experience qu' aux raisonnemens et aux conjectures, l' essai que de fort honnêtes gens en ont fait depuis peu à la vûe de tout Paris, doit persuader toutes les personnes équitables que cette maniere d' instruire les enfans est très-utile, et que les inconveniens que l' on s' y figure, ou ne s' y trouvent pas en effet, ou ne sont pas sans remede. Mais comme ces personnes contribuent beaucoup par leur habileté et par leurs soins à faire reüssir cette methode, et qu' ils ne peuvent pas se charger d' un fort grand nombre d' enfans, toutes les difficultés que nous avons marquées,

ne laissent pas de subsister à l' égard des autres.

Xxv.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres methodes celles qui sont les plus utiles. Et le sens commun fait voir d' abord qu' on ne doit pas se servir de celles où les regles de la grammaire sont exprimées en latin, parcequ' il est ridicule de vouloir montrer les principes d' une langue

p334

dans la langue même que l' on veut apprendre, et que l' on ignore.

Xxvi.

Ceux qui ont voulu introduire l' usage des tables, semblent avoir été trompés, parcequ' ils y ont vû moins de paroles et moins de papier : ce qui leur a donné lieu de s' imaginer qu' il seroit aussi facile à l' esprit de comprendre et de retenir toutes les choses qui sont dans ces cartes, comme il est facile aux yeux de les voir. Mais il n' en est pas ainsi. Lorsqu' il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les mêmes difficultés que si on apprenoit dans un livre ce qu' elles contiennent, et encore de plus grandes, parceque les diverses couleurs, par lesquelles on prétend distinguer les mots de diverses classes, ne sont pas des distinctions bien naturelles, et qui demeurent beaucoup dans l' esprit. S' il n' y avoit que deux ou trois choses à retenir, peut-être cette methode y pourroit-elle servir ; mais y en ayant un très-grand nombre, l' esprit se confond. Il faut donc par nécessité arrêter la memoire par quelques regles plus distinctes et plus précises.

p335

Xxvii.

La pensée de ceux qui ne veulent point du-tout de grammaire, n' est

qu' une pensée de gens paresseux, qui se veulent épargner la peine de la montrer : et bien-loin de soulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puisqu' elle leur ôte une lumiere qui leur faciliteroit l' intelligence des livres, et qu' elle les oblige d' apprendre cent fois ce qu' il suffiroit d' apprendre une seule fois. Ainsi tout considéré, on trouvera que la meilleure maniere pour la plûpart du monde, est de faire apprendre aux enfans assez exactement les petites regles en vers françois, pour les mettre ensuite le plutôt qu' on pourra dans la lecture des auteurs.

Xxviii.

On ne doit pas nier que le livre de Janua Linguarum ne puisse avoir quelque utilité ; mais il est néanmoins fâcheux de charger la memoire des enfans, d' un livre où il n' y a que des mots à apprendre, puisqu' une des plus utiles regles qu' on puisse suivre dans leur instruction, est de joindre toujours ensemble diverses utilités,

p336

et de faire ensorte que les livres qu' on leur fait lire pour leur apprendre les langues, servent aussi à leur former l' esprit, le jugement et les moeurs, à quoi ce livre ne peut rien contribuer : outre qu' il est rare d' avoir assez de perseverance pour l' apprendre tout entier. Je croi donc que la lecture de ce livre pourroit être plus utile à ceux qui instruisent les enfans, qu' aux enfans mêmes, et qu' ils s' en pourroient servir avantageusement pour leur apprendre dans l' entretien et dans les occasions tous les mots particuliers de chaque art et de chaque profession, que la lecture de ce livre leur rendra présens, sans les obliger de l' apprendre en particulier par une étude penible et ennuyeuse.

Xxix.

C' est un avis general et qui est d' une très-grande importance pour les maîtres, d' avoir extrêmement présent

tout ce qu' ils doivent montrer aux  
enfans, et de ne se contenter pas de  
le trouver simplement dans leur memoire  
lorsqu' on les en fait souvenir,  
car on prend mille occasions favorables  
pour montrer aux enfans ce

p337

que l' on sait bien, l' on en fait naître  
quand on veut, et l' on se proportionne  
infiniment mieux à leur portée lorsque  
l' esprit ne fait point d' effort pour  
trouver ce que l' on doit dire.

Xxx.

Suivant cette ouverture on pourroit  
apprendre aux enfans dès leur  
bas âge quantité de mots latins selon  
l' ordre de ce livre, en leur disant  
comment on nomme en latin toutes  
les choses qu' ils voient, ou qu' ils  
connoissent. On y pourroit joindre  
les étymologies de plusieurs mots  
qui servent à les faire retenir, et qui  
contiennent même souvent quelque  
chose de considerable, et peu-à-peu  
en frappant souvent leurs oreilles de  
ces mots, ils se les imprimeront dans  
la memoire sans effort et sans contention  
d' esprit.

Xxxi.

Le grand secret pour donner aux  
enfans l' intelligence du latin, est de  
les mettre le plutôt qu' on peut dans  
la lecture des livres, et de les exercer  
beaucoup à les traduire en françois.  
Mais afin que cette étude puisse en  
même-temps servir à leur former

p338

l' esprit et les moeurs, il est bon d' y  
observer les regles suivantes.

Xxxii.

Il ne faut jamais permettre que les  
enfans apprennent rien par coeur qui  
ne soit excellent. Et c' est pourquoy  
c' est une fort mauvaise methode que  
de leur faire apprendre des livres entiers,

parceque tout n' est pas également bon dans les livres. On pourroit neanmoins excepter Virgile du nombre des auteurs dont il ne faut apprendre que des parties ; ou au moins quelques livres de Virgile, comme le li le Iv et le Vi de l' eneïde. Mais pour les autres auteurs, il faut y user de discernement, autrement en confondant les endroits communs avec ceux qui sont excellens, on confond aussi leur jugement ; et au-lieu de les retenir également, souvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choisir dans Ciceron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque certains lieux si éclatans, qu' il soit important de ne les oublier jamais, et se contenter de les faire apprendre aux enfans, en usant du même choix à l' égard des

p339

poètes, comme Catulle, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Ausone. Il est bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marque leurs differens caracteres, en y comprenant même les nouveaux, comme Buchanan, Grotius, Heinsius, Barlay, Bourbon. Xxxiii.

Cet avis est de plus grande importance qu' on ne pense, et n' a pas seulement pour but de soulager la memoire des enfans, mais aussi de leur former l' esprit et le stile : car les choses qu' on apprend par coeur, s' impriment davantage dans la memoire, et sont comme des moules et des formes que les pensées prennent lorsqu' ils les veulent exprimer. De sorte que lorsqu' ils n' en ont que de bons et d' excellens, il faut comme par nécessité qu' ils s' expriment d' une maniere noble et élevée.

Xxxiv.

C' est par une raison contraire qu' il arrive assez souvent que des personnes qui ont bon esprit et qui raisonnent assez juste, parlent neanmoins

et écrivent bassement. Car cela vient

p340

de ce qu' ils ont été mal instruits dans leur jeunesse, et qu' on leur a rempli la memoire de mauvaises expressions et de mauvais tours. Un imprimeur qui n' auroit que des caracteres gothiques, n' imprimeroit aussi rien qu' en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu' il mît sous la presse. On peut dire de même que ces personnes n' ayant dans l' esprit que des moules gothiques, leurs pensées en se revêtant d' expressions, prennent toûjours un air gothique et scholastique, dont ils ne se sçauroient défaire.

Xxxv.

Il y a des livres à lire, et d' autres à apprendre par memoire. On choisit d' ordinaire Ciceron dans les colleges pour le faire apprendre par coeur aux enfans, et on le lit peu, cependant il semble que l' on devroit faire tout le contraire. Car il n' y a pas tant de choses vives et éclatantes dans cet auteur qui meritent d' être retenues en particulier ; et il y a au-contre une infinité de choses étendues et fort bien écrites qui meritent d' être lûes. Les ouvrages mêmes qu' on leur fait apprendre, qui

p341

sont ses oraisons, à l' exception de trois ou quatre, sont les moins considerables de tous ; et ses livres philosophiques, comme les tusculanes, les livres de la nature des dieux, de la divination, des offices, de la fin de l' homme, de l' amitié, de la vieillesse, et même ses lettres, sont infiniment plus utiles et plus propres à former l' esprit et le stile des enfans. Les livres de l' orateur sont aussi fort beaux, mais le stile en est un peu long, et par-consequent moins propre à être imité,

étant difficile de se souvenir en écrivant en latin d' un stile long et periodique.

Xxxvi.

Il faut étudier la rhétorique dans Aristote et dans Quintilien ; mais on peut faire de grands retranchemens dans ces auteurs. Car il y a plusieurs chapitres assez inutiles dans le premier livre de la rhétorique d' Aristote.

Et tout ce qui regarde dans Quintilien l' ancienne rhétorique du barreau, est fort embarrassé, comme presque tout le septième livre et le chapitre de Statibus. On peut dire même que ce qu' il y a de plus beau dans cet

p342

auteur, est ce qui n' est pas proprement de rhétorique, comme le premier et le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymêmes et ces épichérêmes ne servent de rien jamais à personne ; et si on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au-moins en même-temps, que ce sont des choses assez inutiles.

Xxxvii.

On doit tout rapporter à la morale dans l' instruction des grands, comme l' on a dit dans la première partie, et il est facile même de pratiquer cette règle dans ce qu' on leur doit montrer de la rhétorique. Car la vraie rhétorique est fondée sur la vraie morale, puisqu' elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle, et le faire passer pour honnête homme ; ce qui suppose que l' on sçache en quoi consiste l' honnêteté et ce qui nous fait aimer. C' est mal parler que de se faire ou haïr, ou mépriser en parlant. Et cette règle oblige d' éviter tout ce qui ressent la vanité, la legereté, la malignité, la bassesse, la brutalité, l' effronterie, et

p343

generalement tout ce qui donne l' idée  
de quelque vice et de quelque defaut  
d' esprit.

Xxxviii.

Il y a, par exemple, dans Pline Le  
Jeune un air de vanité et d' un amour  
tendre de la reputation, qui gête ses  
lettres, quelques pleines d' esprit qu' elles  
soient, et qui fait qu' elles sont  
d' un mauvais genre, parcequ' on ne  
sçauroit se le représenter que comme  
un homme vain et leger. Le même defaut  
rend la personne de Ciceron méprisable  
en même-temps qu' on admire  
son éloquence, parceque cet air paroît  
presque dans tous ses ouvrages.

Il n' y a point d' homme d' honneur  
qui voulût être semblable à Horace,  
ou à Martial dans leur malignité et  
leur impudence. Or donner ces idées  
de soi-même, c' est pecher contre la  
vraie rhetorique, aussi-bien que contre  
la vraie morale.

Xxxix.

Il y a deux sortes de beautés dans  
l' éloquence, ausquelles il faut tâcher  
de rendre les enfans sensibles. L' une  
consiste dans les pensées belles et solides,  
mais extraordinaires et surprenantes.

p344

Lucain, Seneque et Tacite  
sont remplis de ces sortes de beautés.  
L' autre au-contre, ne consiste  
nullement dans les pensées rares ; mais  
dans un certain air naturel, dans une  
simplicité facile, élégante et delicate,  
qui ne bande point l' esprit, qui ne  
lui présente que des images communes,  
mais vives et agreables, et qui  
sait si bien le suivre dans ses mouvemens,  
qu' elle ne manque jamais de  
lui proposer sur chaque sujet les objets  
dont il peut être touché, et  
d' exprimer toutes les passions et les  
mouvemens que les choses qu' elle  
représente y doivent produire. Cette  
beauté est celle de Terence et de  
Virgile. Et l' on voit par là qu' elle  
est encore plus difficile que l' autre,

puisqu' il n' y a point d' auteurs dont  
on ait moins approché que de ces  
deux-là.

Cependant c' est cette beauté qui  
fait l' agrément et la douceur de la  
conversation civile : et ainsi il est encore  
plus important de la faire bien  
goûter à ceux que l' on instruit, que  
cette autre beauté de pensées qui est  
beaucoup moins d' usage.

p345

XI.

Si l' on ne sait mêler cette beauté  
naturelle et simple avec celle des grandes  
pensées, on est en danger d' écrire  
et de parler d' autant plus mal, que  
l' on s' étudiera davantage à bien écrire  
et à bien parler : et plus on aura  
d' esprit, plus on tombera dans un  
genre vicieux. Car c' est ce qui fait  
qu' on se jette dans le stile des pointes,  
qui est un très-mauvais caractere.  
Quand même les pensées seroient  
solides et belles en elles-mêmes,  
neanmoins elles lassent et accablent  
l' esprit, si elles sont en trop grand  
nombre, et si on les emploie en des  
sujets qui ne les demandent point.  
Seneque, qui est admirable étant considéré  
par parties, lasse l' esprit quand  
on le lit tout de suite, et je croi que  
si Quintilien a dit de lui avec raison,  
qu' il est rempli de defauts agreables,  
Abundat Dulcibus Vitüs, on en pourroit  
dire avec autant de raison, qu' il  
est rempli de beautés desagreables par  
leur multitude, et par ce dessein qu' il  
paroît avoir eu de ne dire rien simplement,  
et de tourner tout en forme  
de pointe. Il n' y a point de defaut

p346

qu' il faille plus faire sentir aux  
enfans lorsqu' ils sont un peu avancés,  
que celui-là, parcequ' il n' y en a point  
qui fasse plus perdre le fruit des études

en ce qui regarde le langage et  
l' éloquence.

Xli.

Tout doit tendre à former le jugement  
des enfans, comme j' ai déjà  
dit, et à leur imprimer dans l' esprit  
et dans le coeur les regles de la veritable  
morale. Il faut prendre occasion  
de toutes choses de les en instruire ;  
mais on peut pratiquer néanmoins  
certains exercices qui y tendent  
plus directement. Et premierement  
il faut tâcher de les affermir  
dans la foi, et de les fortifier contre  
les maximes de libertinage et d' impieté,  
qui ne se répandent que trop  
dans la cour. Ce n' est pas qu' il faille  
soumettre la religion à leur examen ;  
mais il faut les faire entrer dans  
les preuves de la religion, sans qu' ils  
les considerent presque comme des  
preuves ; et les accoûtumer à regarder  
tous les impies et les libertins  
comme les plus impertinens des  
hommes.

p347

Il faut leur faire remarquer en toutes  
choses dans eux-mêmes et dans  
les autres l' effroyable corruption du  
coeur de l' homme, son injustice, sa  
vanité, sa stupidité, sa brutalité, sa  
misere ; et leur faire comprendre par  
là la necessité de la reformation de la  
nature. Il leur faut dire que les hommes  
ayant cherché divers remedes à  
leurs maladies, n' ont fait que montrer  
la grandeur de leurs maux, et  
l' impuissance où ils sont de les guerir :  
que ce remede ne pouvant donc se  
trouver par la raison, il falloit l' apprendre  
de la religion, c' est-à-dire,  
de Dieu même. Il leur faut dire que  
cette religion nous découvre tout-d' un-coup  
l' origine de nos maux, que  
tous les philosophes ont inutilement  
cherchée, en nous instruisant des  
deux états de l' homme, de son innocence  
et de sa chute ; et qu' elle nous  
en apprend en même-temps le remede,  
qui est de la redemption de

Jesus-Christ. Il leur faut faire remarquer que cette religion est la plus ancienne de toutes ; qu' elle a toujours été dans le monde ; qu' elle s' est conservée dans un peuple particulier

p348

qui a gardé le livre qui la contient avec un soin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, et la certitude des miracles de Moïse, qui ont été faits à la vûe de six cens mille hommes, qui n' eussent pas manqué de le démentir s' il eût eu la hardiesse de les inventer et de les écrire dans un livre le plus injurieux qu' il soit possible de s' imaginer à ce peuple qui le conservoit, puisqu' il découvre par-tout ses infidelités et ses crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venue d' un mediateur et d' un sauveur ; et que toute la religion de ce peuple consistoit à l' attendre et à le figurer par toutes ses cérémonies. Que la venue de ce sauveur a été annoncée par une suite de prophetes miraculeux, qui sont venus de temps en temps pour avertir le monde de sa venue, et qui en ont marqué le temps, et les principales circonstances de sa vie et de sa mort. Qu' il est venu ensuite lui-même dans le temps prédit : mais qu' il a été méconnu par les juifs ; parceque les prophetes ayant prédit deux avenemens de ce

p349

sauveur, l' un dans l' humilité et dans la bassesse, l' autre dans l' éclat et dans la gloire, l' amour que les juifs avoient pour les grandeurs de la terre, a fait qu' ils ne se sont attachés qu' à ce qui étoit dit de l' avenement glorieux du messie, ce qui les a empêchés de le reconnoître dans son avenement de bassesse et d' humilité. Il leur faut faire

comprendre les raisons de cette conduite de Jesus-Christ, et leur expliquer les merveilles de sa vie, la certitude de sa resurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont été témoins se sont fait martyriser ; les miracles des apôtres, la ruine de Jerusalem prédite par Jesus-Christ, la punition horrible des juifs, la conversion des peuples, ensorte qu' en moins de cent cinquante ans la foi de Jesus-Christ étoit déjà répandue par tout le monde et parmi les nations les plus barbares, comme Saint Justin le remarque expressément dans son dialogue contre Tryphon ; et enfin la force admirable de cette religion qui a subsisté et s' est accrue nonobstant les cruautés inouïes que les hommes ont exercées pour la détruire.

p350

Toutes ces choses étant imprimées de bonne-heure dans l' esprit des enfans, les rendent incapables d' être touchés des discours des libertins, et leur font connoître qu' ils ne viennent que d' ignorance et d' aveuglement. Xlii.

Il vient de paroître un livre en public, dont ce discours n' est que l' abregé, qui peut être l' un des plus utiles que l' on puisse mettre entre les mains des princes qui ont de l' esprit. C' est le recueil des pensées de M. Pascal. Outre l' avantage incomparable qu' on en peut tirer pour les affermir dans la veritable religion par des raisons qui leur paroîtront d' autant plus solides, qu' ils les approfondiront davantage, et qui laissent cette impression très-utile, qu' il n' y a rien de plus ridicule que de faire vanité du libertinage et de l' irreligion, ce qui est plus important qu' on ne sçauroit croire pour les grands ; il y a de plus un air si grand, si élevé, et en même-temps si simple et si éloigné d' affectation dans tout ce qu' il écrit, que rien n' est plus capable de leur former

l' esprit, et de leur donner le goût et l' idée d' une maniere noble et naturelle d' écrire et de parler.

Xliii.

Le dessein qu' avoit M. Pascal de se renfermer dans les preuves tirées, ou de la connoissance de l' homme, ou des propheties et de diverses remarques sur l' ecriture, a fait qu' on n' en a pas trouvé d' autres dans ses papiers : et il est certain qu' il avoit quelque éloignement des raisonnemens abstraits et metaphysiques que plusieurs ont employés pour l' établissement des verités de la foi. Mais il ne faisoit pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il étoit persuadé au contraire, que celle que l' on tire de ce que la matiere est incapable de penser, est fort solide, et qu' elle fait voir clairement que l' ame n' est point matiere, mais une substance d' un autre genre qui n' est point attaché au corps. Peut-être même que s' il avoit eu le temps d' executer ce qu' il s' étoit proposé, il auroit mis cette preuve dans son jour, aussi-bien que quelques

autres de même nature.

Mais comme c' est une chose si importante d' attacher les princes à la vraie religion, qu' il ne faut negliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer ; il semble que dans ce dessein l' on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides et claires, en les leur faisant entrer dans l' esprit, sans même qu' ils s' apperçoivent de cette intention secrette. Celle que l' on peut tirer de ce que l' esprit voit clairement qu' il est impossible que la matiere et le mouvement soient des êtres éternels et necessaires, que la matiere pense et se connoisse, qu' elle

produise un esprit, sont entierement de ce genre, et on en peut tirer quelques autres de l' ordre et de la nouveauté du monde, qui sont assez proportionnées à toutes sortes d' esprits.

L' inconvenient même que l' on peut alleguer, qui est que ces sortes de preuves ne conduisent qu' à connoître un dieu, et qu' elles ne nous mènent pas à Jésus-Christ notre unique liberateur, n' a point de lieu à l' égard de la plûpart du monde.

p353

Car on fait d' ordinaire un corps entier de toute la religion ; on la reçoit toute entiere, ou on la rejette toute entiere, desorte qu' en attachant les hommes à quelqu' une de ses parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu' elle renferme.

Xliv.

Saint Basile conseille de faire apprendre aux enfans des sentences tirées des proverbes et des autres livres de Salomon, pour sanctifier leur memoire par la parole de Dieu, et pour les instruire des principes des moeurs. Peut-être qu' on pourroit suivre utilement cette pratique ; mais il faudroit en même-temps les leur expliquer, ensorte qu' on leur donnât une grande idée de l' ecriture sainte, et qu' on leur fît concevoir qu' elle enferme des tresors infinis de lumiere. Par ce moyen on remederoit peut-être à un defaut très-considerable et très-ordinaire aux grands, qui est de n' avoir que du dégoût et du mépris pour l' ecriture, à cause de la bassesse apparente et de l' obscurité des expressions dans lesquelles il a plu à Dieu de renfermer les verités qu' elle contient.

p354

Xlv.

à ces sentences des proverbes on

en pourroit joindre d' autres tirées des auteurs payens, en leur en faisant apprendre seulement une par jour. Cette pratique suffiroit dans le cours de plusieurs années pour leur faire retenir les plus belles pensées des poètes, des historiens et des philosophes, et donneroit même lieu d' en choisir de proportionnées à leurs defauts ; ce qui serviroit à les leur faire connoître et à les leur mettre devant les yeux d' une maniere plus douce et moins choquante.

Xlvi.

Ce seroit une trop grande rigueur, que d' interdire absolument aux enfans les livres des payens, puisqu' ils contiennent un grand nombre de choses utiles ; mais il faut qu' un maître sache les rendre chrétiens par la maniere dont il les expliquera. Il y a dans ces livres des maximes exactement veritables, et celles-là sont chrétiennes par elles-mêmes, puisque toute verité vient de Dieu et appartient à Dieu. Il n' y a donc qu' à les approuver simplement, ou à faire voir que la religion chrétienne les porte encore plus loin, et

p355

qu' elle en fait mieux penetrer la verité. Il y en a d' autres qui sont fausses dans la bouche des payens, et qui sont très-solides et très-veritables dans celle des chrétiens. Et c' est ce qu' un maître doit distinguer en faisant voir la vanité de la philosophie payenne, et en y opposant la solidité des principes du christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, et il faut qu' il en fasse voir la fausseté par des raisons claires et solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, et ils deviendront des livres de pieté, puisque l' on se servira même des erreurs qu' ils enferment, pour faire connoître les verités qui y sont contraires, et pour faire mieux comprendre l' horrible aveuglement où l' esprit de l' homme a été reduit par le peché, et la necessité de la lumiere de Dieu pour dissiper ses tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle sorte on peut pratiquer ces trois choses : la première, de rehausser les sentimens des payens par les vérités de la religion chrétienne ; la seconde, d' en faire voir la fausseté dans leur bouche, et la vérité dans celle des

p356

chrétiens ; et la troisième, de montrer la vanité et l' illusion de toute leur philosophie : j' ai cru en devoir proposer un essai sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celui qu' il a fait de la breveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.

REFLEXIONS SENEQUE BREVETE VIE

p357

*où l' on voit l' usage que l' on doit faire des écrits des philosophes payens.*

Seneque.

Major Pars etc.

p358

*la plûpart des hommes accusent la nature de malignité, etc.*

reflexions.

Les hommes du commun se plaignent de la breveté de la vie, et les philosophes s' opposent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le temps qu' ils perdent inutilement, et ils soutiennent que la vie est assez longue pourvû qu' on la sache ménager. Ils représentent la vanité de la plûpart des occupations des hommes ; ils exagerent leur sottise de donner comme ils font tout leur temps aux affaires

d' autrui et de n' en prendre point pour eux-mêmes : et Seneque entr' autres triomphe sur ce sujet dans tout ce traité. Il semble à entendre le ton et l' assurance avec laquelle parlent

p359

tous ces gens, qu' ils ayent la plus grande raison du monde, et il est vrai qu' ils blâment des choses qui sont en effet blâmables. Cependant la verité est que si nous n' avons point d' autre lumiere que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au-contraire que les hommes du commun ont raison, et que les philosophes ont tort. La vie des hommes est en effet trop courte, et ne suffit nullement pour les choses mêmes ausquelles les philosophes la destinent. Ils veulent, dira-t-on, que je cherche par mes raisonnemens la veritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l' exemple des personnes vicieuses ont imprimées dans mon esprit ; que je regle toutes choses par la verité, que je dompte mes passions, que j' aye toujours présentes les raisons qui me doivent garantir de l' impression des objets des sens. Mille vies comme la mienne ne suffiroient pas pour un tel ouvrage. Mais pourquoi donc, disent-ils, perdez-vous tant de temps ? Pourquoi

p360

êtes-vous toujours dissipé et hors de vous-même ? Que m' importe de le perdre si je n' en suis pas plus heureux en ne le perdant pas ? Mais comment prétendez-vous que je remedie si-tôt à cette dissipation dont vous m' accusez ? C' est un de mes plus grands maux, et ma vie ne suffit pas pour m' en guerir. Je sens un instinct

furieux qui me pousse hors de moi ;  
je ne trouve rien en moi qui me satisfasse ;  
il me faut des pensées plus  
grossières pour m' occuper et me garantir  
de l' ennui. Toutes ces vûes  
subtiles que l' on me fournit m' échappent  
à toute-heure pour faire place  
à d' autres plus sensibles qui m' attirent  
davantage ; avant que je sois accoûtumé  
à m' occuper de ces idées  
spirituelles et philosophiques, la mort  
me mettra hors d' état de le pouvoir  
faire.

Il y a donc plus de verité dans les  
plaintes du commun des hommes que  
dans ces discours des philosophes.  
Aussi quand ils veulent parler plus  
sincerement, ils sont obligés de se  
plaindre eux-mêmes de la breveté de  
la vie. *nous passons*, dit Seneque,

p361

*toute etc. .*

Il n' y a que la religion chrétienne  
qui nous puisse veritablement consoler  
des bornes étroites de notre vie :  
elle ne destine point l' homme pendant  
cette vie à apprendre les sciences, ni  
même à une perfection exemte de  
tous defauts ; elle ne prétend pas nous  
forces, mais par l' infusion de l' esprit  
de Dieu. Or on ne peut se plaindre  
que la vie ne soit pas assez longue pour  
cela.

Notre vie ne suffit presque pour aucun  
exercice, pour aucun art, pour aucune  
profession. On ne vit pas assez  
long-temps pour devenir bon peintre,  
bon architecte, bon medecin, bon  
jurisconsulte, bon philosophe, bon  
capitaine, bon prince : mais elle suffit  
pour être bon chrétien. C' est  
que nous ne sommes pas au monde  
pour être peintres, medecins, philosophes ;  
mais que nous y sommes  
pour être chrétiens.

p362

Seneque.

Plerosque etc.

*la plûpart des hommes n' ont aucun  
but certain dans leur vie ; mais etc.*

reflexion.

Ces gens font toûjours bien d' abandonner  
ce qu' ils poursuivoient.

Leur mal est qu' ils recherchent incontinent  
d' autres choses qui ne meritent  
pas mieux d' être cherchées. On  
a tort de les blâmer de ce qu' ils sont  
mal satisfaits d' eux-mêmes ; ils ne  
sont blâmables que de ce qu' ils ne le  
sont pas toûjours. Ils ne sont pas legers  
parcequ' ils quittent leurs entreprises,  
mais parcequ' ils en font de  
nouvelles. Enfin l' homme est si miserable,  
que l' inconstance par laquelle

p363

il abandonne ses desseins, est en  
quelque sorte sa plus grande vertu ;  
parcequ' il témoigne par là qu' il y a  
encore en lui quelque reste de grandeur  
qui le porte à se dégoûter des  
choses qui ne meritent pas son estime  
et son amour.

Seneque.

Omnes etc.

*considerez à quoi les hommes passent  
leur vie etc.*

reflexion.

S' il n' y avoit point d' autre vie que  
celle-ci, comme Seneque l' a presque

p364

cru, il auroit tort de les blâmer.

Ces gens sont aussi contents dans ce  
tumulte et dans cette agitation, que  
les philosophes dans leur plus grand  
repos. Ils meurent aussi constamment,  
ou plutôt avec aussi peu de  
sentiment et de crainte de la mort.

Les verités sont des faussetés en la  
bouche des philosophes, parcequ' ils  
les gâtent et les corrompent par la

fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est juste de se défaire des embarras du monde, et de songer à soi, pourvû que cela produise quelque bien solide ; et c' est pourquoi les chrétiens ont raison de le quitter ; mais pour n' être pas mieux tout seul qu' avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.  
Seneque.  
Non etc.  
*vous ne devez pas prétendre etc.*

p365

reflexion.  
C' est un prétexte par lequel on pourroit presque toujours justifier l' ingratitude. Il semble que nous ne soyons obligés qu' à ceux qui ont eu un dessein formé de nous obliger, et non pas à ceux qui cherchant leur utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrés dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi pour la conserver il faut s' arrêter au bienfait, sans remonter à sa source. Car si nous y remontons nous la trouverons d' ordinaire si corrompue, qu' elle éteindra toute notre gratitude.  
Il ne faut point subtiliser en matiere de reconnoissance ; elle s' évapore en subtilisant.  
Seneque.  
Omnia etc.

p366

*vous craignez toutes choses etc.*  
reflexion.  
C' est que l' homme est tout ensemble mortel et immortel. Il est immortel selon l' institution de sa nature ; il est mortel selon sa corruption. Sa crainte prouve sa mortalité et sa misere : et ses desirs infinis prouvent son immortalité.

Seneque.  
Potentissimis etc.  
*il arrive souvent etc.*  
reflexion.  
C' est que le bonheur consiste en  
effet dans le repos ; et si le repos de  
cette vie n' est pas capable de contenter

p367

ceux qui en jouissent, c' est que ce  
n' est pas dans ce repos qu' il consiste.  
Seneque.  
Tanta etc.  
*le repos est une si grande chose, etc.*  
reflexion.  
Cela est bien aisé. Cette pensée  
n' incommodé point. Elle laisse la jouissance  
libre de la grandeur, et elle joint  
en quelque sorte les avantages du repos  
avec ceux de la fortune. Mais  
quand il en faudra faire le choix, on  
verra que la grandeur a des attraits  
plus grands que le repos pour une  
ame corrompue.  
Les hommes se plaisent à se former  
ainsi des idées d' états où ils ne voudroient  
pas être effectivement ; ou  
de vertus qu' ils ne pratiqueront jamais,  
afin de jouir par imagination

p368

de la gloire attachée à ces états et à  
ces vertus, en demeurant cependant  
réellement dans l' état où leur concupiscence  
desire d' être. *me demandez-vous,*  
dit Seneque, *pourquoi etc.* . Ce sentiment  
est tout-à-fait grand, et par consequent  
très-capable de flatter une ame  
vaine pendant qu' il demeure dans les  
termes d' un simple sentiment. Il est  
vrai qu' il seroit penible de le reduire  
en pratique. Mais laissez-le faire, il  
saura bien le moyen de s' exemter de  
mourir, il n' en trouvera jamais d' occasion.  
Cependant il se contentoit sans  
danger dans cette pensée qui lui représentoit  
les louanges qu' il meriteroit

par cette action heroïque qu' il ne devoit  
jamais faire.  
Seneque.  
Plures etc.

p369

*il y en a plusieurs etc.*  
reflexion.

Ils font ces discours dans les intervalles  
où leurs passions sont comme  
endormies : mais lorsqu' elles se sont  
réveillées, ils ne se souviennent plus  
de ces discours. Rien n' est continuel  
et toujours présent dans l' homme, ni  
les passions qui l' emportent, ni les  
raisons qui les combattent ; et c' est en  
cela que consiste un des plus grands  
égaremens des philosophes. Ils se  
sont imaginés qu' en fournissant aux  
hommes de beaux raisonnemens pour  
mépriser la mort, la pauvreté, la douleur,  
ils les rendroient capables de resister  
à l' impression de tous ces objets.

p370

Mais cette pensée enfermoit une double  
erreur ; l' une de croire que l' homme  
se conduise par raison, au-lieu  
qu' il ne se conduit que par la passion  
qui le domine. L' autre de s' imaginer  
que ces raisons puissent être toujours  
présentes, au-lieu que l' ame ne pouvant  
toujours y être appliquée, il arrive  
par nécessité qu' elle les oublie,  
ou qu' elle n' y pense pas la plupart du  
temps ; ce qui donne lieu aux passions  
d' agir et de l' emporter.

Seneque.

Tota etc.

*il faut apprendre etc.*

reflexion.

Il trouvoit ce sentiment si beau,  
qu' il le repete par-tout. Hoc etc.

Il n' y a rien de plus solide  
dans la bouche des chrétiens que  
cette pensée. Ils ont bien raison de se

p371

mettre en peine de ce moment qui  
doit décider de leur éternité ; mais  
dans celle des payens qui n'avoient ni  
esperance, ni crainte pour l'autre vie,  
il n'y a rien de plus vain. Qu' ai-je affaire,  
dira un payen, de m'entretenir  
toûjours de ces pensées mélancoliques ?  
Peut-être mourrai-je sans y  
penser, et ainsi je n'aurai pas besoin  
de constance. En tout cas il n'y a pas  
grand mal que trois ou quatre personnes  
soient témoins de mon impatience  
et de mes cris. En un quart-d'heure  
je ne serai plus à leur égard comme  
ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il  
la peine de se fatiguer toute sa vie  
de la pensée de la mort ?  
Après tout les philosophes commandoient  
l'impossible, en voulant  
d'une part que l'on ne se souciât pas  
de la vie, et nous la représentant de  
l'autre comme notre unique bien.  
L'amour est la source du plaisir et  
de la crainte, et il est impossible qu'il  
ne produise ces deux passions.  
Pour ne craindre point la mort, il  
faut n'aimer point la vie et ne la  
point trouver agreable. Ainsi comme  
il n'y a que la religion chrétienne

p372

qui nous puisse ôter l'amour de la vie,  
il n'y a qu'elle aussi qui nous puisse faire  
sérieusement mépriser la mort.  
Seneque.  
Dispunge etc.  
*tenez un compte exact etc.*  
reflexion.  
Il ne mettoit au nombre des jours  
qu'il croyoit avoir employés pour  
soi, que ceux qu'il avoit employés à  
la philosophie. Mais s'il avoit raisonné  
plus juste, il auroit vû qu'il ne  
lui restoit rien davantage de ces jours  
philosophiques, que des autres. Il  
lui en demeuroit seulement un leger  
souvenir comme des autres jours de sa  
vie. Le passé absorbe tout et égale

tout à moins que le passé ne subsiste ;

p373

et c' est ce que les philosophes n' ont point connu.

Seneque.

Quasi etc.

*on demande le temps etc.*

reflexion.

Si le meilleur emploi du temps est de le passer gaiment, je ne puis mieux l' employer que de le donner au premier venu, j' y trouverai mon divertissement.

Le temps des payens étoit de nul prix ; ils ne savoient qu' en faire, et n' avoient pour but que de le perdre ; mais le temps des chrétiens est d' un prix infini : c' est le prix de l' éternité.

p374

Seneque.

Maximum etc.

*un des plus grands empêchemens etc.*

reflexion.

Le temps futur n' est pas dans les mains de la fortune, il est dans celles de Dieu qui ne nous l' a pas encore donné ; et ainsi nous ne devons pas encore songer à en disposer. Mais il nous donne le temps présent comme un talent dont il nous demandera compte. Et c' est pour quoi il est vrai ce que dit Seneque, que bien vivre consiste à bien user du présent, et à executer sur l' heure ce que Dieu nous

p375

commande pour cette heure-là. Car il y a toujours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous prescrit ce que nous y devons faire. Il s' agit seulement de la connoître et de l' accomplir. Mais ne faut-il donc jamais penser à l' avenir ? Il y faut penser

quand c' est une partie du devoir  
présent que d' y penser ; autrement  
c' est prévenir Dieu, et non pas le  
suivre.

Seneque.

Cum etc.

*il faut que notre empressement etc.*  
reflexion.

Que m' importerait de me tant hâter,  
si ce torrent me devoit emporter  
avec soi, et si lorsqu' il sera tari je

p376

ne serai plus ? Il y a donc une visible  
illusion dans tous ces discours lorsqu' on  
les regarde dans la bouche de  
gens qui ne songeoient point à l' autre  
vie. Mais qu' ils sont veritables dans  
celle des chrétiens ! Ce temps, prix de  
l' éternité, s' écoule devant nos yeux,  
et nous n' aurons jamais de richesses  
que celles que nous y aurons puisées.  
Il faut donc se hâter. La conclusion  
est juste, et il est étrange qu' il y ait si  
peu de personnes qui la tirent.

Seneque.

Nemo etc.

*il n' y a que ceux etc.*

reflexion.

Il y a de la folie dans cette insolence.  
Quoi, l' homme ne se trompe jamais ?  
Il a dit cent fois le contraire :

p377

mais le faux éclat de cette pensée  
l' ayant frappé en cet endroit, il ne s' est  
plus souvenu ni de sa foiblesse, ni de  
ses maximes. Cet oubli n' est pas moins  
étrange que celui qui lui fait dire en  
un autre endroit, que *la philosophie*  
*nous met en possession d' une félicité*  
*éternelle* , quoique selon ses principes elle  
ne puisse durer qu' autant que la vie.  
Les hommes sont sujets à parler selon  
leurs desirs, et à supposer que les choses  
sont ce qu' ils voudroient qu' elles  
fussent. Ils voudroient être infailibles,

ils voudroient une felicité éternelle ;  
ils se donnent l' un et l' autre  
par leur imagination et par leurs paroles,  
ne pouvant se le donner en  
effet.

Seneque.

Haec etc.

*le passé est une partie de notre vie etc.*

p378

reflexion.

Qu' il y a du vuide dans ces discours  
philosophiques ! Comment est-ce que  
des payens possedoient le passé, eux  
qui n' esperoient aucune récompense  
de leurs bonnes actions en une autre  
vie, comme ils ne craignoient point la  
punition des mauvaises ? La vie passée  
étant oubliée, étoit à leur égard comme  
si elle n' eût jamais été. Ils ne la  
pouvoient donc posseder que par la  
memoire. Or qu' est-ce que cette possession ?  
Elle ne regarde qu' un petit  
nombre d' actions, et dans ces actions  
elle n' entretient que le corps, la plûpart  
des circonstances lui échappent,  
et ce qu' elle en retient ne lui sert  
qu' à nous divertir d' une maniere assez  
languissante. Il ne faut donc point  
faire tant les braves. S' il n' y avoit

p379

point d' autre vie que celle-ci, le souvenir  
de notre vie passée nous seroit  
assez inutile, et tout le fruit qu' on en  
pourroit tirer seroit semblable à celui  
qu' on tire d' une histoire basse et commune.  
Mais que ce soient des chrétiens  
qui tiennent ces discours, bien loin  
d' aller au-delà de la verité, ils seront  
bien éloignés de l' exprimer toute entiere.  
Car il est vrai que le passé subsiste ;  
que nulle de nos actions ne perit.  
Nous les retrouverons toutes écrites,  
comme dit le prophete, avec un  
burin de fer. On peut dire seulement  
qu' il n' est pas encore invariable, parceque

les bonnes actions se peuvent  
aneantir en quelque sorte par les  
mauvaises, et que les mauvaises se  
peuvent abolir par les bonnes : de  
sorte qu' elles ne seront parfaitement  
immuables qu' après la fin de la vie, où  
le bien ne sera plus en danger d' être  
détruit, et le mal sera hors d' état  
d' être réparé.

La philosophie humaine diminueoit  
infiniment l' horreur des vices et l' estime  
des vertus, en les terminant avec  
la vie. Car on pouvoit dire et des vertus

p380

et des vices ce qu' elle avoit accoûtumé  
de dire des maux : Nihil etc. Rien de  
fini ne peut être grand. Mais l' éternité  
qui est l' objet des chrétiens, ajoute  
un poids infini, et aux bonnes et  
aux mauvaises actions, parcequ' elle  
rend les unes et les autres éternelles.  
Seneque.

Decrepiti etc.

*des vieillards prêts de mourir etc.*

reflexion.

Il y a des folies qui changent comme  
les modes, et qui ne durent qu' un

p381

temps ; mais il y en a d' autres qui se  
trouvent dans tous les temps ; et ce  
sont celles qui sont fondées sur les  
plus essentiels objets de la concupiscence.

L' amour de la vie qui porte les  
vieillards à déguiser leur âge est de ce  
nombre. Les hommes aimeront toûjours  
la vie. Ils haïront donc toûjours  
la mort, et toutes les choses  
qui les en approchent, ou qui la leur  
mettent devant les yeux comme la  
vieillesse.

Mais d' où vient que les hommes se  
plaisent en ces sortes de fictions dont  
ils connoissent eux-mêmes la fausseté ?  
C' est qu' ils se représentent par  
ces fictions une idée plaisante, et

qu' ils s' occupent plus de l' idée que de la fausseté de l' idée. C' est à-peu-près ce qui arrive dans la lecture des romans. L' on sait qu' ils sont faux, et l' on y prend plaisir, parceque l' esprit ne songe pas qu' ils sont faux : il met à part cette idée de fausseté qui ne pourroit pas lui plaire : et il se divertit de ces événemens imaginaires ausquels il donne ainsi une espece de verité, en ne songeant pas qu' ils sont faux.

p382

Seneque.

Quaedam etc.

*il y a des vices etc.*

reflexion.

Les grands se plaisent dans les defauts dont il n' y a que les grands qui soient capables, parcequ' ils les distinguent des petits. On aime à avouer de soi les defauts des gens d' esprit ; parcequ' on s' imagine que ceux qui les voient en regarderont plutôt la cause que l' effet. Il n' y a rien de si ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuses que l' on a faites ; et ce que l' on prétend par là est de faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu' on a fait une faute, mais que l' on a de l' esprit.

p383

Un de ces voluptueux de Rome se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandoit à ses valets : *suis-je assis ? Jam Sedeo ?* c' est à-peu-près comme celui qui étant à la chasse, demandoit à ses gens : ai-je bien du plaisir ? Ce sont des fatuités de grands qu' il est bon de remarquer. Les personnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

Seneque.

Operose etc.

*ces gens se remuent etc.*

reflexion.

C' est la plus generale devise des hommes. Ils s' empressent, et leur empressement ne se termine à rien. Ils font des châteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler, il faut connoître le but de son travail : celui qui cherche le bien a raison de se lever avant le jour, dit l' ecriture. Mais si on ne sait pas où est le bien, en vain se leve-t-on du matin pour l' aller chercher. Les gens actifs

p384

n' avancent pas plus que les paresseux, quand ni les uns ni les autres ne savent ce qu' il faut faire.

Seneque.

O etc.

*ô que les grandes fortunes etc.*

reflexion.

Les hommes voient les nuages des autres, et ne voient pas les leurs. Ils disent vrai en ce qu' ils disent des autres ; mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l' aveuglement des grands ; mais il ne connoissoit pas l' aveuglement des philosophes ni le sien. C' est qu' il ne connoissoit pas parfaitement l' aveuglement même des grands. Pour le bien connoître il faut penetrer, non seulement l' aveuglement attaché à certains états, mais aussi l' aveuglement general de l' homme. Les nuages

p385

qui viennent des conditions particulieres, sont nuages moins importants. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes, et c' est celui-là qu' il est important de bien connoître.

Seneque.

Ad etc.

*nous parvenons sans peine etc.*

p386

reflexion.

C' est l' image de la beatitude philosophique :

c' est l' occupation la plus

noble de ce sage qu' on nous vante

tant ; c' est tout ce que ces gens ont  
pu inventer pour nous rendre heureux.

Vous entretiendrez, disent-ils,

les plus grands hommes de l' antiquité,

vous contemplerez plusieurs belles  
choses. Oui, mais par malheur je

n' ai point d' yeux pour m' entretenir  
avec ces morts, et on ne les entretient

gueres qu' avec les yeux. Que ferai-je  
donc dans cette retraite philosophique ?

Qu' ils disent ce qu' ils voudront,

un aveugle a bien de la peine à

devenir philosophiquement heureux.

Vous vous occuperez, disent-ils, à

méditer sur les verités que vous connoissez

déjà. Mais un quart-d' heure de

méditation me rompt la tête. C' est

encore un inconvenient auquel les

philosophes n' ont pas pourvû. Il semble

qu' ils ayent supposé que nous

ayons des têtes de fer. Mais je veux

qu' on puisse s' entretenir l' esprit de ces

p387

pensées, y a-t-il grand plaisir à tout

cela ? Si ces méditations n' ont pour

objet que des faussetés, quel bonheur

y a-t-il d' avoir toûjours l' esprit occupé

de songes et de chimeres ? En suis-je

bien plus heureux pour savoir ce

que les philosophes m' apprennent de

la nature de l' ame, de son siege, de sa

durée ? C' est un air, disent-ils, c' est un

feu, c' est une lumiere, c' est une harmonie,

c' est une quintessence, c' est

un esprit, c' est une partie de l' ame du

monde. Elle est dans le coeur, dans le

ventre, dans le cerveau, dans une

glandule du cerveau. Elle passe d' un

corps à un autre, elle s' envole en haut,

elle descend en bas, elle perit, elle demeure

long-temps, elle subsiste toûjours,

elle devient Dieu, elle devient

démon. Me voilà bien avancé. Mais

je veux que ce soient des verités. Sont-ce

des verités qui me soient utiles, et

ausquelles j' aye raison de prendre intérêt ?  
Il faut qu' ils avouent de plus  
que cette contemplation des verités  
humaines n' est pas capable de me divertir  
long-temps. Je me sens pressé  
de mille besoins ausquels elles ne satisfont  
point. Il faut songer à un procès

p388

qu' on me fait, à pourvoir des enfans,  
à soutenir une famille ; je n' ai pas le  
temps d' entretenir Carneade.  
C' est une chose étrange combien il  
y avoit de personnes exclues par leur  
état même de la beatitude philosophique.  
Elle n' étoit point pour ceux  
qui sont obligés de travailler depuis  
le matin jusques au soir, pour les esclaves,  
pour les femmes de ménage :  
car le moyen de contempler les astres  
dans toutes ces conditions ?  
Que les philosophes déclament tant  
qu' ils voudront contre les richesses, il  
falloit être un peu accommodé pour  
être heureux à leur mode ; afin de  
n' être pas continuellement distrait par  
les necessités de la vie.  
Il falloit de plus savoir lire, entendre  
les langues, avoir de l' esprit.  
Qu' on joigne toutes ces conditions ensemble,  
et l' on verra que la beatitude  
philosophique n' étoit presque pour  
personne ; et c' est ce qui en prouve la  
fausseté, et qui fait voir au-contre  
la verité de la religion chrétienne.  
Personne ne doit être exclus de la  
vraie felicité par son état et par les  
qualités qui ne dépendent pas de nous :

p389

il faut que chacun soit capable de l' acquerir ;  
et c' est ce qui se rencontre  
parfaitement dans notre religion. Car  
pour être chrétien, il ne faut qu' avoir  
un coeur et de la docilité.  
Les philosophes avoient ainsi plusieurs  
faux principes sur lesquels tous

leurs raisonnemens rouloient, sans qu' ils en ayent jamais découvert la fausseté. En voici un qui est la source de la plûpart de ces beaux discours par lesquels ils nous exhortent à la constance, et au mépris des accidens humains, et de la mort même. Ils supposoient que l' ame pouvoit faire en tout état, ce qu' elle pouvoit faire en certains états. C' est le fondement de ce discours de Seneque. *il est difficile, etc.*

p390

oui j' en doute, et j' ai raison d' en douter. Cette crainte excessive n' a produit ces effets dont parle Seneque, qu' en cachant le mal de la mort à ces personnes, et en les appliquant uniquement au mal qu' ils desiroient éviter. Dire que la raison le peut faire, parceque la passion le fait, c' est dire que si les tenebres cachent les choses, il s' ensuit que la lumiere le peut faire aussi. Les effets extraordinaires des passions ne peuvent pas être imités par la raison, parcequ' ils dépendent des mouvemens qui ne sont pas entierement volontaires. Nous ne pouvons pas exciter en nous quand nous voulons ces émotions violentes, elles dépendent des objets, et même de certaines dispositions du corps qui ne sont pas en notre pouvoir. Sans cette rage d' illusion et de folie qui a fait regarder à ces personnes les maux qu' ils vouloient éviter comme intolerables, et qui leur a caché celui de la mort, jamais ils n' auroient pris ces resolutions desesperées. Ces

p391

gens ne méprisoient point la mort, ils n' y pensoient pas, ils s' y précipitoient comme en un lieu de repos. Que ne prévenez-vous par la raison, disent encore ces philosophes, ce que

le temps fera necessairement en vous ?  
Mais ce temps me détournera de la  
vûe des choses qui m' occupent présentement,  
il diminuera l' impression  
sensible qu' elles font sur mon corps,  
il attachera mon esprit à d' autres objets.  
La raison ne peut rien faire de tout cela.  
Il y a donc un extrême defaut dans  
tous ces raisonnemens, en ce qu' ils  
concluent que l' ame peut toujors ce  
qu' elle peut dans certains états involontaires,  
et accompagnés de mille  
circonstances exterieures qui ne dépendent  
point d' elle.  
Seneque.  
Ipsae etc.  
*leurs plaisirs mêmes sont pleins de  
trouble et d' inquietude, etc.*

p392

reflexion.  
Qu' il y a de gens qui ne font point  
toutes ces reflexions, et dont le malheur  
consiste en ce qu' ils ne les font  
pas ! Seneque ne connoissoit pas la  
stupidité des hommes. Leur mal n' est  
pas d' être trop inquiettés par la  
crainte des accidens et des maux qui  
les menacent. C' est de pouvoir vivre  
en repos sans être troublés par  
des craintes si legitimes.  
Seneque.  
Ad etc.

p393

*quittez ces occupations etc.*  
reflexion.  
Il paroît par tout ce discours que  
les philosophes ne se proposoient que  
d' avoir l' esprit occupé de quelque objet  
assez grand qui les exemtât d' ennuis  
et de passions. La recherche de  
l' immortalité de l' ame et de la nature  
de Dieu, ne tenoit dans leur esprit  
que le même rang que celle de la  
pesanteur de la terre et de l' ordre des

élemens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fût nécessaire pour regler leur vie. Ils croyoient pouvoir être heureux sans savoir ni leur origine ni leur fin. Et generalement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d' un jeu de cartes, qui ne produit pas moins certainement l' effet de divertir que les meditations les plus relevées. Si c' est un bien que de connoître ces choses, c' est donc un mal que de les ignorer, et par consequent toutes ces speculations ne se terminant qu' à nous convaincre de notre ignorance, ne sont capables que de nous faire davantage sentir notre mal. Si ce n' est pas un bien, les philosophes nous trompent en nous proposant toutes ces recherches comme quelque chose de grand. Il est donc clair qu' ils n' ont pas mis leur bonheur dans la connoissance de la verité ; mais dans cette agitation d' un esprit rempli de grandes idées. Ils ont cru qu' il importoit peu que les objets fussent faux ou vrais, pourvû qu' ils les occupassent également.

L' erreur, le doute, la verité ont été pour eux des choses indifferentes, et ils n' ont jamais cru ceux d' entr' eux qui faisoient profession de ne rien savoir, moins heureux que ceux qui faisoient profession de savoir tout. En un mot, en trompant le monde par toutes ces promesses magnifiques, ils n' ont effectivement pensé qu' à se divertir. Et lors même qu' ils combattoient ceux d' entr' eux qui enseignoient que le plaisir étoit le souverain bien de l' homme, ils ne se proposoient point eux-mêmes d' autre fin qu' un pur amusement d' esprit.



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)